

Ma Veillée au PAYS BRETON

par
L. Manesse

DESSINS

de

C. E. Matthis



JOUVET et C^{ie} Editeurs

Ms 1613 | CSI

LA VEILLÉE AU PAYS BRETON



LA VIEUX AU PAYS BRETON

PAR
LEON MANESSE

DEUXIÈME ÉDITION

REVUE ET CORRIGÉE PAR CH. DE LAUNAY

PARIS, 1884



PARIS
LIBRAIRIE FRÈRE
BOUVET ET C^o ÉDITEURS
RUE PALMÉCAK



LA VEILLÉE AU PAYS BRETON

PAR

LÉON MANESSE

OUVRAGE ILLUSTRÉ

DE QUATRE-VINGT-DEUX GRAVURES

Dessins hors texte par C. E. MATTHIS



PARIS

LIBRAIRIE FURNE

JOUVET ET C^{IE}, EDITEURS

5, RUE PALATINE, 5

M DCCC LXXXVII

LE MOINE ROUGE

« Or sus, attention, les biaux amis », dit la vieille Fanchon de sa voix cassée. Et, tout en tournant dextrement sa quenouille sous ses longs doigts crochus, amaigris jusqu'à l'os, elle ajouta : « Puisque vous le voulez, je m'en vas vous narrer ce soir l'histoire du Moine Rouge. Voilà, je pense, assez de temps que vous m'en priez tous les jours : de vrai, j'en ai les oreilles abasourdies. Oyez donc tous pacifiquement, sans ouvrir le bec, ni souffler mie, une aventure comme jamais peut-être on ne vous en a raconté.

« Allons, la Mathurine, mets une fagotée d'ajoncs dans l'âtre, et toi, Toussaint Nabussec, aie garde de couper le fil de mon récit par toutes tes sornettes accoutumées. Trêve à tes interrogations de moquerie. Croyez-moi, tout ce que je vas vous dire, c'est la pure vérité. »

A cette invitation, les hommes reprirent chacun leur ouvrage, leur grand peigne de bois pour lisser la filasse de chanvre. Les femmes firent silence, la bouche ouverte, l'œil allumé par la curiosité.

C'est ce qui arrivait toujours, quand Fanchon voulait bien se décider



à leur conter une de ses histoires. Elles étaient toujours amusantes, terribles quelquefois, les histoires de Fanchon.

Pour eux, Fanchon *la Vieille*, comme on disait, c'était quasi une prophétesse. Elle en savait, celle-là, des aventures; elle en avait vu de rudes dans sa vie, depuis tantôt quatre-vingt-dix-huit ans. Il y en avait à faire dresser les cheveux debout sur toutes les têtes. Les siens, disait-elle, étaient devenus, d'un seul coup, blancs comme givre, un jour qu'elle avait vu le diable, sous la forme d'une *chièvre*, avec des yeux verts et des cornes de feu. *Vère*, elle était alors servante chez un vieux coquin de meunier qui faisait le compère : mais du coup, elle avait eu tant peur qu'elle s'était blottie d'un saut au fond de son lit, tout habillée, avec ses deux sabots. Depuis, ses yeux étaient restés louches, cernés de rouge, sa bouche une idée de travers.

Elle-même passait pour être un brin sorcière. Ma foi, elle en avait bien la mine, avec sa figure ridée comme une vieille pomme, son nez crochu en bec de perroquet, la seule dent de sa bouche sortant toute jaune et toute branlante hors de ses grosses lèvres violettes, sur son menton relevé en galoche. Au reste, excellente femme, toujours prête à rendre service, toujours gaie, aimant à rire, un peu bavarde.

Aussi fallait-il voir comme elle était entourée la Fanchon, quand elle commençait ses belles histoires; on l'écoutait, quasi autant que M. le curé le dimanche à son prône.

Celui qu'elle venait de prier de ne pas l'interrompre, le beau Toussaint, l'esprit fort de l'endroit, ne se le fit pas dire deux fois. Vite, il alla s'asseoir sur le banc de chêne dans l'âtre flambant clair, et au ronflement des rouets, Fanchon commença :

« Vous connaissez bien, n'est-ce pas, le Verdelet, ce gros îlot brun en granit, à mille pas environ de la grève. C'est là que vous allez trefous en hiver cueillir des moules, à marée basse. Il vous semble bien gros, le rocher; pourtant, s'il en faut croire les dires de nos anciens, ce ne serait qu'un petit gravier, trouvé un jour par Gargantua au fond de sa botte. Comme il lui faisait mal au pied, le géant l'a jeté là dans la mer, où il domine les

flots à la hauteur d'une falaise. Depuis, chaque printemps, il pousse dessus un peu d'herbe, verte seulement dans les mois d'avril et de mai : de là son nom de *Verdelet*. Vous avez aussi sans doute oui parler de ce *pastour* à la tête folle, qui eut un jour la sottise fantaisie de mener paître là-haut ses pauvres moutons : pauvres moutons ! jamais ils n'ont pu s'en revenir. Tous ont péri, happés, engloutis par les flots montants de la marée.

« Adone, au Verdelet, dans mon jeune temps (faut entendre je ne sais combien d'années, car moi-même je me perds au nombre), vivait un singulier moine, qui avait planté son ermitage sur le sommet du mont. C'était le Moine Rouge.

« Drôle d'idée, n'est-ce pas, d'aller vivre tout seul, sur un rocher quasi tout nu, où il n'y a pas plus d'arbres que sur ma main, et où, les trois quarts de l'année, l'herbe même est toute roussie par le soleil, rasée par les coups du vent du large. Mais il faut vous dire que le Moine Rouge s'était retiré là pour faire pénitence. Il en avait, faut croire, grand besoin pour de rudes péchés, commis dans l'ardeur de sa jeunesse; car avant de se faire ermite, il avait, dit-on, mené large vie. Toutefois celle qu'il s'était imposée de mener là-haut, sur sa roche, ne devait être ni trop douce, ni trop plaisante.

« D'aucuns ajoutent même qu'il s'appelaient de son vrai nom frère José, de noble naissance, qu'il avait eu autrefois riche château et belles rentes au soleil; mais par sacrifice pour le bon Dieu, il avait tout quitté pour accomplir son vœu de pénitence. Maintenant, pour ne pas mourir de faim, il était obligé de venir tous les quinze jours, aux grandes marées, quêter dans nos campagnes sa misérable vie, comme fait chaque année notre curé au temps de la moisson.

« Tous ces détails, ma foi, je ne peux pas vous les certifier. Une chose certaine néanmoins, c'est que pendant la Révolution (vous n'avez pas connu ce temps où, avec les nobles, les curés se cachaient dans les granges ou



dans les bois pour dire la messe, parce que leurs ennemis voulaient tous les occire); eh bien, alors, le frère José avait tout à coup disparu de la contrée. Ayant entendu parler de coups de fusils, senti dans l'air l'odeur de la poudre, le gaillard avait eu le sang tout remué au fond des veines. Jetant



alors le froc aux orties, il s'en était allé, malgré son âge d'au moins cinquante années, s'enrôler sous le drapeau des blancs pour défendre notre sainte religion, que Dieu sans doute aurait mieux défendue tout seul.

« D'aucuns m'ont encore ajouté qu'au feu il n'avait peur de rien. Toujours au premier rang, il se battait comme un diable enragé de sa peau. Ce qui est sûr, c'est que le recteur de Cadoudal, à six lieues de chez nous,

conserve encore le fusil dont le Moine Rouge se servait, un vieux fusil, long de cinq pieds, tout rouillé de sang, tout encrassé de poudre. Sur la crosse, on voit marqué par des hoches le nombre de ceux qu'il a occis.

« — Vère, dit Toussaint, y en a-t-il beaucoup de ces hoches, sur le fusil de ce Moine Rouge?

« — Il y en a tant, répondit la vieille, que le bois en est tout comme une râpe, il est criblé de tant de trous qu'on ne peut les compter. Il y a même une hoche plus grande que les autres, pour marquer, paraît-il, la mort d'un très haut officier, qu'il aurait descendu de cheval avec une balle de son fusil en pleine poitrine.

« Au reste, vilain gars d'incrédule, si tu ne m'en crois pas, tu peux bien y aller voir toi-même; ça vaudra mieux que de m'interrompre ainsi mal à propos.

« En effet, j'allais oublier de vous le dire, pour un moine, c'est un grave péché de toucher aux armes de



guerre et de s'en servir pour occire ses frères, les pauvres chrétiens. Voire même, paraît-il, que notre Saint-Père le pape, par toutes sortes de lois et règlements, le leur a absolument défendu. Le Moine Rouge le savait bien, mais son envie de se battre, sa haine contre les bleus avait été trop forte. Tant pis, il s'était battu, en désobéissant à son saint règlement. Mais chaque fois, il demandait pardon à Dieu de son péché.

« C'est défunt Fanchon, mon brave homme de père — (que son âme repose en paix) — qui me l'a raconté.

« — Ainsi soit-il! reprit en chœur les paysans.

« — Au matin d'un jour de bataille, il se trouvait par hasard à côté du

Moine Rouge. Il l'entendit qui priait à haute voix, les larmes aux yeux, les deux genoux à terre, derrière un buisson de genêts; et tout en fourbissant son grand fusil de guerre noir de poudre :

« — Beau sire Dieu, disait-il, le cœur contrit, en se frappant la poitrine, je sais que je vais faire aujourd'hui vilaine besogne qui va vous déplaire. Mais pardonnez-moi d'avance pour la sainteté de notre cause. Faites-nous seulement la grâce de faire remonter notre saint Roy sur son trône. Après, ah ! après, punissez-moi de telle manière qu'il vous plaira. Votre volonté soit toujours bénie ! En attendant laissez-moi, aujourd'hui encore, la joie d'envoyer en enfer avec leurs camarades tous les bleus vos ennemis que je pourrai rencontrer. »

« Apparence que le bon Dieu ne l'écouta mie ; car, ce jour-là, la troupe des Blancs fut battue et mise à mal par l'armée des Bleus. Le soir, on apprit que, dans leur satané Paris, les vilains gueux avaient coupé la tête, sur un échafaud, à notre saint Roy Louis XVI.

« — Que le Seigneur le reçoive en son saint paradis et rende la paix à la France », dirent toutes les vieilles, en se signant dévotement, comme si l'événement eut daté de la veille.

Le rouflement des rouets cessa un instant, puis Fanchon continua.

« — Notre Roy mort, frère José recommença encore à se battre, sans trop savoir ni pour qui, ni pour quoi. La rage du sang l'avait sans doute mordu au cœur trop avant. Ce fut pour sa perte.

« Avec une bande de forcenés, endiablés comme lui, il ne quittait plus son fusil. Nuit et jour, par chemins et sentiers, guêtres aux jambes, besace au dos, cocarde blanche au haut de son *chapel*, il courait de village en village, semant partout la terreur et la désolation. A toute occasion, il faisait le coup de feu derrière toutes les haies, du haut de tous les clochers, bataillant à tort et à travers, sans causer souvent autre chose que la ruine et l'incendie du village. Seigneur Dieu ! c'est alors que les hoches se multiplièrent.

« Toutefois, comme il irritait le bon Dieu par son endurcissement au péché, celui-ci voulut à la fin le punir. Un jour, près de Nantes, en quatre-vingt-quatorze, m'est souvenance, le moine fut atteint à la jambe d'une

balle de Bleu. Du coup, l'os fut cassé net. Donc, plus moyen de se sauver avec les autres dans le Bocage, car la débandade cette fois-ci fut complète.

« Les bleus l'atteignirent, comme il tirait encore sa dernière charge de poudre, couché à plat ventre au fond d'un fossé. A coups de sabre et de baïonnettes, ils lui labourèrent le visage, si bien qu'il n'y restait plus face



humaine. Alors ils le laissèrent pour mort, sans souffle ni mouvement, et ils continuèrent leur chemin, au galop de leurs chevaux, à la poursuite des fuyards.

« Le vieux pourtant en réchappa. (Voyez-vous, il n'y a que les vieux pour avoir la peau dure.) Mais il boitait terriblement. Nous l'avons tous revu ensuite pendant près de dix années encore. Il avait mis bas son fusil,

repris le froc et la besace de frère mendiant, et s'en était revenu vivre sur le haut du Verdelet.

« Là, il récitait toute la journée moult rosaires en expiation de tous ses meurtres. On l'apercevait du bord de la grève, quand le jour était clair, le ciel pur. Perché sur son îlot pelé, les mains étendues en croix, la figure tournée vers le ciel pendant des heures entières, il avait l'air d'un grand christ immobile. Le soir, au soleil couchant, son ombre s'étendait au pied du rocher et semblait se mirer dans les eaux.

« Tous les quinze jours, lors des grandes marées, il quittait sa solitude pour venir mendier son pain dans nos communes, à la tombée de la nuit.

« Oh ! qu'il était laid, qu'il était laid, mes amis, le Moine Rouge, avec son teint bronzé par le soleil, hâlé par le vent de mer, son air dur de vieux soldat, sa robe de bure trouée par les balles et tout usée. Comme le bon Dieu l'avait rudement puni de son mauvais amour de la guerre. Ah ! si vous l'aviez vu, les amis...

« D'abord, il faut vous dire qu'il était borgne. Le sabre des bleus lui avait fendu la joue d'un côté et coupé une oreille de l'autre. Ses lèvres, ne pouvant plus se fermer, laissaient voir ses pauvres gencives sous ses dents aux trois quarts brisées. Un côté de son nez était troué par une baïonnette. La plaie avait formé un chancre affreux. Son cou était tout sillonné de cicatrices. Sa face ainsi n'était qu'une masse rouge, quelque chose d'horrible, qui faisait à la *vesprée* hurler les chiens et pleurer de peur les petits enfants. Ses mains elles-mêmes étaient rougeaudes, surtout l'hiver par la bise glacée, comme teintes de meurtres. Ses pieds dans ses sandales semblaient toujours écorchés à vif.

« C'est à cause de cette couleur sanglante de sa peau que nous l'avions appelé le frère à la tête rouge, puis tout court le frère rouge. Lui ne s'en fâchait mie. Il recevait, en bénissant, les aumônes que nous lui faisons. Même, sainte Vierge, comme il me faisait peur alors. Quand il était content de ce que je lui donnais, il se mettait à me sourire à sa façon, avec une grimace abominable. La première fois qu'il le fit, j'en eus les sangs tournés pendant huit jours.

« Nous le vîmes ainsi fort longtemps quêter à l'aventure, s'en revenant chaque soir sur le Verdelet, où il s'était fait une espèce de niche dans le roc auprès du petit filet d'eau douce qui sourd encore maintenant du sommet.

« Un beau jour, sans que l'on sût pourquoi, il ne vint plus. Depuis, personne ne l'a jamais revu. D'aucuns dirent qu'il était mort, mais on n'a point retrouvé son cadavre.

« Il paraît que depuis lors, pendant la nuit, mais seulement les nuits de tempêtes, quand le ciel est sans étoiles, et que le vent hurle de rage, il revient sur le Verdelet. Des pêcheurs de Dahouet, rentrant au port, le soir par les gros temps, ont affirmé avoir aperçu le Moine Rouge, toujours les bras en croix, comme aux jours de sa pénitence. Au milieu des rafales de l'ouragan, on entend quelquefois des mots de son rosaire. Mais c'est un mauvais signe : vite on se hâte de fuir, car l'îlot est dangereux et mal famé. Même après sa mort, on a une juste peur du Moine Rouge, le tueur d'hommes des mauvais jours.

« D'ailleurs, vous le savez, amis, il ne fait jamais bon d'aller troubler la paix des revenants. »

Cela dit, Fanchon toussota, comme fatiguée d'avoir parlé si longtemps. Elle avala lentement une *bolée* de cidre frais et reprit sa quenouille qui avait cessé de tourner. Toutes les commères, qui l'écoutaient, se remirent comme elle à leur fuseau.

« Oui, il y revient, répartit la Mathurine, après un moment de silence, il y revient, cela est certain. A preuve que le soir, quand le soleil, bas



dans le ciel, allonge sur la mer les grandes ombres des falaises et que l'îlot paraît tout noir, on entend dans le rocher des bruits inexplicables, des cris effrayants, des sifflements

sous terre, toutes sortes de choses hors nature, qui montrent bien que l'âme du frère Rouge quitte souvent l'autre monde pour revoir quelques instants son ancienne demeure de la terre.

« — Hé, taisez-vous donc, vieille radoteuse, interrompit vivement Toussaint, vous ne savez ce que vous dites, l'âge sans doute vous a troublé la cervelle. En voilà des idées de croire encore aux revenants, comme si la chose était seulement possible. Quand on est mort, voyez-vous, on est mort et l'on ne s'amuse pas à venir revoir sur la terre ce qui s'y passe. Ça n'a jamais été, ça ne sera jamais. N'est-ce pas, père Lordec, notre ancien? »

Le père Lordec, qui sommeillait, hocha la tête sans souffler mot.

« — Eh bien, mon bel ami, dit Fanchon, en redressant sa taille voûtée, d'un air à demi courroucé, puisque vous ne croyez pas aux revenants, probable que vous n'en avez pas



peur. Le Moine Rouge, n'est-ce pas, ne vous paraîtra pas plus terrible que les autres? Osez donc, mon jeune faraud, aller passer seulement une nuit sur l'îlot du Verdelet. Voici justement que c'est demain nouvelle lune, le jour où l'on peut passer facilement au rocher. Allez, allez, mon brave, vous en aurez le cœur net et vous nous raconterez au retour ce que vous y aurez vu.

« — Comme il vous fera plaisir, la vieille, reprit Toussaint. Dame Dieu, il ne sera pas dit qu'un vain fantôme, qui n'a jamais eu d'existence que dans les têtes en berlué, comme les vôtres, m'aura fait reculer. Donc, demain à midi, je passe au Verdelet, je m'y fais enfermer par la mer pour y demeurer toute la nuit. Le lendemain, je compte bien en sortir sans un cheveu de moins, ni même une égratignure, pour vous prouver, par mon exemple, que votre Moine Rouge dort bien tranquille, comme tous les autres morts, dans le sommeil profond de son éternité.

« — Au moins vous irez seul? demandèrent les vieilles commères à la fois.

« — Sans doute, répondit Toussaint, mais je demande à prendre avec moi mon fusil. Si le Moine Rouge ose seulement se montrer, j'ajuste et...

« — Tirez, tirez, mon brave, si ça vous fait plaisir, le Moine Rouge a reçu d'autres balles que les vôtres: à peine ferez-vous une marque de plus sur sa peau. Allez et que le bon Dieu veuille bien vous protéger. »

Le lendemain, à l'heure dite, le fusil sur l'épaule, le sac au dos pour les provisions, Toussaint, accompagné de quelques amis, quitta le bourg et descendait gaiement vers la grève.

Toussaint avait déjà parmi les gars d'alentour une belle réputation de hardiesse; mais son entreprise, si elle réussissait, devait certainement le placer hors de pair. En Bretagne, pays de la superstition, braver les fantômes et les apparitions, c'est plus encore que de braver la mort en face.

Justement le ciel était un peu couvert, la mer d'un gris sale avait un aspect lourd et plombé. L'atmosphère était épaisse, accablante. Le sable jaune de la grève n'avait qu'un reflet terreux sous les rayons voilés du soleil. Dans le lointain, au milieu d'une vapeur brumeuse, surgissait la cime brunâtre du Verdelet.

Sa vue fit tressaillir Toussaint. Jamais l'îlot ne lui avait paru si énorme, sa masse si imposante, si formidable. A cette heure de la basse mer, il n'était plus complètement entouré d'eau; une sorte de chemin rocailleux y conduisait. Il apparaissait tout au bout de cette chaussée, comme un géant de pierres noires et verdâtres. Ses flancs sauvages, taillés à pic, sa cime étroite et dénudée, les saillies brusques de la roche, l'amas colossal de pierres croulées, minées par les lames, précipitées du haut par les rafales, semblaient un effondrement général. Des rochers arrondis encombraient ses abords. Tout lui donnait l'aspect d'une ruine du temps, monstrueuse, un faux air de fin du monde. C'était l'abomination de la désolation, un désert bouleversé. Quelques mouettes aux cris sauvages tournoyaient lentement autour de son sommet, effleurant la roche de leurs longues ailes sans jamais s'y poser.

« Au revoir, — dit alors Toussaint à ses compagnons, en faisant sur lui-même un léger effort pour se donner l'air tout à fait brave. — Pas n'est besoin pour m'accompagner de briser vos sabots sur les pierres ou les galets. D'ailleurs voici déjà la mer qui monte. La marée aujourd'hui sera forte. Ayez garde de vous laisser surprendre par elle. Pour moi j'ai juste le temps de gagner mon îlot et de grimper au sommet pour y passer ma nuit. A demain les nouvelles du fameux Moine Rouge.

« — A demain, répondirent les autres; as-tu surtout ton fusil bien chargé?

« — Soyez tranquilles, deux balles valent mieux qu'une.

« — A demain donc, nous viendrons te chercher; en attendant, bonne nuit.

« — Au revoir, les amis. »

Les amis quittèrent Toussaint pour retourner du côté de la grève.

Lui continua à suivre la longue chaussée en forme de sillon qui conduisait au rocher. Des deux côtés, la mer montante commençait à battre le chemin avec un clapotis à chaque vague. Sur les pierres usées par l'eau, qui roulaient sous ses pas, Toussaint avançait très difficilement. Plus il approchait de l'îlot, plus il se sentait envahi d'une vague inquiétude. Il hésitait, sans pouvoir s'en expliquer les raisons.

A mi-chemin, il s'entendit héler par une voix qui ne lui était pas

inconnue. C'était un vieux pêcheur de la grève. L'homme, chargé d'un gros paquet tout humide, revenait de visiter ses filets et se hâtait de regagner la terre. Souvent ils avaient vidé plus d'une bolée ensemble, ils étaient amis depuis longtemps.

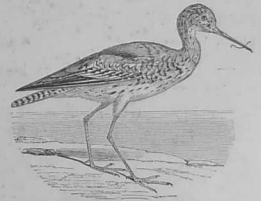
— Où t'en vas-tu ainsi à cette heure, lui cria le vieux, tu sais bien que ce n'est pas le moment d'aller là-bas; au contraire, il est grand temps de s'en tirer.

— Je le sais, lui répondit Toussaint, mais cela ne me fait rien, car je vais passer la nuit au Verdelet.

— Tout seul? dit le pêcheur. Tu es donc devenu fou, mon garçon? Est-ce que ça s'est jamais fait, pareille chose, surtout par un temps comme celui d'aujourd'hui? Non, ça n'est pas possible; la mer sent trop mauvais, va y avoir du grabuge avant peu. J'en ai si peur, que je viens à l'instant de cueillir tous mes rets. La brume est chaude et lourde, le soleil tout rouge. Il y a, pour sûr, un coup de vent dans l'air.

— Vous croyez, père Demeuroux?

— Si je le crois, mais regarde donc le ciel de ce côté-là. C'est aussi noir qu'une bande de corbeaux. Et puis, il n'y a qu'à entendre piailler les courlieux. Ces bêtes-là, ça sent la tempête sans jamais s'y tromper, ça l'annonce mieux que le meilleur almanach. Écoute-moi, mon ami, il ne va pas faire une nuit à coucher dehors, surtout au haut du Verdelet. De plus, dans ces nuits-là, le Moine Rouge...



— Tant pis, mais il n'y a pas moyen de reculer. C'est un pari. Un pari, vous savez, ça se tient envers et contre tous.

— Suffit, je comprends, dit le père Demeuroux, mais tant pis, comme tu dis. Il ne me reste qu'à te souhaiter bonne chance; je ne voudrais pas me voir à ta place. Adieu, que Notre-Dame te protège.

Il s'en alla, en grommelant encore quelques paroles. Elles se perdirent pour Toussaint dans l'immensité de l'Océan.

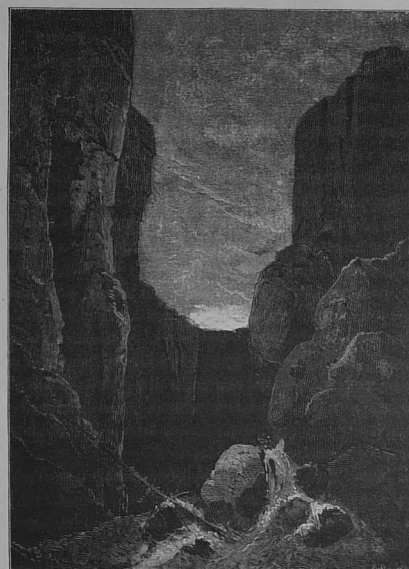
Le jeune homme arriva enfin à la base du roc. La mer venait de fermer le passage derrière lui. Le retour se trouvait désormais impossible avant la marée du lendemain. Il fallait même se hâter de gravir une des pentes les moins escarpées de l'énorme pic, sous peine de se noyer, car le mont se dressait à cent cinquante pieds au-dessus de sa tête. Déjà le flot montant couvrait la ceinture de pierres roulées qui entourent le Verdelet. Les vagues, grossies par la marée, déferlaient en se brisant avec un bruit plus sourd.

Bien d'autres fois, Toussaint était venu à la pêche sur l'îlot, mais avec des camarades. Cette fois-ci, la pensée d'être tout seul dans l'ancienne demeure du Moine Rouge, seul à deux mille pas du rivage, enveloppé d'eau de toutes parts, avec la perspective d'un mauvais temps, tout cela lui avait coupé la gaieté. La vue désolée de la montagne, les prédictions de Fanchon, les craintes du père Demeuroux, achevaient d'ébranler toute sa fermeté. A l'enchantement du départ avait succédé un certain abattement, sinon la peur.

— Quelle bêtise j'ai fait, pensa-t-il, de m'engager à passer une nuit entière sur cet îlot pelé. Pas un arbre pour me mettre à l'abri. Je ne sais même si je trouverai seulement un trou pour me fourrer, s'il vient à faire de l'orage, comme ça m'en a tout l'air. Ce n'est pas le Moine Rouge qui m'effraie, mais tout de même, ce n'est pas amusant d'être ainsi là tout seul. Il me tarde d'être à demain pour retourner au bourg.

Le soleil, qui avait enfin percé à travers les nuages, tombait à l'horizon, enveloppant le Verdelet d'ombres épaisses, affreuses à voir. Pendant ce temps, notre héros avait commencé son escalade.

C'était chose difficile. Les arêtes de granit rouge lui coupaient les mains, lui écorchaient les pieds. Il se trouva plusieurs fois arrêté par une



muraille à pic. Pour grimper plus haut, il était obligé de s'accrocher à quelque maigre touffe d'herbe ou de verveine, de se suspendre à une anfractuosité du roc, de se débarrasser de son sac et de son fusil, de se

cramponner par les doigts; mille fois en danger de tomber dans le précipice. Alors, il maudissait sa folie, devenait anxieux, sentait ses forces s'épuiser, la sueur couler le long de ses joues et jusque dans son dos.

Pourtant encore quelques efforts suprêmes, avant d'arriver au haut, sur la petite plate-forme d'une douzaine de pieds carrés qui termine le cône du rocher. Toussaint tenait en main la dernière touffe d'herbe qui devait l'aider à se hisser sur cette plate-forme, quand un sifflement léger, un murmure imperceptible, sembla sortir de cette touffe et la lui fit lâcher. A ce bruit, il se sentit frissonner. Mais aussitôt il reprit son sang-froid, regarda autour de lui, ne vit rien et crut s'être trompé. Il saisit une autre touffe. Même sifflement; cette fois beaucoup plus fort. Qu'y a-t-il donc?

Toussaint frappa du pied. Le sol résonna comme s'il eût été creux. Rien pourtant ne se montra. Il ne savait pas que l'îlot est peuplé de millions de lézards gris, qui fuient, rapides comme des flèches, dans les trous de la pierre, en faisant entendre ces cris qui l'avaient effrayé.

— Ah ça, pensa-t-il, il se passe tout de même ici des choses contre nature. Les vieilles sorcières de là-bas auraient-elles raison? De vrai, cette île a l'air d'être enchantée!

A tout hasard, dans le trouble de son inquiétude, Toussaint escalada la dernière roche et arma aussitôt son fusil. Il continua pendant quelques minutes à entendre des sifflements mystérieux, des frôlements d'herbes. Plusieurs fois, il crut voir quelque chose de luisant glisser entre ses jambes, quelque chose de verdâtre, de rapide, de hideux, d'allongé comme un reptile. Mais jamais il ne put distinguer nettement ce que c'était.

D'ailleurs, par suite de la fatigue, en arrivant au sommet, Toussaint s'était senti saisi comme d'un étourdissement; une sorte de vertige lui tournait devant des yeux. Il était pris de défaillance. Il s'assit.

Quand il revint à lui, le silence seul l'entourait, un silence coupé de bruits sourds et insaisissables, mêlé au murmure confus de la grande mer, qui se brisait en écumant à cent cinquante pieds au-dessous de lui, sur la base rocheuse du Verdelet.

Le ciel n'avait pas changé, il était seulement devenu plus sombre avec

la fin de la journée. La tempête restait toujours menaçante. L'astre allait se coucher du côté du large, au milieu d'une brume rougeâtre. Toussaint fut effrayé d'un sinistre présage. Tout à coup, il aperçut un second soleil, plus petit, plus rouge que l'autre, ce que les marins appellent un *soleillon*. Il n'est pas de signe plus certain de bourrasque.

D'ailleurs le brouillard, depuis longtemps suspendu dans l'air, s'épais-



sissait. A chaque instant, on le voyait se glisser le long des côtes comme un voile flottant. Les pierres étaient humides et visqueuses. Le bord de l'horizon ensanglanté s'éteignit bientôt dans les teintes grisâtres de la nuit. Alors on ne vit plus rien, — rien — ni la côte, ni même les lumières du bourg. Une nuit de nouvelle lune, sans étoiles, une nuit d'orage de septembre, nuit horrible qui s'étendait sans limite sur l'îlot désert. Toussaint ne se sentait plus du tout maître de lui.

— Bah! se dit-il enfin, la peur, je crois, me rend bête. Qu'ai-je à craindre

ici plus qu'ailleurs? le Moine Rouge est mort et bien mort : il ne peut me rien faire. C'est la faiblesse qui me gagne. Mangeons pour reprendre du courage.

Alors il tira de son sac un pain et du lard, et tout en mangeant d'assez triste appétit : — Le vent, dit-il, va nous chasser cette brume-là, ce ne sera bientôt plus rien. — Le vent en effet s'était levé brusquement.

Devant lui fuyaient, pêle-mêle, en escadrons épars, les troupes affolées des oiseaux de mer, mouettes, goélands, cormorans et courlis : tous se rabattaient en débandade vers la côte, leurs longues ailes ployant sous l'effort de la tempête. En vain luttèrent-ils nerveusement contre la rage des rafales, ils étaient balayés par la tourmente, comme des flocons de neige. Ils fuyaient, en tournoyant pour n'être pas brisés. On entendait à travers les sifflements de l'orage leurs cris rauques, métalliques, parcels aux grincements des poulies rouillées d'un navire.

A peine si Toussaint eut le temps de se mettre à l'abri derrière le débris d'un vieux mur, dernier reste, dit-on, de l'habitation du Moine Rouge. La tempête hurlait déjà formidable, désastreuse. Dans la mer, elle creusait des plis profonds, gouffres à la gueule béante. Son choc sur le Verdelet fut terrible. Les pierres, les touffes d'herbes arrachées volaient comme paille. L'îlot tremblait, secoué sur ses assises. Le tonnerre grondait dans un roulis continu, interrompu par des éclats subits, ébranlant ciel et terre. Toussaint transi de froid, pétrifié de terreur, sentit tous ses esprits l'abandonner.

Ce fut bien pis quand les vagues, ayant eu le temps de s'amonceler, se ruèrent comme à l'assaut, rangées en bancs gigantesques, courant les unes après les autres, se rejoignant avec bruit, éclatant en fusées d'écume, bondissant avec une rage d'enfer. Pêle-mêle, leurs dos monstrueux escaladaient les premières pentes de l'îlot, arrachant les pierres, déracinant les roches, roulant d'énormes quartiers dans leurs spirales de mousse.

La pluie, la grêle tombaient en torrents. Le ciel sillonné d'éclairs n'était plus qu'un vaste embrasement. Toussaint ne savait plus que devenir. Une terreur de mort le saisit. Une sueur froide collait ses vêtements à sa chair.

Il sentait ses dents claquer de fièvre. Sans trop savoir ce qu'il faisait, il saisit la gourde d'eau-de-vie qu'il avait apportée et pour se donner un peu de cœur au ventre, à longues gorgées, il la vida plus d'à moitié. Sa tête n'en tourna que davantage. Soudain la gourde lui échappa des mains. Ses yeux furent aveuglés par un trait de lumière sinistre. Aussitôt le malheureux fut jeté brutalement contre le sol de granit, la figure meurtrie. A ses côtés une pointe de roche venait d'être pulvérisée par la foudre. Cette secousse acheva d'égarer sa raison.

Il en était arrivé à ce degré de terreur, où l'homme affolé n'a plus conscience de lui-même. Tout lui semblait maintenant horreur et mystère. Malgré lui, il poussait des cris inarticulés. La bouche béante, l'œil fixe, hagard, il regardait presque sans voir. Tout à coup en face de lui, une flamme verdâtre, lugubre, diabolique s'élança vers le sommet de l'îlot, éclairant le ciel et le rocher de sa lueur blafarde. Sous la rage du vent elle se tord, se dresse, se replie, s'éteint et se rallume. Elle paraît bondir et s'engouffrer au milieu des lames.

— L'âme du Moine Rouge, crie Toussaint, — c'est elle, je la vois, — elle brûle, elle va me dévorer, — pitié, oh pitié!...

Il n'acheva pas, la voix mourut dans son gosier étranglé. Il voulut fuir. Par où? Les forces lui manquent, le précipice l'enveloppe, il est perdu.

Les quelques pas qu'il fit sur la plate-forme effarouchèrent une bande de courlis nichés dans un creux du rocher. Leurs grandes ailes mouillées lui effleurèrent le visage.

Il crut que c'était l'âme qui passait.

Au même instant, au milieu des hurlements de la tempête, au-dessous de lui, il entendit un cri, un cri d'appel désespéré; — au secours! miséricorde! — Puis rien. Au fond du gouffre, ses yeux dilatés par la terreur aperçurent sur les récifs, dans la mer, une forme humaine, un fantôme qui se débattait au milieu des vagues, en étendant les bras.

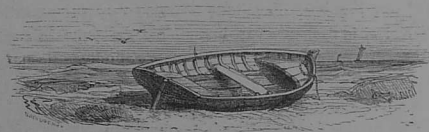
« Le Moine Rouge, le voilà, » bégaya-t-il.

Instinctivement il avait saisi son fusil. Il visa du côté où il avait vu le fantôme. — Feu! — Un second cri, distinct cette fois, un cri d'homme

frappé à mort retentit à travers la nuit. Toussaint, en l'entendant, s'affaissa sur le sol et s'évanouit...

Le lendemain, la tempête avait cessé. Pas un nuage. Le soleil s'était levé calme et radieux. La cime du Verdelet se détachait noire et pure sur l'azur du ciel.

Bientôt les compagnons de Toussaint arrivèrent à sa rencontre. Ils l'appelèrent de tous côtés. — Point de réponse. Inquiets de ne pas l'apercevoir, ils se dispersent à sa recherche. Rien ne se montre sur l'îlot. En fouillant, ils trouvent avec étonnement dans une crique l'épave fracassée d'un bateau, une quille, un mât, deux avirons en morceaux. C'est une chaloupe qui paraît s'être brisée là dans la nuit.



Ils montent sur le rocher. Que voient-ils? Toussaint assis sur la plateforme au pied du petit mur, immobile et muet. Toussaint sans raison, l'œil éteint, le sourire bête, qui ne les reconnaît plus. Il joue comme un enfant avec son fusil déchargé. La peur l'a rendu fou. Ils l'emmènent tristement au village.

Huit jours après, une fièvre cérébrale l'emportait.

Il fut enterré le même jour que Jean-Pierre, patron de la *Marie-Berthe*, barque de pêche du petit port voisin. Elle avait dû s'abîmer, disait-on, corps et biens, la nuit de la tempête, contre le Verdelet. C'étaient ses épaves qu'on avait trouvées le lendemain dans la crique. Le cadavre du patron avait été repêché plus tard par le père Demeuroux sur le sable de la grève où il était venu s'échouer.

On avait bien remarqué, tout près de l'oreille, deux trous ronds, sem-



IL FUT JETÉ BRUTALEMENT CONTRE LE SOL DE GRANIT.

blables à celui d'une balle, mais on n'avait point cherché à en expliquer la cause.

D'ailleurs le vétérinaire du bourg, un vrai savant, disaient les uns, un âne bête affirmait les autres, avait déclaré que ces trous avaient été faits par une pointe de rocher contre laquelle la tête avait heurté. On ne pensa pas à l'équipée de Toussaint cette même nuit, ni au coup de fusil tiré par le malheureux dans le trouble de sa terreur.

Le père Demeuroux fut seul à soupçonner l'erreur fatale du pauvre garçon. Sait-on quel crime n'est pas exposé à commettre l'homme égaré par l'épouvante? Mais, par prudence, il n'osa parler à personne de ses pressentiments.

La même messe servit pour les deux défunts dans l'église du bourg de Plèneuf. Tous les marins de la côte y assistèrent, profondément émus de la double aventure. Fanchon la vieille y égrena dévotement plusieurs chapelets, en priant le bon Dieu de préserver le pauvre monde de la colère des revenants, surtout de celle du Moine Rouge.

Maintenant Toussaint le téméraire, et Jean-Pierre, le malheureux naufragé de la *Marie-Berthe*, tué par la balle destinée au Moine Rouge, dorment en paix dans le cimetière de leur village, côte à côte, comme deux vieux amis.



LA CHARRETTE MOULINIÈRE

Voyageur, voyageur, il n'est pas bon de s'attarder à la *nuîtée* à travers les landes désertes de la Bretagne. Vous ne savez pas quels terribles dangers on y court, quelles funestes rencontres on y peut faire.

Ah malheur! vous riez de mes paroles, vous hochez la tête d'un air d'incrédulité, comme si mon histoire était folle. Nenni, prenez garde plutôt. J'en ai connu d'autres aussi braves que vous peut-être, qui n'ont pas craint aussi de se moquer de mes conseils, mais toujours mal leur en a pris, mal aussi pourrait bien vous en prendre.

Voyageur, je le répète, ne vous fiez pas à la lande, quand la nuit est venue. Elle a beau vous paraître doucement endormie dans le silence et la paix : la lande, amis, est traîtresse, sa paix est trop souvent trompeuse, son silence perfide. Aux heures tardives, on y entend parfois des cris inexplicables; sa solitude se peuple de génies fantastiques, d'esprits follets, dont il faut se garder de troubler les ébats diaboliques.

Passé la tombée de la brune, laissez, laissez la lande à ses lutins volages, à ses fantômes lumineux, qui se plaisent à jouer parmi les bruyères roses et les ajoncs fleuris; laissez la lande à Dieu et au désert, si vous craignez pour vous l'effroyable aventure du malheureux Francis.

Francis habitait chez ses parents, honnêtes *labouroux* du village de Plurien, aux environs de Fréhel. C'était un beau et solide gars, qui allait prendre ses dix-neuf ans à la Noël prochaine. Comme on était alors aux

premiers jours du mois de novembre, il s'en manquait, vous le voyez, à peine de deux mois.

De toutes les qualités qui distinguaient le jeune Francis, les plus remarquables étaient sans contredit, du côté du corps, une force à décorner un bœuf d'un coup de poing; du côté du cœur, une bravoure à toute épreuve. Quel mérite, dites-vous, de posséder ensemble ces deux qualités! Ne paraît-il pas naturel de se montrer un héros, quand on se sent des forces supérieures à ceux qui vous entourent? Pour penser ainsi, il faut n'avoir jamais



rencontré des êtres faibles et souffreteux dont la *chétiveté* n'alanguissait point le courage, ni des êtres puissants, modèles de vrais poltrons.

Ceci soit dit pour vous expliquer que si Francis n'était pas un *peuroux*, ce n'est pas parce qu'il avait une taille de près de six pieds, des membres nerveux, des poignets robustes et bien emmanchés, c'est parce qu'il avait l'âme bien trempée, le cœur haut, le courage réfléchi.

Aussi, le savait-on dans tout le village, même plusieurs lieues au delà de Fréhel; Francis ne craignait que deux choses : le bon Dieu, comme tout vrai Breton, et ses parents, dont il respectait de race l'absolue autorité. Quant au diable, la terreur de tous ses compatriotes, si Francis l'avait jamais rencontré (et le gars imprudent en brûlait de désir), il lui aurait volontiers

appris, à coups de poing ou de trique, à passer son chemin sans se permettre d'approcher pour lui chercher noise.

Avec un pareil caractère, on comprend que Francis n'avait pas l'âme trop crédule. Il ne croyait pas beaucoup aux contes de sorciers, aux fables, aux aventures merveilleuses dont on avait bercé ses premières années, comme celles de tous les enfants en Bretagne. Sans doute, quand il était tout petit, très naïf, sans forces, ni expérience, il avait cru d'abord, comme les autres, à ces histoires. Mais aussitôt qu'il avait su réfléchir, il en était bien vite venu aux premiers doutes; dès l'âge de douze ou treize ans il avait fini par en rire tout à fait.

Au grand scandale, je dois vous dire, des bonnes vieilles femmes de la contrée, des parents même de Francis, gens naïfs, dont la simplicité s'effarouchait grandement de la mauvaise audace de ce jeune gars à se moquer de choses sérieuses. Ne les avaient-ils pas toujours entendu raconter, ces histoires, aux anciens vénérables : à eux, elles

paraissaient redoutables et surnaturelles.

Ils tremblaient donc de ce que Francis ne tremblait pas, lorsqu'il allait le soir, tout seul, par des chemins mal famés, prenant un dangereux plaisir à traverser les carrefours hantés par les sorciers, à s'approcher du vieux moulin habité par *Mourioche* (le diable), à aller courir tard, la nuit, du côté de la lande de Fréhel qui touche au village de Plurien.

Le croiriez-vous, le téméraire poussait même la folie jusqu'à vouloir d'aller coucher un soir sur la grosse pierre mobile qui tourne trois fois



sur elle-même devers l'heure de minuit. A coup sûr l'aurait-il fait, sans la défense expresse de ses parents.

Les camarades de Francis admiraient son courage, mais pas un d'eux n'aurait osé le suivre.

Les compères et les commères de Plurien, le voyant sourd à leurs conseils, se contentaient de prier pour lui. Ah! ils en défilait des chapelets bénits, lorsqu'ils le savaient ainsi sur les chemins, en danger de perdition. « Il finira par se damner », disaient les uns en branlant la tête, « il lui arrivera mal un beau coup », affirmaient les autres.

Tous s'attendaient à ne plus le revoir jamais en vie, à le trouver réduit en cendres ou bien transformé en quelque bête monstrueuse par un lutin furieux ou par *Mourioche*.

Francis pourtant s'en revenait toujours bien vivant, enchanté de ses escapades nocturnes, mécontent toutefois, disait-il, de n'avoir jamais pu rencontrer le moindre diabolin, de n'avoir jamais rien vu de merveilleux au vieux moulin. « Les poings, répétait-il, les poings lui en démançaient. »

— Prenez garde, prenez garde, fol garçon, lui disaient les anciens, croyez-en les vieux qui vous valent bien. — Point ne faut trop longtemps jouer avec le feu. — Personne n'est tant brave qui n'ait *paovr* enfin. »

Ils avaient raison, les bons vieux. Jamais on ne doit dédaigner les avis des gens d'âge et d'expérience.

Mais le fol Francis n'écoutait rien. Toujours *ensoiffé* d'aventures, il



continuait à s'égarer à plaisir par monts et par vaux, à courir champs et moulins, fort avant dans la nuit.

La chose ainsi dura tant bien que mal jusqu'au commencement de novembre de l'année où, comme je vous le disais, le beau Francis allait prendre ses dix-neuf ans à la Noël prochaine. Mais alors, oyez bien, mes amis, ce qui lui arriva.

Tous les ans, le premier samedi du mois de novembre, en la paroisse de Plougasten, à cinq lieues de Dinan, se tient un grand pardon pour la vente ou l'échange des semences de froment.

On vient de très loin à Plougasten, parce qu'on est toujours sûr d'y trouver quantité de graines de premier choix. D'ailleurs, c'est là qu'on se renseigne sur l'état des labours de la contrée, sur la valeur des pommes à cidre. Les ménagères y viennent encore faire leur provision de laine teinte en gros bleu pour filer pendant l'hiver. On y



achète aussi d'excellents sabots de bois de châtaignier, qui se fabriquent dans la forêt voisine de Quéhen.

Le père de Francis se trouvait n'avoir besoin de rien cette année-là pour ses semailles d'hiver. Du reste, il commençait à se faire vieux, et comme sa jument était un peu fatiguée, il n'avait pas l'intention de se rendre au pardon de Plougasten.

Mais la mère, presque aussi vieille que son homme, avait besoin d'un paquet de vingt écheveaux de laine pour filer durant l'hiver. Car ils avaient bien deux vaches à la ferme, mais ils n'élevaient pas de moutons.

Impossible cependant pour elle d'aller aussi loin à pied, car de Plurien à Plougasten, on compte pour le moins quatre lieues et demie; autant,

bien entendu, pour s'en revenir. Le pis, c'est encore la lande de Fréhel qu'on est obligé de traverser, ce qui n'est pas toujours sans danger.

La mère, ne se sentant donc pas la force de se mettre en chemin, pria son grand gars Francis d'aller lui faire sa commission.

Il ne demandait pas mieux, le gars Francis, que d'aller voir du monde. Là-bas, il trouverait à coup sûr des camarades, et rien de plus facile pour lui que de rapporter sur ses larges épaules un paquet de vingt écheveaux de laine. Ne portait-il pas sans peiner au moulin un sac de blé de plus de deux cents livres? Un paquet de laine serait sur son dos une vraie plume, dont il ne s'apercevrait seulement pas.

Le voici donc, le samedi de bon matin, déjà tout équipé, avec sa veste à boutons reluisants des jours de dimanche, son grand *chapel* de feutre noir à rubans rouges et bleus, en train de manger d'un air dispos, une bonne tranche de lard fumé pour se donner des jambes.

— Francis, lui dit sa mère, pendant qu'il buvait sa dernière *bolée* de gros cidre, tu sais, mon garçon, combien ton père et moi nous sommes inquiets, quand nous te savons dehors après la chute du jour. Les ténèbres sont toujours mauvaises; aussi, prends bien soin de ne pas te retarder là-bas au pardon, après tes affaires terminées. Veille à partir d'assez bonne heure pour ne pas te trouver par la nuit noire à traverser la lande de Fréhel. Du reste, tu le sais, c'est un chemin que personne n'aime à prendre quand il commence à se faire tard. Au lieu donc de t'y aventurer dangereusement tout seul, prends plutôt le chemin qui passe par Saint-Jacques; sans doute c'est une idée plus long à cause du détour, mais une bonne lieue de plus ne te gêne pas. Ce sera plus sûr. Par là tu trouveras du monde. Surtout arrange-toi, Francis, pour revenir tôt au logis.

Francis promit à sa mère de faire diligence, puis il s'en fut derrière la porte prendre son bâton de grosse épine pendu à un clou. Alors il vint dire adieu à ses parents, et se mit à arpenter d'un pas gaillard, en fredonnant une chanson, le grand sentier qui mène vers Fréhel. Bientôt il disparut, à un détour, derrière un buisson.

Avant midi, il était arrivé sans aventure à Plougasten. Sur la place, il avait déjà rencontré des amis, mais n'avait voulu rien faire avec eux avant d'avoir trouvé à acheter les vingt echeveaux de laine dont sa mère l'avait chargé. Point n'eut besoin de se donner beaucoup de mal pour remplir sa commission. Bientôt, il eut trouvé son affaire et à bon prix après un court débat. Quand tout fut réglé, il s'en alla dîner avec les camarades, tout à l'entrée du bourg, à l'auberge, qui porte, pour enseigne : *Au bon cidre*.

L'enseigne, chose rare ! ne mentait point ; le cidre de l'aubergiste



n'avait point usurpé sa renommée. De vrai, il était excellent, vif, doré et d'un fumet exquis, pour le malheur de Francis et de ses camarades. Ce ne fut rien tant qu'on mangea : les rasades se succédaient par-dessus les morceaux, au milieu de la plus franche gaieté, ne faisant que rafraîchir les langues et réveiller les idées dans les têtes. Mais quand le repas fut achevé, qu'on se fut mis à chanter chacun sa chanson, en continuant à remplir les verres, en doublant à chaque fois les tournées, alors il montra son défaut caché, le trop bon cidre de l'aubergiste : il en joua un vilain tour aux trop fragiles cervelles de toute cette jeunesse étourdie.

Il moussa un peu fort dans les têtes, surtout dans celle de Francis. Le pauvre gars n'étant pas habitué à boire s'y trouva pris, comme vous le comprenez, encore plus que les autres.

On continua donc à chanter, à rire, à boire de plus belle. On fit toutes sortes de folies. On trinqua furieusement. Je vous laisse à penser si le temps ainsi passa vite, sans que personne s'en aperçût.

A cette époque, au mois de novembre, le jour tombe de bonne heure. La nuit arrive presque tout d'un coup, comme un voile qu'on baisse.

Emporté par la joie des camarades, troublé par les vapeurs qui obscurcissaient ses yeux et sa mémoire, alourdi par l'ivresse, Francis ne pensait plus à ses promesses de retour. Il n'avait point vu derrière les vitres de l'auberge la lumière décliner peu à peu, toute prête à s'éteindre dans le ciel. La salle s'était vidée insensiblement autour de lui, jusqu'au moment où, comme revenu d'un lourd sommeil, il se retrouva tout seul, devant la table vide, dans la grande salle de l'auberge, en pleine obscurité.

A la lueur d'un pâle rayon de la lune qui, cachée à demi derrière un nuage, filtrait à travers le carreau verdâtre et lui donnait dans les yeux, Francis eut de la peine à se reconnaître.

Quelle ne fut pas sa terreur, en apprenant de l'aubergiste qu'il était huit heures du soir ; que tous ses camarades s'en étaient allés depuis plus de trois heures, après avoir perdu leur peine à le secouer pour le réveiller.

Huit heures du soir ! Déjà depuis longtemps ses parents devaient l'attendre, transis d'une mortelle inquiétude. Il leur avait tant promis de rentrer avant la fin du jour. Huit heures, et il avait encore plus de quatre lieues et demie de chemin pour regagner le logis. Il serait au moins minuit quand il arriverait !

Le pis, c'est que la lune, déjà bas dans le ciel, allait lui faire défaut à moitié de la route, en pleine lande de Fréhel. Car maintenant, il ne pouvait songer à revenir par l'autre chemin, beaucoup plus long. Du reste qu'y gagnerait-il ? A cette heure, il n'y rencontrerait sûrement âme qui vive pour l'accompagner : depuis longtemps, tout le monde était rentré chez soi.

Mais, au fait, Francis n'avait pas peur. N'était-il pas habitué à se promener ainsi en pleine nuit ? Pourtant ce soir-là, il se sentait la tête peu solide. Ses jambes fléchissaient : en un mot, il ne se trouvait pas dans son assiette de tous les jours.

Il n'hésita pas néanmoins un seul instant à se mettre en chemin. D'abord, il fut chercher dans un coin de la grande salle, son ballot d'écheveaux de laine, passa au travers son bâton de grosse épine et le chargea sur son dos. Puis, croyant se donner un peu plus de cœur encore, il demanda à l'aubergiste (et ce fut une faute), il demanda un dernier coup de ce bon cidre, qu'il ne se rappelait pas lui avoir fait mal dans l'après-midi. Quand il l'eut avalé tout d'un trait, Francis chercha la porte en tâtonnant et se trouva sur la grande route, un peu étourdi par le grand air.

Il chantait, comme le matin, mais d'une voix mal assurée, des airs d'ivrogne, sans rime ni raison, appris sans doute de mauvais camarades.

Si j'avais un tonneau pour verre,
Je le berrais, la, ri, rou.
Si l'on me défiait de le berre,
Je le berrais d'un seul coup,
La, ri, rou.

Sur la route, il lui sembla qu'il n'avancait pas vite. En vain essayait-il de faire de grandes enjambées, de tenir le droit milieu du chemin; presque toujours il se retrouvait près du fossé, ou du côté d'une haie. Sous la clarté irrégulière de la lune, le sol, les maisons, les buissons lui faisaient l'effet de danser. La grande silhouette de son ombre, allongée sur le sable par l'astre à son déclin, lui parut formidable; elle décrivait de droite et de gauche des zigzags inaccoutumés.

Décidément ses idées s'embrouillaient. D'abord, il ne voulut pas se l'avouer, mais lui, si inébranlable d'ordinaire, il commençait à s'énerver. Il continua donc à chanter à tue-tête, pour tâcher de se rassurer.

Donnez-mé du cidre à berre,
Du cidre doux,
La, ri, rou.

Mais la sécheresse de son gosier, qu'il sentait tout en feu, l'eut bientôt obligé à se taire.

Alors le silence l'épouvanta davantage. Le ciel était parsemé de gros nuages sombres de formes singulières, qui semblaient courir les uns après les autres. Entre les branches, le vent soufflait en sifflant avec violence. Par intervalles, la lune se voilait, totalement éclip­sée par une nuée soudaine. Alors tout devenait noir, noir comme dans un trou profond. Perdu au milieu de cette noirceur, il n'en menait plus large, je vous assure,



le brave gars Francis. A peine pouvait-il s'y reconnaître pour retrouver sa route.

Cependant, avec la fraîcheur de l'air vif, les idées lui étaient peu à peu revenues. Malgré tout, il se sentait changé, il n'avait plus sa fermeté d'autrefois. Quoi qu'il fit, toujours une vague lueur lui tournoyait devant les yeux. A travers le silence de la campagne, il lui semblait entendre des bruits sous terre, des frôlements dans les buissons, des cris inaccoutumés. Croiriez-vous qu'il s'arrêtait tout à coup, sans oser respirer, en entendant les branches craquer sous l'effort du vent ? La vue des feuilles mortes tourbillonnant sur la route avec la poussière le faisait frissonner.

Ne se persuadait-il pas, à présent, qu'on riait aux éclats derrière lui quand il passait, que quelqu'un le firait par sa veste : aussi n'osait-il même plus regarder autour de lui.

De nouveau, la lune apparaissait. Au milieu de son éclat subit, Francis n'apercevait pourtant personne. Rien que la solitude, l'immensité. Seuls les arbres se dressaient à sa droite et à sa gauche, semblables à des formes gigantesques, allongeant en tous sens, agitant frénétiquement leurs grands bras décharnés, comme pour se donner de violentes poignées de main. Il croyait les voir lui faire mille grimaces, le saluer par de profondes révérences, se tordre dans des luttes énergiques. Ils se penchaient l'un vers l'autre pour se parler, puis se reculaient rageusement, secoués par la colère. Quelques-uns se baissaient jusque vers lui comme pour l'emporter dans les airs.

Puis tout à coup, mystère d'horreur ! tout à coup, tout s'évanouissait dans la profondeur des ténèbres. Alors la tête fatiguée de Francis travaillait de plus belle. Malgré lui son imagination s'égarait dans des rêves fantastiques. A ses yeux troublés, les nuages déchiquetés par le vent s'animaient, prenaient des figures diaboliques. A ses côtés, des ombres se glissaient, sautaient devant, tournaient autour de lui, à l'étourdir.

En ce moment, s'en revinrent lui trotter dans l'esprit toutes les histoires merveilleuses de sa jeunesse. Des souvenirs de sorciers, des images de fantômes l'obsédaient. Il avait beau faire, il ne pouvait parvenir à les chasser de sa cervelle.

Ainsi arriva-t-il à l'entrée de la lande de Fréhel, de la lande de Fréhel, large de deux lieues et demie et mal famée dans tout le pays. Je vous l'ai dit, en effet, c'est dans ces espaces solitaires que les génies des ténèbres se donnent la nuit leur rendez-vous. Il est partout des places où les bruyères, brûlées par les traces de leur pas, répandent comme une odeur de soufre. Il est certains carrefours où l'on sent le roussi, des cercles immenses au milieu des ajoncs, où l'herbe n'a jamais pu pousser. C'est là que les esprits viennent danser ensemble leurs rondes infernales, célébrer leurs festins diaboliques.

Bien des fois, Francis avait oui raconter, le soir au coin du feu, les terribles accidents des voyageurs égarés à cette heure dans la lande. Alors il n'y avait pas cru ; il avait même osé s'en moquer, haussant dédaigneusement les épaules au récit des grand'mères. A présent, il n'était pas si fier. Aussi est-ce avec terreur, presque en courant, tant il avait hâte d'arriver, qu'il se hasarda sur le large sentier, dans la direction du village de Plurien.

Il était dix heures du soir. La lune venait de se coucher, rouge comme du sang. Son disque finissait de s'éteindre tout au bout de la lande, comme un reste d'incendie. Funeste présage ! Plus la moindre étoile ; le ciel affreusement noir. Francis ne pouvait voir à trois pas devant lui. Aussi fut-il obligé de ralentir sa marche, de crainte de s'égarer. De sinistres pensées continuaient à l'assaillir.

Il s'en vint à songer que cette nuit-là était précisément celle du samedi, nuit redoutable entre toutes les nuits, où les sorciers ne peuvent manquer de circuler parmi les ombres pour célébrer les horreurs de leur sabbat. A cette idée, il se sentit perdu. Un frisson glacial courut par tous ses membres, ses dents claquèrent, ses jambes manquèrent presque sous lui. Impossible d'avancer.

Son paquet d'écheveaux de laine était tombé à terre, Francis allait s'asseoir dessus pour se remettre de sa défaillance, quand soudain retentit à sa gauche, à quelques pas de lui, un *hiupement* formidable. Aussitôt répliqua un second *hiupement* plus lointain. En même temps, un grand bruit d'ailes sembla passer au-dessus de sa tête. Elles frôlèrent presque son chapeau. Eh quoi ! le diable était donc là tout près !

A ce cri, Francis retrouva de nouvelles forces. Il bondit, comme poussé par la détente d'un ressort et se mit à courir, à courir de toute la vitesse de ses jambes. Affolé par la terreur, sans raison, il ne courait plus, il volait.

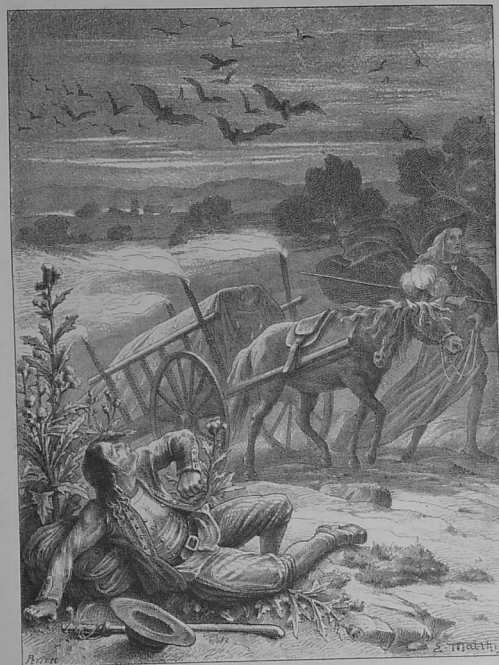
Mais voici que tout à coup des deux côtés du sentier, les buissons de romarins et les pierres debout lui paraissent éclairés d'une lumière étrange. Il regarde sans s'arrêter.

De petites flammes légères et vacillantes se balançaient sous le souffle du vent, montaient et descendaient, s'éteignaient tout à coup pour se rallumer aussitôt. Au même instant, ne se mirent-elles pas toutes à le suivre, voltigeant, comme un essaim d'abeilles, sur ses traces fugitives. Tantôt elles le précédaient, tantôt marchaient à ses côtés. Il crut voir parmi elles sauter en grimaçant de petits nains magiques et grotesques. Ils couraient trois par trois, se poursuivant en file. Dieu! ne se mettent-ils pas à pirouetter les uns par-dessus les autres? Il y en a maintenant cent, mille, davantage.



Plus de doute, c'est la bande démoniale des esprits follets de la lande; ce sont les perfides apparitions dont il a si souvent ouï parler. Terreur des voyageurs, peuple de fantômes dangereux, ils cherchent à coup sûr à l'égarer. Que va-t-il devenir?

Brusquement, à un carrefour, là où le sentier de Plurien détourne vers la gauche, les lumières s'arrêtent toutes ensemble. Elles forment des cercles entrelacés; les lutins gambadent toujours au milieu, en se tenant par la main, en poussant par intervalles leurs petits cris infernaux. De temps à autre, des ombres d'animaux fantastiques se montrent, s'allongent sur l'herbe entre les ajoncs, et disparaissent. On entend des miaulements de



LA CHARRETTE N'EST PLUS QU'A QUELQUES PAS DE LUI.

chat, semblables à des cris d'enfants égorgés, des murmures sous les buissons, des mots sataniques, inarticulés, comme de grands coups sonores frappés sur des chaudrons de cuivre.

Au milieu de ces bruits d'enfer, Francis plus mort que vif croit pourtant distinguer par trois fois ces paroles :

Gna, gna, gna, Bichon, Bichon,
Gna, gna, gna, Bichon, Bichonnet.

Puis les flammes s'éteignent toutes ensemble, la vision disparaît comme par enchantement. Sur la lande déserte et brumeuse s'étend de nouveau l'horreur du silence, le mystère de l'obscurité.

Épuisé par la vitesse de sa course, paralysé par l'épouvante, Francis avait été obligé de s'arrêter hors d'haleine. À peine, tant il était à bout de forces, à peine pouvait-il seulement mettre un pied devant l'autre. De grosses gouttes de sueur coulaient le long de ses joues, sa chemise lui collait au dos, sa bouche blême écumait de frayeur.

Il lui restait pourtant encore une lieue au moins à faire. Il en était incapable, il défaillait. Force lui fut donc de s'asseoir sur son ballot. Il s'y affaissa, comme évanoui.

À partir de ce moment, Francis perdit conscience de sa vie.

Couïng, Couïng, Couïng!

Quel est cet autre bruit sinistre, semblable au cri d'un essieu mal graissé? Quelle est cette lueur lugubre et tremblotante qui semble s'avancer là-bas tout lentement, comme secouée par les cahots du chemin? Écoutez son couinement continu. Ah! malheureux Francis, cette fois-ci vous n'échapperez pas.

Ce bruit, c'est celui de la fatale charrette *Moulinière*, de la funèbre voiture de la mort. Elle s'en va la nuit cheminer par tous les villages, pour emporter au cimetière ceux que la faux du temps a fauchés. Aujourd'hui, tremblez, elle chemine dans la direction du village de Plurien.

C'est toujours, vous le savez, un signe de funeste présage pour ceux qui la rencontrent. Si par malheur elle vient à verser en passant près de

vous, vite, vite, hâtez-vous d'aller la *déverser*. N'y manquez pas, sans quoi, jeune ou vieux, vous mourrez à coup sûr dans la semaine.

Francis le savait bien. Aussi, à cette apparition, ses cheveux se dressèrent tout debout sur sa tête. Son sang s'arrêta dans ses veines, son cœur parut cesser de battre.

Cependant la fatale charrette s'avancait, s'avancait toujours vers lui, continuant à *couinquer*. A la lueur rougeâtre et fumeuse des quatre grands cierges de résine, qui brûlaient aux quatre coins de la voiture, il aperçut au milieu la grande châsse de mort, couverte d'un drap noir, larmé de blanc. Il vit le petit cheval noir, empanaché, qui la traînait, conduit par un grand homme de six pieds, maigre jusqu'aux os, tout de noir habillé, drapé dans un manteau jusqu'aux pieds, la tête coiffée d'un énorme *chapel* à trois pies. Son ombre projetée, agrandie par l'éclat rougeâtre des torches, s'allongeait en vacillant sur l'herbe du sentier.

Déjà la voiture s'est rapprochée de Francis. Maintenant elle n'est plus qu'à quelques pas de lui. Dieu! qu'il voudrait bien fuir, le pauvre garçon, ou du moins, se cacher derrière les buissons pour n'être pas aperçu du grand homme noir. Mais sur sa poitrine serrée, il sent comme un poids qui l'opprime, il est cloué durement sur la place. Impossible de remuer seulement les jambes. La charrette va passer.

Miséricorde! tout en face de Francis, voici la roue qui butte dans une ornière profonde et tout qui se renverse. La grande châsse de mort a roulé du coup jusqu'au près de Francis, en rendant un son creux, pareil à celui de la terre qui tombe sur un cercueil, au fond d'une fosse au cimetière. Le drap noir a couvert la figure du malheureux.

Levez-vous donc, Francis, pour aider le grand homme à déverser sa charrette, pour recharger la châsse sur sa voiture. Mais non, raidi par l'épouvante, paralysé, anéanti, Francis ne peut faire un mouvement.

Le grand homme noir est obligé de déverser tout seul sa sinistre voiture. A grand'peine, il remet la bière dans le milieu avec le drap pardessus, rallume les cierges éteints et se met à fouetter son petit cheval

noir. D'un pas tranquille et lent, le petit cheval s'éloigne sur le sentier solitaire. La voiture continue à cahoter à chaque ornière.

Longtemps encore dans le silence de la lande, on entendit grincer le funeste couinq, couinq de ses essieux rouillés. Longtemps on vit à l'horizon la lueur rouge des cierges éclairer les touffes de genêts.

Combien de temps Francis resta-t-il ainsi couché sur son ballot de laine, au milieu de la lande? On ne le sut jamais.

Toujours est-il qu'enfin il se réveilla comme d'un rêve, transpercé dans tout son corps d'un froid mortel. Un tremblement agitait ses membres. Ses yeux hagards regardaient sans voir, sa poitrine haletait, ses tempes battaient dans sa tête comme des marteaux. A peine eut-il la force de se lever sur ses jambes en s'appuyant sur son bâton. Il continua, pas à pas, péniblement, s'arrêtant presque à chaque minute. Ah! quelle lui parut longue, la lieue de chemin qui lui restait à faire!

Il crut ne jamais arriver. Quatre heures du matin sonnaient à l'horloge de l'église de Plurien, quand il frappa à la porte de ses parents.

Ceux-ci, vous pensez bien, n'étaient pas couchés. Quasi-morts d'angoisses, déchirés par l'inquiétude, ils attendaient, désespérés, en priant Dieu pour leur grand gars Francis.

En le voyant entrer pâle, tremblant, les traits décomposés, le père n'eut pas la force de lui faire des reproches.

— Malheureux, lui dit-il seulement, tu viens donc de traverser la lande de Fréhel?

Francis ne répondit pas: il se mit au lit, grelottant de fièvre, sans pouvoir se réchauffer. Le lendemain, il toussait, il avait l'haleine courte, impossible de respirer. Trois jours après, il mourait de la fluxion de poitrine gagnée lors de sa défaillance sur la route, par le froid glacial de la nuit.

Dieu vous garde, mes amis, de vous égarer, comme lui, dans la lande et de jamais rencontrer, même en songe, la fatale charrette *Moulinière*.



LA CHÈVRE DE TRIGAVOU

Dieu ! le joli pardon que le pardon de Trigavou, de Trigavou à six lieues de Dinan, en plein cœur de la haute Bretagne ! Dans toute contrée, je n'en sais point de plus plaisant, de mieux hanté par les gens de village. A coup sûr, il n'en est point dont l'origine soit si fameuse.

Il se tient, vous le savez, tous les ans, le trentième jour du mois d'octobre. C'est après la récolte et la battue des blés noirs tardifs. Déjà les gros labours d'automne sont achevés, les premières semailles d'hiver dorment ensevelies au fond des sillons, attendant le réveil du printemps prochain. Désormais libres et tranquilles, les métayers ont enfin le loisir de se donner un peu de bon temps. Trêve donc aux soucis, aux labeurs — et vive la fête !

Aussi, qu'il fait beau voir la grande place du bourg, toute grouillante de peuple, ensoleillée des derniers rayons d'automne, animée de rires et de chants. Oh les belles galettes de sarrazin qui se fabriquent en plein vent sur un feu d'ajoncs secs ! Comme elles répandent une bonne odeur de lard fondu ! La flamme luisante saute, rit et pétille sous des galetiers aussi larges que des tables.

A droite, à gauche, dans tous les coins, la foule ondoie, s'arrête en un remous vivant devant les piles de marchandises. Les tas de sacs de farine ou de blé s'élèvent comme des montagnes sur les charrettes enrubannées.

Et partout des tonneaux de bon cidre, doux, frais et fumant, qu'on boit, assis devant des tables, dans des bols de faïence peinte en bleu. Le cidre

nouveau de l'année, en plein ferment, dont la mousse encore sucrée illumine les visages, répand sur tous un sourire de gaieté, et fait pétiller les cervelles.

Par sainte Anne ! Quel gala, mes amis, quelle joie débordante ! C'en est un étalage de rubans, de coiffes brodées fin, de châles de toutes les couleurs, de *devantiers* de soie moirée : jusqu'aux chevaux qui ont des pompons rouges et bleus.

En effet, pas besoin de vous dire si tous les bourgeois d'alentour, gars



de ferme ou *manouvriers*, se pressent galamment aujourd'hui à Trigavou. Il y a longtemps dans les métairies qu'on parle matin et soir de ce beau jour, longtemps qu'on attend la fête pour danser et *gausser* tout à l'aise, pour aller *galander*, comme on dit, à Trigavou.

... A Trigavou,
Où la chèvre a prins le loup.

Car c'est à Trigavou, mes amis, que la chèvre a pris le loup.

Cette vaillante petite chèvre, comme on en parle, comme on loue son courage toute cette journée-là. Les gens du pays ne l'oublieront jamais.

Ils savent qu'elle fait la gloire de leur pardon, et c'est en son honneur qu'ils célèbrent tous les ans leur jolie fête. Voici l'histoire :

Trigavou n'a pas toujours été, comme aujourd'hui, un gros bourg marchand, bien peuplé, de près d'un millier d'âmes. Il n'a pas toujours étalé au soleil cet air d'aisance et de coquette prospérité.

On n'y voyait point autrefois de belles et larges maisons en pierres blanches, bien taillées, couvertes en ardoises, tassées autour de la grand-place les unes contre les autres, toutes en ligne, comme au cordeau. Longtemps, ce fut un pauvre petit village de manants, un clair semis de misérables cabanes de bauge, à toits de chaume, quasi enfouies dans le sol, perdues, éparpillées au milieu de la plaine.

A cette époque, vous pensez bien, il n'y avait pas encore d'auberges à Trigavou, ni celle du *Taureau noir*, ni celle des *Trois mages*. Point de vaste parvis devant l'église.

Celle-ci, à l'ombre d'un vieil if, tordu par les siècles, brûlé par le vent de la lande, s'élevait humblement en rase campagne. Autour d'elle s'étendait, inculte et désert, le petit cimetière aux murs croulants, à peine ondulé d'une vingtaine de tombes, chaque tombe marquée par une croix de bois, toutes pareilles. A droite, le presbytère, à peu près semblable aux chaumières du village, plus triste peut-être, peut-être plus délabré. En face du vieux porche aux bancs de granit, tout usés par la mousse, creusés par la pluie, s'étendait un petit pré de deux arpents, tapissé d'une herbe fraîche, touffue, toujours verte.

Ce petit pré, c'était tout le bien du curé de Trigavou. Bon vieux bonhomme, courbé sous le poids de ses quatre-vingts ans, amaigri par ses austérités, depuis près d'un demi-siècle, dévoué corps et âme à sa *gueuse* de paroisse.

Depuis le jour où monseigneur l'évêque de Saint-Brieuc l'avait envoyé à Trigavou pour exercer son ministère, le curé pouvait se vanter d'avoir fait chrétiens par l'eau du baptême près des trois quarts des gens de son village. Il les connaissait tous par leur nom, il les tutoyait tous. Mais

dans ce maigre trou, les biens de la fortune n'avaient jamais favorisé le saint homme. D'ailleurs il ne s'en souciait guère. Aussi de tous les gueux de sa cure était-il peut-être le plus gueux lui-même. Ses vertus, voilà sa seule richesse.

En effet si maigres étaient ses revenus, qu'à peine lui restait-il de quoi



vivre honnêtement, après avoir trouvé le moyen de faire encore un peu de charité. Le croiriez-vous ? il ne pouvait même pas, comme beaucoup de ses confrères, comme le curé du bourg voisin de Planguenoual, s'acheter et entretenir seulement une vache. Pour tout avoir, il possédait une petite chèvre blanche, blanche de la tête aux pattes, comme de la neige nouvellement tombée, sauf deux jolies cornes d'ébène. C'est pourquoi le curé l'avait appelée *Blanchette*.

Blanchette, à vrai dire, suffisait à ses besoins. Elle lui fournissait fidèlement sa soupe du soir et son fromage de la semaine. Aussi comme il la chérissait, comme il la choyait de bien grand cœur, sa bonne chevrette.

Lui-même, il la soignait comme un enfant, lui-même il la menait paître dans son pré. Forcément, direz-vous, car il était trop pauvre pour avoir quelqu'un à son service. Mais c'était pour lui un vrai plaisir d'être à la fois le maître et le berger de son troupeau. Son troupeau, c'était sa chèvre unique.

Le matin donc, en allant sonner l'*angelus* de cinq heures avec la cloche fêlée de sa pauvre église, le vieillard conduisait lentement hors de l'étable sa petite chèvre. La folâtre tirait de l'avant sur sa longe, bondissait légère et fringante parmi l'herbe perlée de rosée. Comme si elle avait peur de mouiller ses pattes grêles, elle effleurait à peine le gazon, enjambait pardessus les tombes, sans les fouler, par respect pour les morts. Elle tirait seulement peut-être un peu vite, au point d'essouffler son vieux maître.

Arrivé au pré, le curé, avec un lourd maillet, attachait solidement sa chèvre à un gros piquet de bois enfoncé dans la terre, pour qu'elle n'allât pas errer, comme une pillarde, de droite et de gauche par les champs des voisins, ou ronger les jeunes pousses des pommiers. Puis il la laissait là toute seule, heureuse, bien tranquille, humant l'air frais du matin, avec de l'herbe jusqu'au ventre, de la belle herbe verte, serrée dru, émaillée de fleurs blanches et jaunes sentant bon, toutes remplies d'ivresse et d'essences parfumées.

Alors il s'en revenait doucement à son presbytère, branlant la tête, murmurant comme toujours une prière, non sans se retourner plusieurs fois, pour voir si sa chèvre était bien.

Blanchette aussi le regardait s'éloigner, la tête dressée, l'œil inquiet, comme humide de pleurs, bélant d'une voix triste pour lui faire son adieu. Et seulement, quand il avait disparu derrière le mur du cimetière, elle se mettait à brouter à belles dents l'herbe tentante de la prairie, au risque de se saouler de bon matin.

Vers huit heures, quand le prêtre revenait de dire sa messe, avant de

rejoindre son presbytère, jamais, oh non, jamais il n'aurait manqué de venir caresser sa chèvre. Aussi fallait-il voir comme la jolie bête sautait de joie en l'apercevant déboucher par la petite porte au bout de l'église. Elle s'interrompait de paître. Son bêlement semblait alors un rire éclatant. Elle tirait sur sa longue corde, du côté où venait son maître, pour aller le plus loin possible au-devant de lui. Elle se dressait svelte et gracieuse, presque debout sur ses pattes de derrière. Quand il était là, Blanchette tendait le cou à ses caresses, courbait l'échine, frottait en minaudant sa fine tête blanche, tout de noir encornée, contre la vieille soutane rapiécée.

— Là ! là ! tout doux, la belle amie. Serez-vous toujours jeune et folle ? disait le prêtre. Soyez donc plus sage, si vous voulez me plaire.

Et, comme si elle comprenait ce langage, Blanchette se montrait tout à coup calme et pacifique. Le museau en l'air, regardant de ses grands yeux doux le visage de son ami, pendant que celui-ci lui tirait doucement la barbiche, elle semblait savourer béatement toute la volupté de ses caresses.

Alors, si elle avait fini de brouter ras le cercle d'herbe que sa longe lui permettait d'atteindre, le curé changeait le piquet de place, l'enfonçait plus loin avec le lourd maillet, plus lourd chaque fois pour ses forces épuisées.

Ainsi faisait-il à l'*angelus* de midi, ainsi le soir, devers la tombée de la nuit. Lorsqu'il avait fait sa prière devant l'autel, à sa stalle du chœur, remis de l'huile de faine (le bon Dieu de Trigavou n'est pas assez riche pour avoir de l'huile d'olive) dans la petite lampe du sanctuaire, le vieillard fermait à double tour la grosse serrure de l'église et, courbé un peu plus que le matin par la fatigue, il allait chercher sa chevrette pour la rentrer à son étable.

Mais cette fois, c'était le vieux curé qui tirait sur la longe. Bien que saouler et repue, la bête se faisait prier. Lentement elle marchait par derrière, traînant son pis gonflé de lait. Et la gourmande, en traversant le cimetière, trouvait moyen d'attraper, malgré son maître, de ci, de là, sur les tombes, une broutée de fleurs, ou une touffette d'églantier.

Ainsi vivaient, cœur à cœur, dans une vraie fraternité, le bon curé et sa chèvre Blanchette.

Ils se croyaient en concorde avec tout le monde. D'ennemis, ils ne s'en connaissaient pas un, ni dans le village, ni autre part, ni même parmi les gamins de Trigavou. Les gamins de Trigavou étaient-ils donc moins fripons que les gamins des autres villages? Nenni, mais ils avaient un saint



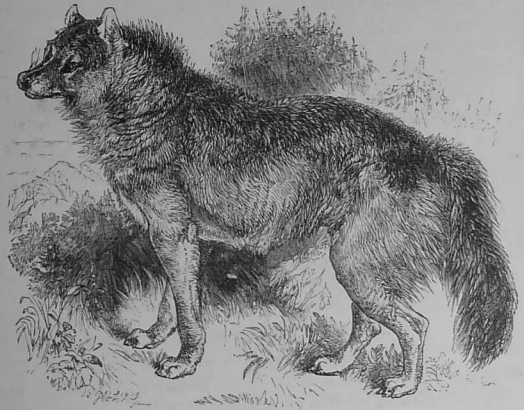
respect pour la chèvre de monsieur le Recteur. Ils aimaient trop le maître pour ne pas aimer aussi sa bête favorite.

C'était d'ailleurs un si doux animal, avec un minois si malicieux, un air si bon enfant. Ne se laissait-elle pas volontiers (la tendre créature!) passer la main sur le dos par le plus petit bambin, tirer même la pointe de sa barbiche, sans chercher à *toquer* de la tête? Qui eût assez manqué de cœur pour oser faire de la peine au vieux prêtre en tourmentant Blanchette? Aussi les gamins passaient-ils toujours, toujours, vous entendez, sans avoir l'idée de jeter le moindre caillou à la chèvre.

Celle-ci paissait sans avoir peur, quand ils jouaient tout auprès d'elle.

Et elle leur rendait bien leur amitié. Habitée aux caresses de tous, jamais elle n'aurait manqué de héler ceux qui passaient sur la route; jamais elle n'aurait oublié, en bêlant doucement, de saluer de bon cœur leur approche.

Cependant il y avait quelqu'un, paroissien peu catholique du curé de



Trigavou, qui gardait (soit dit sans plaisanterie) plus d'une dent contre sa chevrette. C'était un ennemi dangereux, vrai suppôt de l'enfer, plein de fiel et de haine, abominable en ses fureurs.

Quel crime donc la pauvre avait-elle commis pour allumer sa rancune? Aucun sans doute, l'innocente.

Mais cet ennemi, c'était un loup sans cœur ni raison, altéré de sang, ivre de meurtres, malin compère de la forêt voisine, d'où il avait cru devoir

décamper depuis une quinzaine de jours pour faire carnage parmi les misérables troupeaux de Trigavou. Ah ! la belle œuvre ! l'atroce boucherie !

Vous vous imaginez bien la terreur, l'affolement de tous les petits *pîtours* du village, en sachant le loup dans la contrée. Ne disait-on pas qu'il avait déjà emporté en son fort, dévoré sans pitié trois agneaux à la mamelle, voire même éventré une mère brebis, une des dernières *vesprées*. Pâles de frayeur, ils n'osaient plus sortir aux champs, ni mener paître leurs moutons. Tout le pays était dans une noire consternation.

On voyait, on entendait le loup partout.

De vrai, on l'avait aperçu un matin, au lever de l'aurore. C'était un grand loup maigre, au poil brun, long et hérissé, aux oreilles dressées en l'air, la queue tombante, la gueule rouge, les yeux en feu, des dents longues de plus d'un pouce.

Plusieurs fois, vers le milieu de la nuit, on avait ouï, tout près des métairies, ses hurlements. Il avait sûrement rôdé par là, car on voyait ses traces bien marquées dans la terre de labour. Effrayés eux-mêmes de ce dangereux voisin, les chiens refusaient de sortir de leurs niches. Ainsi régnait dans Trigavou une terreur mortelle, qui glaçait les âmes, étouffait tous les courages.

Ce loup d'ailleurs n'avait-il pas quelque chose de surnaturel ?

De bonnes gens du village, les vieilles femmes surtout avaient été jusqu'à affirmer que c'était le Diable en personne. Ceux-là n'auraient jamais manqué d'avoir sur eux une bonne provision d'eau bénite, pour chasser subito l'intrus, s'il était venu les attaquer. Mais ces bonnes gens, vous le verrez, étaient par trop naïfs ; ils se trompaient sur la malice du Diable. Pouvez-vous croire que celui-ci eut été assez bête, pour s'approcher si près de l'église de Trigavou, et pour aller sottement chercher *noise* à la chèvre du curé, un saint homme, ami de Dieu, s'il en fut jamais un ?

Non, non.

C'était donc un vrai loup, tout en chair et en os, un loup de la forêt d'Esneven, d'une méchanceté rare, d'une impiété sans égale.

Depuis deux jours, il rôdait autour du petit pré en face de l'église. Le

maudit ! il avait bien su voir que la chèvre du ministre de Dieu paissait là toute seule, attachée à un gros piquet. Il avait remarqué dans son esprit infernal que le piquet, solidement fiché en terre, empêcherait la pauvrette de se sauver.

L'avoir à son croc était donc chose aisée.

Le glouton se léchait déjà les babouines de joie en pensant qu'il l'aurait bientôt. Il rêvait un festin de roi en ruminant ses mauvais desseins. Il tirait enfin tous ses plans, pour ne pas manquer son coup.

Quand il eut achevé ses complots, bien pris son temps, le voici tout à coup qui s'approche résolument, pour surprendre la péclore sans défense. Semblable à l'assassin qui guette sa victime dans l'ombre, le brigand attend l'heure de son crime. Il aiguise comme un poignard ses griffes pour déchirer sa proie et ses longues dents pointues pour lui ouvrir la gorge.

Quant à la chèvre, elle avait aussi bien senti (hélas ! on ne le savait pas) que le loup rôdait pour son malheur autour du petit pré. Depuis deux jours des pressentiments de mort obsédaient ses pensées. Voilà pourquoi elle bêlait si souvent d'un ton lugubre. Sa voix n'était plus mielleuse et tremblotante, comme à son ordinaire ; elle vibrait dans un cri déchirant.

Ce matin-là, elle n'avait pas, à son habitude, tiré en avant sur sa longe pour arriver vite au pré. Au contraire, elle n'avait pas voulu sortir de son étable.

La vilaine ! son maître avait été contraint de la traîner de force, comme une paresseuse, hors de sa litière. Pour la première fois, elle avait tenté de désobéir et elle avait été grondée. Bien pis ! depuis qu'elle était à son piquet, elle n'avait point goûté à une seule brindille de gazon. Était-ce caprice ou maladie ? Malade, elle n'en avait point l'air. Plutôt folle, égarée, hors d'elle-même, voilà tout. Aussi son maître l'avait-il vertement punie, en lui donnant sur le cou une légère tape, du bout des doigts.

Peine inutile. Rien n'avait pu la remettre dans son calme de tous les jours. Son agitation, comme une fièvre chaude, ne faisait qu'augmenter à chaque instant.

Depuis plus d'un quart d'heure, il fallait entendre la malheureuse crier tout du haut de son gosier, d'un air désespéré. C'étaient des cris perçants, des plaintes à fendre l'âme, qui se perdaient dans la plaine déserte. Car tous les gens de Trigavou étaient trop loin, au milieu de leurs champs, trop affairés à leurs travaux; ils n'entendaient rien, ou bien n'y faisaient pas attention.

Le plus triste, c'est que le pauvre curé lui-même n'avait rien ouï de ces cris de détresse. Ne venait-il pas, le bon vieux (ah! la fatalité a souvent de ces rigueurs là) ne venait-il pas justement de s'endormir d'un profond somme, dans son presbytère, sur son grand fauteuil de paille, comme il faisait d'ordinaire aux dernières oraisons de son bréviaire? Dame, Dieu! c'était bien excusable, à son âge.

Pourtant, soyez-en sûrs, il n'aurait point dormi avec cette insouciance, s'il avait su sa Blanchette en si terrible danger. Non, il n'aurait point dormi. Mais, aussi vite que ses vieilles jambes le lui auraient permis, de toute son haleine, il aurait couru, couru au secours de son amie. Sainte Vierge, l'aurait-il vigoureusement défendue avec son gros maillet, contre la rage de ses ennemis. Malheur à qui eût osé attaquer Blanchette devant lui : le vieillard eût alors, je le crois, retrouvé toutes les forces de sa jeunesse.

Par malheur, à cette heure il dormait, la tête sur la poitrine, le menton sur son rabat, les lunettes de travers sur son nez, les jambes étendues. Il ronflait, les mains croisées sur le ventre, dans son grand fauteuil de paille. Sur ses genoux son bréviaire était tombé à demi refermé. Il dormait du sommeil du juste, l'air calme, la figure béate.

Il rêvait précisément dans son extase que les prières qu'il avait dites dévotement le matin à la messe, pour demander au ciel de délivrer le pays de ce fléau du loup, que ses prières avaient été admises en bonne audience et agrément par le Tout-Puissant. Grâce au ciel, le maudit Isengrin gisait maintenant occis, enfourché d'outre en outre, les entrailles pendantes, la langue hors de la gueule, sur le parvis de l'église. Juste expiation de ses vilains méfaits.



ELLE DÉTALAIT VITE, VITE, TRAINANT SA LONGE ET SON PIQUET.

Il n'en était point pourtant encore ainsi fait.

Mais le vieux prêtre rêvait toujours. De temps en temps, son visage pâle s'illuminait d'un doux rayonnement. Un éclair de joie effleurait sa lèvre dans un sourire, entre deux balancements de tête. Sans doute, il croyait entendre dans sa vision les derniers cris d'agonie du traître loup. Il jouissait de voir son âme perverse rendue aux gouffres de l'enfer d'où elle était sortie. Pendant ce temps, continuait le ronflement régulier de son somme.

Les gémissements que croyait entendre dans son rêve le curé de Trigavou, ce n'étaient point ceux du loup, mais bien l'appel d'alarme de la pauvre Blanchette.

Aux prises avec son ennemi, la chèvre bêlait, bêlait à faire tomber les pommes des arbres. Elle, si sage d'ordinaire, la pacifique petite bête, si vous l'aviez vue secouer sa tête en l'air, comme une folle, férer furieusement sur sa longe, à tout casser. Le cou tendu, les cornes en avant, le poil en désordre, tantôt elle se tenait en garde, tantôt elle se prenait à tourner, à tourner autour de son piquet, comme emportée par le vertige, l'œil hagard, le museau en feu, la voix déjà tout éraillée.

C'est qu'elle avait bien vu, depuis le matin, le gros loup brun derrière un buisson de ronces, qui l'épiait pour la faire mourir.

Oui ! tapi comme une araignée au coin de sa toile, le traître guettait la Blanchette, l'œil allumé de convoitise, la gueule ensoiffée de carnage. Comme s'il eût été prévenu par un malin sorcier de l'heure précise où le curé de Trigavou faisait sa bonne petite sieste de l'après-midi, il s'apprêtait à s'élancer sur sa proie. Le voyez-vous maintenant, le ventre au ras de terre, les oreilles baissées, se couler sans bruit, comme un serpent dans



l'herbe? Ah! elle est bien à lui maintenant. Qui voulez-vous qui lui porte secours?

La malheureuse apercevait tout ce manège, frissonnante, attérée. Elle croyait déjà sentir dans ses chairs l'étreinte des horribles griffes, les déchirements des crocs au fond de ses entrailles. Il lui semblait sentir de sa gorge pantelante son sang couler à flots, un sang rouge, chaud, qui s'en allait avec sa vie et qui la suffoquait. Tout à coup, ses yeux se couvraient d'un voile noir, la glace courait dans son corps. Son cœur qui tout à l'heure lui battait, toc, toc, à rompre sa poitrine, s'arrêtait. Sa tête tournait, elle...

Elle crut voir cependant le maudit se faufiler en tapinois devers elle, au fond du sentier raviné, le long du clos de Jean-Marie. Deux étincelles brillèrent dans les feuilles vertes. Était-ce le feu de ses yeux rouges, était-ce sa gueule de démon qui s'ouvrait pour l'engloutir?

Tout à coup, voici le loup qui *dévale* et bondit comme une trombe d'ouragan. Il n'est plus qu'à dix pas de Blanchette. Pauvre Blanchette!...

Mais alors, au lieu de défaillir sur l'herbe, de se laisser mourir d'effroi comme une sans cœur, regardez la vaillante chevette, toute ramassée sur ses quatre pattes, raidie, le cou rentré, la tête basse, les cornes en avant. Avance l'ennemi, s'il ose. Elle est prête à soutenir son attaque. Elle toquera, elle cornera d'aplomb, elle mordra, s'il le faut. On va voir si elle est forte. Sus donc, Isengrin!

D'un bond désespéré, elle retombe aux pieds du bourreau stupéfait.

Mais, ô prodige! le gros piquet enfoncé dans la terre, le gros piquet qui retenait sa chaîne, l'empêchant de se sauver du loup, le gros piquet s'est arraché de terre. Libre à elle maintenant de courir, de s'enfuir où elle veut, de toute la vitesse de ses jambes.

Aussi, à peine revenue de sa surprise, si vous l'aviez vue détalier, vite, vite, traînant sa longe et son piquet, franchir d'un saut le petit mur du cimetière, poursuivie de tout près par le gros loup. Peut-être ne lui laissera-t-il pas seulement le temps d'arriver jusqu'au presbytère. Déjà elle sent derrière elle son haleine tiède et ensanglantée.

Heureusement pour la pauvre, la porte de l'église était alors ouverte ou pour mieux dire entre-bâillée.

Se précipiter toute haletante dans la maison de Dieu, dans l'espoir d'y trouver un refuge ou d'y rencontrer son bon maître; courir d'un trait d'un bout à l'autre de la nef, bousculant les chaises et les bancs avec sa corde et son piquet; manquer cent fois de s'embarasser dans sa corde; enjamber par-dessus la grille du chœur, vous pensez si Blanchette eut à faire. Tout cela en moins d'un clin d'œil.

Pour le méchant loup, de plus en plus en rage d'avoir vu sa proie lui échapper, il avait aussi aperçu la porte de l'église ouverte. Sans crainte de sacrilège, sans respect pour la maison de Dieu, il s'était jeté criminellement à la poursuite de l'innocente chevette.

Il entra, comme celle-ci venait de se blottir derrière le maître-autel. Là, elle tremblait de tous ses membres, n'osant point respirer d'inquiétude, car elle sentait bien que l'assassin était toujours sur ses talons.

L'assassin, lui aussi, sentit bien que la chevette était blottie derrière le maître-autel. En moins de quatre bonds, il eut bientôt fait de parcourir toute la nef. Il se rua en fureur pour dénicher Blanchette, par le côté droit où l'on chante l'épître. Au même instant Blanchette de détalier par le côté gauche, où l'on dit l'évangile, et de courir derechef par toute l'église, toujours son piquet derrière elle, son piquet qui rebondit avec bruit contre les pavés du temple et renverse encore toutes les chaises. Vite, vite, elle a gagné la porte encore entre-bâillée.

La voici enfin dehors sur le seuil du vieux porche. Mais que faire? Où courir? Le maudit Isengrin la tient presque déjà par le bout de sa longe. La langue lui pend hors de la gueule. Lui aussi, il va passer la porte; encore un bond, tout est fini.

Mais crac! Le bon Dieu voulut ainsi sans doute avoir pitié de l'innocence et épargner de la peine au saint homme de curé de Trigavou, en lui sauvant sa chère chevette. Crac! au moment de passer la porte, messire loup se cogna la tête contre et la trouva toute close.

Vous savez, le piquet que traînait la chevette, le vilain piquet, qui

jusqu'alors n'avait fait que la gêner dans sa fuite, cette fois-ci il lui fut bien utile. Au moment où la pauvre bête franchit le seuil, le piquet par bonheur se met tout en travers; il accroche, ramène le battant mobile contre l'autre et... voici la porte tout à coup refermée.

Maintenant vous pouvez voir Blanchette qui tire dehors, ne se sachant pas délivrée comme par miracle. Encore toute apeurée, elle n'ose pas regarder derrière elle. Elle se croit retenue par le loup et tire, à rompre son collier. La porte n'en tient que mieux fermée.

Pour mon loup, il hurle et gratte dedans, s'use les griffes contre la grosse porte de chêne massif, souffle tout en colère, fait voler la poussière sous le pas de pierre creusé par l'usage des fidèles. Ah! il voudrait bien, mais il ne peut pas sortir... Il lui faut rester là, tout penaud, la queue basse, l'oreille triste, bel et bien pris au piège, comme un rat dans une ratière.

Et la chèvre, toujours à l'agonie de se sentir ainsi captive, la chèvre de hêler à nouveau, plus fort encore que l'autre fois. N'entend-elle pas toujours le loup gratter, grogner et souffler sous la porte.

Et le curé de Trigavou enfin revenu, comme en sursaut, de son profond somme, rappelé tout à coup de ses rêves heureux, qui reconnaît cette fois les gémissements plaintifs de sa Blanchette. Éperdu, affolé, il bondit de son grand fauteuil de paille. Il accourt, il vole, comme s'il avait encore ses bonnes jambes de vingt ans.

Seigneur! que se passe-t-il donc de terrible?

Le curé de Trigavou, qui voyant l'affreux état de sa chevette, entendant au fond de l'église des hurlements sauvages, comprend ce qui est arrivé, et se met à crier :

Au loup! — au loup! — par tout le village.

Aux appels désespérés du curé, plus de vingt gars et bourgeois de Trigavou sont déjà accourus devant la porte de l'église. Ils sont terriblement armés de fourches, de gourdins et de pieux.

Mort au loup! — Isengrin! Isengrin! voici pour vous un mauvais quart d'heure!

Les gars ont bientôt fait de couper la corde de Blanchette et de la

mener au presbytère, pour se remettre de sa terreur mortelle sur une bonne litière de fougère sèche.

Aussitôt, la porte de l'église s'est toute grande ouverte. Messire loup s'est élancé se croyant libre de sa prison. Non, non! vous n'irez pas plus loin, quitte à si bon marché.

Une volée de coups drus, solidement appliqués, assomment Isengrin sur la place. Il tombe, cette fois-là, bien occis, sans merci, sur le parvis du porche, empêché pour jamais de commettre aucun forfait, tout comme venait de le rêver le vieux curé dans son bon somme.

Le crime puni, les prières du saint homme exaucées, le village fut rendu à sa première sécurité.

Pour célébrer l'anniversaire d'un si beau fait, pour honorer la mémoire de Blanchette, on a institué depuis à Trigavou la jolie fête du Pardon.



LA FOIRE AU CHAT

Voulez-vous voir Saint-Alban, au pays de Tréguier, dans tout l'éclat de sa splendeur? Allez-y le 5 septembre, le jour de la *Foire au chat*.

Par Notre-Dame! ce jour-là, c'en est un beau concours de peuple, une presse à ne plus trouver à marcher par les rues du bourg, qui sont pourtant larges. Dieu! la rude poussée de coups de coude et de coups d'épaule, pour arriver à faire seulement une fois le tour de l'église. On y met pour le moins trois quarts d'heure. Vous pensez si les belles coiffes empesées des bourgeoises sont en danger d'être frippées. Tant pis, tout le monde ne peut se passer d'aller ce jour à Saint-Alban, au risque d'y être un peu foulé, tant elle jouit d'un fameux renom par toute la contrée, la curieuse *Foire au chat*.

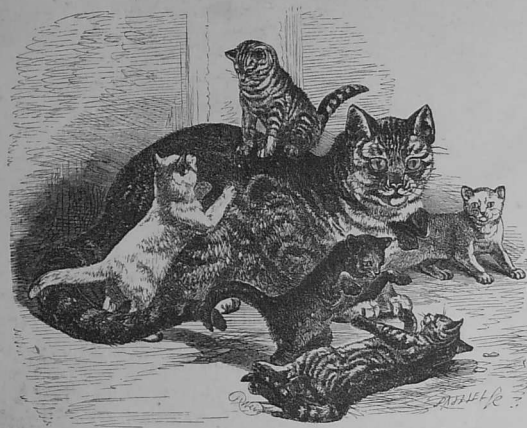
Des chats pourtant, ne comptez pas en voir vendre à Saint-Alban plus que partout ailleurs.

Il n'est point, je crois, de pays au monde où les chats s'achètent à la foire. Leur belle engeance se multiplie trop bien tout naturellement. J'ai même oui-dire que là où ils pullulent à foison, on se contente de les jeter dans la rivière, une pierre au cou, faute sans doute d'en pouvoir tirer un parti plus avantageux. Pourquoi les chats de Saint-Alban, non moins fripons que leurs confrères, jouiraient-ils du privilège extraordinaire d'avoir une foire pour eux tout seuls?

Mais à défaut de chats, qui désire acheter des oies? En voulez-vous

par centaines et par mille? Rien de plus facile que de contenter votre envie.

Regardez s'ébattre les jolis troupeaux de ces précieux volatiles. Comme ils sont ramassés en peloton avec une merveilleuse discipline, sous la longue baguette d'osier de leur gardeuse en coiffe fine! Il y en a partout; c'est



à croire à une invasion. Tout le bourg en est blanc; les oreilles sont assourdies par la crierie harmonie de leur *couen-couen*. Plus gauches encore qu'à l'ordinaire, à cause de leur frayeur, elles font miroiter leurs petits yeux égarés. Elles gloussent en allongeant leur grand bec jaune au bout de leur long cou; elles battent sottement de l'aile. Gare aux jambes des passants, gare aux coups de bec et aux morsures.

Attrapez-en donc une au hasard, soupez-la par ses pattes membra-

neuses, la tête en bas. Quel poids, mes amis, quel fin duvet! Il y a presque de quoi s'en faire un édredon. Touchez la belle chair blanche, dodue et mollette. Oh! les excellentes créatures!

Au fait, pourquoi n'appelle-t-on pas la *Foire au chat* la *Foire aux oies*, ou encore la *Foire aux saucisses*? Il semble que ce nom serait plus à propos.



Voici en effet le grand régal du jour. Entrez dans toutes les maisons, toutes converties en auberge ou en cabaret pour la circonstance. Si vous n'êtes prévenu, vous reculerez, dès le seuil, épouvanté. C'en est une débauche de bouts de saucisse, à faire fuir tous les ogres de la terre, jusqu'au farouche Gargantua en personne. Par saint Antoine, patron des charcutiers, c'est une vraie horreur!

Les murs en sont tapissés : il en pend des chapelets bruns du haut des plafonds noircis par la fumée ; il en pend au-dessus des portes, aux vitres des fenêtres. Il en est d'empilées, comme des montagnes, dans d'énormes plats, d'étalées sur les tables. Il en est, je crois, partout. On dirait que la

maison est bâtie tout entière en saucisses, comme dans un pays enchanté. De partout s'échappe un piquant fumet d'ail, de viande épicée, d'herbes fines, qui vous monte au nez et vous met en appétit.

Je vous laisse à penser si, durant la semaine précédente, pour fabriquer tant de centaines d'aunes de saucisses, il s'est fait dans Saint-Alban un grand massacre d'innocents. En voilà, par exemple, qui ne doivent pas s'égayer d'aise, en voyant arriver le jour de la *Foire au chat*.

Point de foyer qui n'ait en sa victime, engraisnée tout exprès pour cette sanglante semaine de sacrifices. Les ménagères ont sué sang et eau devant les énormes bassines de fonte qui gémissaient débordantes sur les trépieds rougis par les flammes. Les voisins (car la fraternité est grande en Bretagne) sont venus au secours de leurs voisins. Les tables de chêne massif se sont usées sous le tapotement redoublé des couteaux à hacher.

Qui visiterait Saint-Alban, pour la première fois, pendant cette octave de carnage, à voir tous les habitants, sans exception, jusqu'aux petits enfants, revêtus du tablier taché de sang, les manches retroussées, les bras rouges, le coutelas pendu à la ceinture, à entendre les cris déchirants de ceux qu'on occit de toutes parts, pourrait se croire sans peine tombé au milieu d'un peuple de bourreaux.

Ces terribles apprêts, cette agitation, ces victuailles, tout cela c'est pour la *Foire au chat*.

Cent fois, on a cru que jamais on n'aurait fini pour le jour de la fête. Si on allait manquer de saucisses. Que faire de l'affluence des mangeurs du lendemain? quelle honte pour Saint-Alban! La veille encore, on parle d'une disette. Pourtant tout s'achève, on en a été quitte pour travailler jusqu'à minuit. Et le dimanche matin, les belles saucisses en longues guirlandes graisseuses reluisent, accrochées en demi-cercles par toute la maison. A peine si les rayons du soleil levant peuvent pénétrer par les fenêtres à demi obstruées.

Cependant nous arrivons à l'heure du grand coup de feu de la journée. Voici le vrai caractère de la fête.

A la porte de chaque maison, on se presse, on se bouscule. Ventre affamé ne connaît pas la patience. Impossible pourtant d'entrer sans



faire un siège en règle. Il faut absolument emporter la place d'assaut.

A l'intérieur, c'est une illumination générale. Tout s'anime sous le clair rayonnement du grand feu qui flamboie haut et vif dans l'immense cheminée. C'est à se croire dans une grotte de l'enfer ou dans la cuisine du démon!

Penchée sur ses poêles gigantesques, le visage rubicond, doré par la flamme, le front ruisselant de sueur, la maîtresse de céans surveille la cuisson de ses saucisses. Près de l'âtre, un bruissement de graisse, un pétilllement d'ajoncs secs chatouille agréablement les oreilles.

Les saucisses se fendillent et rissent. Au milieu de l'éclat des commandes, qui jaillissent à la fois de tous côtés, l'hôtesse ne sait plus où donner de la tête. Elle répond sans trop savoir à qui. Chacun voudrait être servi en même temps. Armée de sa longue fourchette, elle dresse enfin le mets doré d'un air de triomphe, elle appelle ses servantes. Perdus et housoulés au milieu de la cohue des clients, les malheureux sont, comme elle, sur les dents.

A la fin, tant bien que mal, on parvient à se faire servir. On se hâte de sortir de la maison pour faire place aux autres affamés. Puis on s'en va, emportant sur une assiette un morceau tout fumant de saucisses. Sous chaque bras un pain blanc de deux livres, un pain frais et mollet, comme on n'en mange pas tous les jours. On s'en va dans le pré voisin rejoindre le reste de la compagnie, qui attend assise en cercle, à l'ombre d'un pommier ou au pied d'une haie.

Car c'est l'usage, point de *Foire au chat* sans ce régal en plein champ, sans le plat de circonstance. Partout où se trouve un coin frais, un tertre de gazon commode et touffu, les familles s'installent par groupes et se livrent à la joie de ce frugal repas.

Et à boire? — A boire! ah! l'on n'en manque pas non plus. Là, tout près, sur des charrettes abritées d'épais branchages, voici de grands tonneaux en perce. Vite! les gars, allons chercher trois ou quatre pichets de gros cidre pour arroser la collation.

Déjà les copieuses tournées ont circulé plusieurs fois. La gaieté s'allume

sur tous les visages, pétille en piquantes devises, éclate en gaillardes chansons. L'aieul reverdi fredonne les refrains de sa jeunesse, garçons et filles les répètent en chœur. Partout déborde le plaisir.

C'est bientôt l'heure de la danse, de la danse au son du biniou. Les menestrels enrubannés sont déjà grimpés sur leurs tonneaux vides. Les *dérobées* vont commencer. Maintenant la *Foire au chat* est dans son éclat le plus vif. Tout cela va durer jusqu'à la tombée de la nuit.



Toutefois, pour en revenir à mon idée, pourquoi, diable, ce maudit nom de *Foire au chat*?

Souvent, comme vous, je me le suis demandé: ce chat-là m'intriguait. En vain ai-je consulté là-dessus bien des gens du pays, ils sont restés court, bouche béante, surpris même de ma question.

Enfin j'ai eu la main plus heureuse. Mais il a fallu que le sort me fit rencontrer un *ancien* et un savant à la fois, le grand-père du maître d'école de Saint-Alban. Celui-là a bien su me dire le fin mot sur ce chat.

Voici sa bonne histoire. Dame, par exemple, elle n'est pas d'aujourd'hui. Il la tenait lui-même, paraît-il, de son grand-père mort à l'âge de cent

ans et huit mois. Mais pour se perdre un peu dans la nuit des temps, l'aventure, croyez-moi, n'en est pas moins piquante.

Il y a donc de cela quelques centaines d'années ou même davantage.

En la paroisse de Saint-Alban vivait, du seul produit de son travail, un honnête manant qui tailait et fagotait des ajoncs pour les autres bourgeois. De même que bon nombre de journaliers d'aujourd'hui, il avait bien de la peine, le pauvre homme, à gagner, comme on dit, le bout de l'année sans périr de famine. A peine, tant les temps sont toujours durs pour les malheureux, à peine gagnait-il de quoi se nourrir lui et sa ménagère, la vieille Josepha.

Heureusement, ils possédaient une petite vache qui les aidait de son lait et de son beurre. Une petite vache noire, douce, habituée à eux depuis son enfance, que la femme menait paître le long des chemins, sur la lisière des landes abandonnées, tout en filant machinalement sa quenouille, sans trêve ni repos, pour faire des

vêtements quand les leurs étaient usés.

Par bonheur encore, ils n'avaient point charge d'enfants. Le bon Dieu, dans sa miséricorde, leur avait accordé cette grâce. De vrai, je ne sais comment ils auraient fait pour les élever, tant profond était leur abandon.



Ainsi vivaient-ils en braves gens, sans rien demander à personne, cachant de leur mieux la gueuserie de leur sort. Mais ils avaient un tort dont on les accusait dans le pays, c'était de s'estimer dignes d'un meilleur état, et par suite de se montrer un peu trop fiers. On ne les croyait pas si malheureux qu'ils étaient. « Ils ont, faut croire, un sac d'écus caché dans la paille ou dans un vieux bas, » chuchotaient les mauvaises langues.

C'était absolument faux. Nos gens croyaient seulement avoir le droit de porter haut la tête, malgré leur misère, sans être obligés de rougir devant de plus riches qu'eux. Honnête pauvreté fut-elle jamais un vice ?

Toutefois, il arriva qu'à force de travailler tous les jours, de piocher



dur la terre du matin au soir, de suer sans cesse pour les autres, le bonhomme tomba malade. Après une longue maladie, il partit même pour ce monde où l'on est bien forcé de prendre un éternel repos.

Pour tout héritage, il laissait à sa veuve le soin de le pleurer, un chat maigre et la petite vache noire. La petite vache noire, un peu vieillie, mais bonne encore pour fournir sa traite de lait, matin et soir, et son beurre chaque semaine bien régulièrement. Le chat lui, gourmand, fripon et malfaisant, ne semblait bon à rien. A peine se donnait-il le mal de prendre quelques souris, plus souvent les petits poulets du voisin.

Son mari mort, la vieille Josepha s'abandonna d'abord à sa douleur, se répandit en un torrent de larmes. Elle perdait beaucoup dans son homme, parce qu'il était bon pour elle, brave et solide travailleur ;

mais il fallait maintenant songer à le faire enterrer honnêtement.

Or, pendant les longs jours de la maladie, il n'était point entré d'argent dans la maison. De plus, les médicaments avaient coûté fort cher. Malgré les dit-on des mauvaises langues, la veuve n'avait pas chez elle un seul écu vaillant. Comment faire pour payer les frais de l'inhumation ?

Sans doute, comme tout chrétien sans reproche, son homme avait droit à un service de charité. Assurément le curé de Saint-Alban, et les Confrères des trépassés ne manqueraient pas de remplir leurs devoirs. Là n'était pas l'embarras.

Mais il semblait dur à la bonne femme de voir partir son époux presque sans cérémonie, sans la grande croix d'argent qui marche devant dans les grands enterrements. Que voulez-vous ? On n'est pas sans défaut. Cette fois-là, le démon de l'orgueil fit perdre la tête à la veuve, en lui inspirant toutes sortes d'idées folles pour la circonstance. — Ne serait-ce pas pour elle une honte de laisser porter son mari sans pompe à l'église, où on le laisserait à peine le temps de réciter un *De profundis*. Ensuite on le conduirait à la hâte au cimetière, comme on se débarrasse d'une corvée sans profit.

Tout cela parce qu'ils étaient pauvres. Pourquoi ne sonnerait-on pas pour un pauvre bûcheron, comme pour les riches bourgeois de Saint-Alban, le funèbre carillon de l'église ? Pourquoi ne chanterait-on pas sur le défunt les lentes et longues psalmodies, comme si leurs lugubres accents eussent dû bercer et endormir la douleur de celle qui restait ?

Une chose encore lui coûtait par-dessus tout : c'était de songer que le curé n'aurait pas sa grande chape noire, frangée d'argent en jetant de l'eau bénite sur le cercueil, en faisant le tour avec son encensoir. Peut-être avait-elle peur que son mort en reposât moins bien en paix. Sur tout, je vous l'ai dit, le démon de la vanité, qui la tenait, lui faisait trouver mauvais qu'on privât son homme de ces suprêmes honneurs « quand, disait-elle, il les avait, comme les autres, aussi bien mérités. »

Pourtant, comment faire autrement ? Ces honneurs ne se rendent pas gratuitement à la vertu sans dorure. Il faut les payer, le monde est ainsi

fait, et les payer bien cher. La veuve ne le pouvait point. Elle ne renonça pas, pour cela, à son ambition. Coûte que coûte, son mari aura l'enterrement qu'il mérite.

La voici chez le curé, pour lui déclarer le décès et convenir de l'heure de la cérémonie.

— Monsieur le curé, lui dit-elle, il va sans dire que je veux pour mon homme un enterrement avec carillon, croix d'argent et grand messe chantée.

— Ma bonne femme, je ne demande pas mieux, répondit le curé, si vous êtes en mesure de supporter ces frais. On ne peut faire pour rien toutes ces cérémonies, vous le comprenez. Je ne connais pas votre position, mais peut-être vaudrait-il mieux pour vous agir plus simplement. Pour avoir des prières moins solennelles, votre homme n'en aura pas de moins ferventes.

La veuve n'y voulut rien comprendre, ni entendre aucune raison.

— N'ayez nulle crainte, Monsieur le curé, interrompit-elle d'un ton vexé, si je commande, c'est dans l'intention de payer. Fallût-il pour avoir un bel enterrement vendre jusqu'à la Noirette, ma petite vache que vous connaissez. Laissez-moi seulement un peu de temps pour me retourner.

Elle disait cela d'un air hypocrite. Le curé flaira la finesse de la vieille, mais il ne voulut pas avoir l'air de marchander les prières de l'église, bien qu'il ne fût pas très rassuré sur le casuel. Peut-être croyait-il, comme les autres, au bas bourré d'écus, caché au fond de la presse (armoire). Il promit donc pour le lendemain, dix heures, un service à deux chantres, trois carillons, six grands cierges allumés autour de la bière, pendant toute la messe.



La veuve s'en alla satisfaite. Peut-être dans sa ferveur à honorer son mort, dans sa fierté offensée, se sentait-elle réellement disposée à se priver même de la Noirette, bien qu'elle n'osât pas réfléchir à la peine que cela lui ferait au cœur. Ce serait, bien sûr, un chagrin presque aussi fort que celui d'aujourd'hui.

En attendant, elle ne trouva pas le service trop beau pour son mari. Le luminaire ne lui parut pas trop fourni ni les chants trop longs : en un mot, elle ne regretta pas, comme on dit, la dépense. L'assistance des voisins avait été malgré tout assez nombreuse ; la fosse se trouvait bien placée dans le petit cimetière ; bref, ç'avait été un enterrement digne d'un vrai bourgeois. La femme était satisfaite et pensait que son pauvre homme devait l'avoir été comme elle.

Cependant tout passe vite sur la terre, tout s'use, jusqu'à la douleur. Le vif regret qu'elle avait ressenti de la mort de son mari eut bientôt fait de s'émousser dans le cœur de la veuve, son souvenir même s'effaça insensiblement. Le quart d'heure de montrer le fonds de la bourse approchait. C'est là que

le démon attendait sa cliente.

La ferveur de son deuil s'était donc déjà éteinte, l'herbe commençait à pousser sur la tombe du mort qu'elle n'avait pas encore payé les frais du trop superbe enterrement. Comment aurait-elle pu maintenant se décider à vendre la Noirette ?

Quant à ses affaires, l'état ne s'en était guère amélioré. Deux fois déjà pourtant, dans ses visites, le curé avait rappelé à la bonne femme qu'il allait enfin falloir régler les trente écus du service de son homme.

— N'ai-je pas assez attendu, lui dit-il, la seconde fois, ne vous ai-je pas laissé tout le temps nécessaire ? Mais, par les saints du paradis ! Voici



l'heure de tenir vos conventions. Que deviendrons-nous, bon Dieu ! si tous les paroissiens de Saint-Alban allaient désormais s'en aller sans régler leur compte, nous qui sommes obligés malheureusement de vivre de notre saint ministère ? Où en serait le maigre trésor de l'église, s'il allait falloir fournir gratuitement à tous ceux qui trépassent et la cire et l'encens et le sel qu'on met dans l'eau bénite, sans parler de l'usure des saints ornements ?

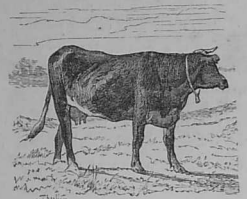
Le diable souffla la réponse de la veuve.

— Monsieur le curé, lui répondit-elle, de vrai, vous ne serez pas ruiné pour un pauvre défunt qui aura manqué de payer sa note. Il meurt à Saint-Alban, dans le courant d'une année, assez d'autres bourgeois

qui sont bien plus riches. Avec ceux-là, il vous sera facile de rattraper votre argent. Vous leur ferez payer deux ou trois coups d'encensoir de plus, que vous leur donnerez consciencieusement, bien entendu. Mais pour moi, comment ferai-je pour vous payer, même en vendant tout ce que j'ai ? Il ne me reste plus que mon chat et la Noirette. La vache est maintenant bien vieille, personne ne voudrait me l'acheter. Qui sait si j'en trouverais seulement de quoi fournir

la moitié de la somme que vous me réclamez. Et puis, tenez, cela me ferait trop de deuil de vendre la Noirette. C'est pour moi comme un enfant que j'ai élevé. Certainement je mourrais de m'en séparer, ou si je n'étouffais de douleur, à coup sûr je ne tarderais pas à périr de misère. Sans le lait, sans le beurre de la Noirette, que voulez-vous que je devienne ? Ayez du cœur, Monsieur le curé, vous qui prêchez la miséricorde, ne m'arrachez pas ma pauvre vache, ma dernière consolation, si vous ne voulez pas me voir mourir de faim. Au fait qu'y gagneriez-vous ? Pas grand'chose. D'ici à bientôt, il vous faudrait à mon tour m'enterrer encore par charité, pour vous ce serait double perte.

Cependant le curé n'entendait pas tout à fait de cette oreille-là, car il



doutait de la sincérité de la veuve, et voulait la punir, au nom de Dieu, de son péché d'orgueil, pour avoir désiré pour son homme des funérailles au-dessus de sa position. Il soupçonnait une ruse de sa part. Voilà pourquoi il tint bon pour son casuel. Pouvait-on admettre, d'ailleurs, qu'un mort ne rapportât pas le prix convenu, ne fût-ce que pour l'édification des autres. En cela il était absolument dans son droit. La veuve avait commandé, il était trop juste qu'elle payât.

Le curé lui rappela donc ses promesses de la veille de l'enterrement.

— Ne vous disiez-vous pas alors prête à vendre la Noirette? Eh bien! ma pauvre femme, voici venu le moment de tenir votre parole. Sans doute, c'est une chose pénible; je suis le premier à la regretter avec vous. Mais enfin, il le faut, pour vous c'est un cas de conscience. D'ailleurs, soyez tranquille, ajoutait le prêtre avec onction, le bon Dieu vous en tiendra compte.

Et par un tas de belles et doucereuses paroles, il tâchait d'envelopper la dureté de ses exigences, d'adoucir le désespoir de la veuve qu'il croyait hypocrite et avare.

Pendant ce temps, le vieux chat maigre, — sans doute le diable en personne, — tant il avait l'air d'un sorcier, ronflait sur le pas de la porte, en regardant sa maîtresse, avec un malin clignement d'yeux. Il semblait lui dire d'un air sournois : « sois tranquille, la vieille, laisse-le dire et laisse-le faire, tu peux compter sur moi, je saurai bien te tirer d'embaras. »

En sortant, le curé aperçut aussi ce vilain animal. Il crut le voir rire de lui dans sa moustache, pendant que la vieille essayait ses yeux rougis de larmes :

— Au fait, lui dit-il sur le ton de la plaisanterie, vous aviez raison, bonne femme, de me parler tout à l'heure de votre superbe matou. Croyez-moi, vous feriez bien de le vendre avec la Noirette, ne fût-ce que pour la peau. Il faut toujours faire des économies; vous vous débarrasserez ainsi d'une bouche inutile. Pour moi, comme on doit toujours montrer un peu de charité, si vous trouvez un bon prix du chat, je n'en demanderai rien. Je me contenterai de celui de la vache.



« JE DONNERAI LES DEUX BÊTES ENSEMBLE... »

Allons, du courage, bonne femme, c'est dans trois jours la foire de Saint-Alban, il y viendra foule de chaland; le lendemain comptez sur ma visite.

Disant ces mots, il tira son chapeau et s'éloigna.

— Merci bien de la charité, Monsieur le curé, murmura la veuve quand il fut parti, mais je ne crois pas que celle-là conduise jamais personne en paradis. Ah! vous tournez ainsi en plaisanterie le malheur du pauvre monde, eh bien! je connais plus fin que vous qui saura vous le rendre. De vrai, oh! la grande bonté de me laisser le prix du chat: prenez garde d'avoir à vous en repentir.

En effet, une idée malicieuse, inspirée sans doute par le diable ou par le chat sorcier, venait tout à coup de lui pousser dans la cervelle. Elle la rumina pendant les trois jours qui la séparaient de la foire de Saint-Alban. Durant ce temps, il n'y paraissait plus de sa tristesse, comme si, sa résolution une fois prise, rien ne lui coûtait plus de vendre la Noirette. Seulement elle caressait plus souvent son matou et s'entretenait avec lui plus familièrement. Ils paraissaient se comprendre tous les deux.

En effet, le jour de la foire venu, à peine l'aube a-t-elle blanchi le ciel, que déjà la veuve est sur pied, l'air dispos, prête à partir. Elle court affairée par toute sa maison. Sur sa tête, elle a mis sa capeline de deuil par-dessus sa coiffe et son devantier de gros taffetas sur son cotillon de bure noire. Elle a fait toilette pour aller à la foire.

A six heures, la voici qui s'en va chercher la Noirette dans son étable, la Noirette qui se fait prier, tire sur sa longe, comme si elle comprenait qu'elle va sortir de cette maison pour n'y plus revenir.

Le chat lui, ne s'est point fait prier. A demi endormi dans les cendres du foyer, il s'est laissé fourrer par la veuve dans son grand panier à couvercle. Qu'est-ce que cela lui fait? Il trouvera bien ailleurs une soupe aussi maigre, des souris à croquer de temps en temps, des lardons à friponner.

Enfin la Noirette, avant de partir, a bu son dernier coup dans l'auge de pierre, près du pas de la porte.

Trainant d'une main la corde de sa vache, l'anse du grand panier passée au bras, la bonne femme chemine maintenant d'un pas pressé vers la grande place de la foire. Elle y arriva des premiers, assez tôt pour pouvoir s'installer dans le meilleur endroit pour la vente. Bientôt les compères d'alentour débarquèrent à foison. Les charrettes arrivèrent bondées de paysans.

— Qu'avez-vous là dans votre panier, la bourgeoise? demandent-ils en passant. Est-ce quelque chose à vendre?

— Oui-dà, répondait-elle; ça va peut-être vous étonner, mais c'est un chat que je veux vendre avec ma vache, vous entendez!

— Un chat? vous radotez, la vieille. Nenni, ne me croyez pas folle. De vrai, il y a une bonne affaire pour qui veut la prendre au sérieux. Je donnerai les deux bêtes ensemble, mais impossible de laisser aller l'une sans

l'autre. C'est le chat que je vends d'abord, la vache passera presque par-dessus le marché! — Ne riez pas. — Mon idée est mon idée, à vous de voir si elle vous convient.

Et s'adressant à un paysan qui restait à la regarder :

— Tenez, vous, le compère de Plousteck, si vous m'achetez mon chat trente écus, je vous vendrai ma vache deux écus seulement. En tout trente-deux écus. La vache à elle seule en vaut près de quarante.

C'était vrai, la vache pouvait encore valoir quarante écus. Le compère voyant donc que c'était pour de bon et qu'il pouvait trouver facilement son compte, consentit à conclure le marché.

— Topez là, — arrangé. — Il me faut maintenant un bon papier en règle, dit la veuve, — ne manquez pas d'écrire : trente écus pour le chat, deux écus pour la vache.

— C'est bien; — maintenant, soignez bien les deux bêtes, je vous les recommande.



Le lendemain, le curé n'oublia pas sa visite.

— Eh bien, bonne femme, avez-vous enfin pu vendre la Noirette? avez-vous fait, hier, un bon marché?

— Comme vous le dites, Monsieur le curé, assez bon. Même j'ai eu le bonheur, suivant votre conseil, de me défaire de mon chat par la même occasion. Vous m'avez donné là une fière idée. Seigneur Dieu, quel débarras! Cependant grâce à votre charité, j'en garderai, s'il vous plaît, le prix pour moi.

Quant à la vache, elle était si vieille, vous savez, que j'ai eu bien de la peine à en trouver seulement deux écus, comme l'atteste ce papier. Vous êtes prêt, m'avez-vous dit, à vous en contenter; il y a pour vous un cas de conscience, Monsieur le curé; vous ne sauriez manquer à votre parole. D'ailleurs, soyez tranquille, le bon Dieu vous en tiendra compte.

Qui fut attrapé, sans pouvoir rien faire que de se mordre les lèvres de dépit?... Pas besoin de vous le demander. Quant à la veuve, avec les trente écus du chat, elle put acheter une autre vache en remplacement de la Noirette.

Le diable, cette fois, en jouant à la malice, avait remporté la partie et le pauvre bûcheron garda ses belles funérailles pour les deux écus de la vache.

Voilà pourquoi, à cause de la singularité de l'aventure, la foire de Saint-Alban s'est appelée depuis la *Foire au chat*.



LE MARI REVENANT

Le capitaine Yves Robin venait de se marier. Le capitaine Robin, commandant du *Prosper*, était un homme d'environ trente-cinq ans. Grâce à sa mine de belle humeur, à son large collier de barbe noire encadrant sa noble figure, à sa réputation d'habile marin, il avait épousé, juste un mois auparavant, la plus jolie fille du village de Caroual, au-dessus du port de Binic.

Bonne affaire pour le capitaine. Le beau-père, fort à son aise sur une grande métairie, brave homme de plus, avait donné à Marie-Jeanne une dot assez rondelette. Avec cela, comment ne pas broder les plus doux rêves pour l'avenir, surtout quand on s'aime tendrement !

C'était donc été un plaisant coup d'œil pour les compères et les commères de Caroual de regarder défilier, au sortir de l'église, dans leurs beaux habits des épousailles, l'aimable couple, fièrement campé en tête de toute la noce, une noce enrubanée, qui n'en finissait plus. Tout le monde, à voir leur air gaillard, leur front épanoui, tout le monde enviait leur bonheur.

Cependant le premier soir de leur mariage, un événement, sans importance pour tout autre, avait troublé le cœur de Marie-Jeanne. De vrai, c'était un enfantillage, une niaiserie, si vous voulez. Mais pour une âme superstitieuse, élevée, comme elle l'avait été, au milieu des croyances aux merveilles, c'était une de ces choses qui ne se raisonnent pas. Vous allez rire de sa naïveté, mais elle, le prenait tout à fait au sérieux.

Figurez-vous, que le soir même de la noce, quand les jeunes mariés s'en furent rentrés, devers minuit, dans leur nouvelle maison meublée tout à neuf, et qu'ils eurent fait de la lumière avec une belle chandelle de résine, ils aperçurent au fond de l'âtre, dans la haute cheminée, assis tout seul, sur sa croupe arrondie, un grand chat noir qu'ils ne connaissaient pas. La bête avait l'air de les regarder sournoisement.

Ce grand chat fit peur à Marie-Jeanne. Que venait-il faire dans leur foyer, troubler leur tête à tête, le premier soir de leur mariage ? D'où sortait-il ? Que voulait-il, cet animal de funeste présage, avec son air fripon, sa façon de vieux sorcier, une figure à moustaches, des yeux verts et deux oreilles dressées en l'air comme deux cornes de diablo-tin ?

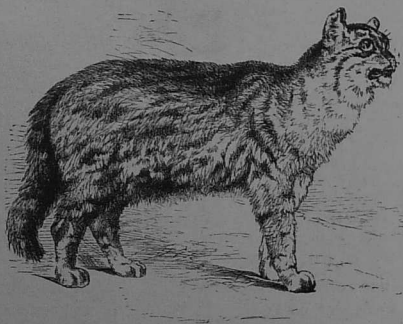
Pour sûr c'était un lutin, un lutin de malheur encore, l'ennemi des petits grillons, qui les empêcherait en les croquant de chanter, chaque vesprée, leur chanson de bon augure. Vite, vite il fallait chasser l'affreuse bête, pour conjurer le mal qu'il annonçait.

Ils eurent beau faire. Toujours, sans qu'on sût comment ni par où,



le maudit chat s'en revenait s'asseoir dans l'âtre. Il faisait le gros dos, montrait des griffes formidables en faisant la grimace, hérissait son poil raide, refusait obstinément de déloger. Force fut à la fin de le souffrir; mais vous pensez si Marie-Jeanne l'avait en grippe.

Sa présence lui inspirait les plus tristes pressentiments. Elle songeait que, dans quatre semaines, son mari serait obligé de rejoindre son bord. Il lui faudrait, durant dix longs mois, aller là-bas, là-bas au banc de Terre-Neuve, faire sa saison de pêche. Elle, resterait quasi veuve, toute seule,



à filer le soir sa quenouille, seule avec ce vilain compagnon de chat, dont elle verrait briller les yeux la nuit, comme des charbons ardents. Quelle horreur, rien que d'y penser! Ensuite elle voyait son mari exposé aux dangers de la mer, elle rêvait tempêtes et naufrages, cadavres livides et glacés : sa gorge s'en serrait d'angoisses. Ce matou pouvait-il prédire rien de bon?

— Je vais le tuer, si vous voulez, disait le mari, que cette vision avait laissé sans trouble.

— Non pas, non pas, répondait Marie-Jeanne, gardez-vous-en bien, mon

ami. Si c'est un sorcier, le danger serait bien pire encore. C'est à ce coup que nous ne pourrions plus nous tirer de sa vengeance. Il faut nous en débarrasser, mais sans lui faire aucun mal. D'ailleurs une idée m'est venue, je la crois bonne.

Quand vous partirez pour vous embarquer, vous emmenez le chat à bord, si nous pouvons le prendre; puis là-bas, en Amérique, vous aurez soin de le laisser à terre avant de reprendre la mer. Comme cela, sans faire de mal au lutin, je serai bien certaine qu'il ne m'ennuiera plus.

Pour rassurer l'âme de sa femme, bien que le caprice lui parût assez bizarre, le capitaine ne manqua pas de lui faire cette promesse.

Ils laissèrent donc le chat tranquille pour songer à jouir de leur bonheur présent. Aucune tristesse n'eût assombri leurs fronts ni troublé leur jeune amour, aucune amertume n'eût gâté le doux miel des premières joies du ménage, sans la poignante idée de la séparation. De temps en temps néanmoins, les sinistres pressentiments, inspirés par le vilain chat noir, s'en revenaient encore étreindre le cœur de Marie-Jeanne.

Cependant les jours passaient vite, surtout les jours heureux. Ainsi les belles fleurs s'effeuillaient presque aussitôt qu'écloses. A peine les jeunes mariés commençaient-ils à bien s'habituer l'un à l'autre, que déjà était venu pour le capitaine du *Prosper* le moment de reprendre son service. Il lui fallait rejoindre son bord le lendemain.

Comme il avait été convenu, le gros chat devait partir avec lui. Tant mieux; on allait enfin en être débarrassé. Avec toutes les peines du monde, on était parvenu le matin à saisir furtivement la méchante bête et à la



fourrer dans un grand panier à couvercle, solidement attaché avec une ficelle.

Les derniers apprêts du départ s'étaient tristement terminés. Maintenant les deux époux cheminaient tous deux d'un pas lent, tous deux le cœur marri, comme vous le sentez. Ils suivaient le petit sentier bordé d'épines rouges, qui descendait en serpentant de leur maisonnette vers le port de Binic. La femme avait tenu à accompagner son mari jusqu'à son navire. Elle ne voulait s'en séparer que le plus tard possible.

C'était le matin, un matin de printemps. Ils causaient avec regret, au bras l'un de l'autre, des douces heures passées ensemble, déjà si vite envolées. Les petits oiseaux gazouillaient dans les haies, voletant, à leur passage, de buisson à buisson. Dans leurs chansons ils semblaient souhaiter bon voyage au capitaine et chercher, par leurs plus joyeux refrains, à consoler la peine de Marie-Jeanne.

Tout était déjà paré et mis en ordre à bord du *Prosper*. On n'attendait plus, pour prendre le large, que l'heure de la marée. L'équipage au complet achevait d'embarquer les hardes de voyage et quelques der-



nières provisions. Tous, en costume de mer, chapeau ciré sur la tête, vareuse de laine brune, bottes jusqu'au haut des cuisses, fumaient avant le départ la pipe de consolation. Sur le quai, les femmes, les mères des matelots, groupées en cercle, devisaient tendrement, celle-ci de son homme, celle-là de son gars : toutes essayant leurs yeux rougis par les tristes adieux.

Cependant la mer monte sous les flancs du navire. L'heure du plein approche. Les ordres du capitaine sont devenus nécessaires. Robin avertit sa femme de l'instant de la séparation.

Ils pleurèrent en s'embrassant : c'était la première fois que cela arrivait au rude marin.

Alors, avant de s'éloigner pour reprendre terre, la femme n'oublia pas de déposer au pied du mât de perroquet, le panier à couvercle, qu'elle avait apporté. Elle fit là-dessus à son mari ses recommandations.

Enfin ils se quittèrent, le capitaine pour prendre son commandement, Marie-Jeanne pour suivre l'étroite passerelle de planche qu'on tira sur le quai aussitôt derrière elle. Elle vit alors lever l'une après l'autre les deux ancres du *Prosper* dont les chaînes grinçaient. La dernière amarre tomba à l'eau en claquant le long du bord. Lentement le navire s'écarta, poussé par une belle brise. Chaque voile se gonflait une à une à mesure qu'on la hissait. Marie-Jeanne agita en l'air son mouchoir, mais le capitaine affairé à la manœuvre eut à peine le temps de répondre à ses derniers adieux.

Déjà le *Prosper* était loin, filant gaillardement sous un bon vent d'arrière. Ce n'était plus qu'une grosse masse grise sur une nappe toute bleue. Impossible de plus rien distinguer à son bord.

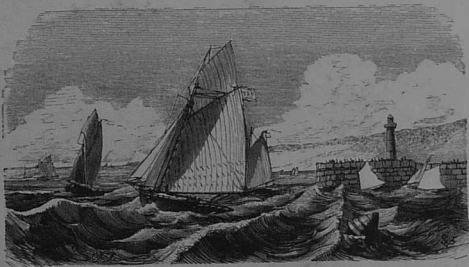
Il filait ainsi pour sa huitième saison de pêche, comme qui dirait pour sa huitième campagne. Dame, il en avait déjà vu du gros temps, soutenu des choes à en défoncer de moins solidement bâtis ; mais sa membrure était toujours bonne, ses bastingages à l'épreuve : on comptait bien lui voir faire encore plus d'un autre voyage.

Quand il eut disparu, comme un petit point noir au bout de l'horizon,

Marie-Jeanne qui regardait encore, clouée à la même place, finit pourtant par se lasser de ne rien voir. Elle se décida à s'en retourner toute seule dans sa maisonnette.

Hélas ! quelle lui parut maintenant vide et désolée sa maisonnette, la veille encore si riante et si coquette. Tout à coup c'était devenu un vrai désert, il y faisait triste comme dans son âme. On eût dit que le *Prosper* avait tout emporté à son bord. Plus d'époux, partant plus de joie. Pauvre jeune femme ! allait-elle s'ennuyer, jusqu'au point d'en mourir.

Le soir pourtant, elle se sentit moins tourmentée, en ne voyant plus le



chat fantôme accroupi au fond de l'âtre à sa place accoutumée. Grande appréhension de moins. Plus de danger de voir tout à coup ses deux yeux vifs étinceler comme des charbons allumés, d'entendre son ronflement monotone, étouffant le chant joyeux des petits grillons. Il était loin à cette heure, celui qu'elle regardait comme le génie malfaisant de leur foyer. Bon voyage, monsieur le lutin ! tâchez de vous bien habituer là-bas en Amérique. Pour moi, vive le bon débarras !

Elle disait cela un peu pour étourdir son chagrin. Toutefois elle s'en fut mettre au lit, l'esprit plus calme, en pensant à son mari. Elle dormit assez bien jusqu'au lendemain.

Pendant ce temps, le *Prosper* filait toujours bonne brise, sur une mer faite à plaisir, ni trop plate ni trop houleuse. Devers le matin, il se trouvait déjà par le large à près de cinquante lieues de terre.

Après cette première nuit passée à enrouter son navire, le capitaine Robin, jusqu'alors débordé par les affaires de la manœuvre, voyant que tout marchait à souhait, eut enfin le loisir de songer au panier resté jusqu'alors au pied du mât. Il se souvint des recommandations de Marie-Jeanne.

— A propos, pensa-t-il, il serait, ma foi, temps de tirer de son cabanon ce diable de matou enfermé là-dedans. Sans doute il ne se trouve pas trop à l'aise, depuis tantôt quinze heures qu'il a quitté la terre de ses ancêtres. Peu habitué, comme il doit être, à naviguer, il pourrait bien avoir le mal de mer. D'ailleurs, je l'ai promis à Marie-Jeanne, point ne faut laisser souffrir la bête. Il y aurait du danger, paraît-il.

Voyons, le camarade, voici l'heure de la soupe, venez la goûter avec nous, si le cœur vous en dit. Après, libre à vous de courir voir au fond de la cale si les rats et les souris ne rongent pas trop notre biscuit.

Ce disant, le capitaine s'approcha du grand panier, coupa les ficelles avec son couteau et ouvrit le couvercle.

Surprise ! plus rien dans le panier, le lutin avait disparu. Qui, diable ! l'avait laissé partir ? car de la fumée seule aurait pu s'échapper à travers les mailles serrées de l'osier.

En vain le capitaine interrogea là-dessus tous les hommes de son équipage, depuis le chef timonnier jusqu'au plus petit mousse. Aucune trace du chat ; personne ne l'avait ni vu ni touché. Le capitaine, on le savait, n'avait point froid aux yeux, personne n'aurait osé lui mentir. Aussi eut-on beau visiter en détail tout le navire, depuis la soute au sel jusqu'à la dernière hune de misaine, rien, pas un poil de matou à bord. Il fallait que le sorcier eût filé pendant la nuit à la nage ou, la veille, à la dernière minute de l'embarquement. Aueun ne s'en était aperçu.

— Tonnerre de Brest ! grommela le capitaine en fureur, voilà, par exemple, qui est trop fort. Le couvercle du panier était, fichtre, pourtant

bien ficelé, au moment où je l'ai ouvert. Si j'étais un peu plus naïf, je finirais moi-même par croire, comme Marie-Jeanne, qu'il y a de vrais lutins, et que celui-là en était un. Pour sûr, il se passe ici de quoi surprendre l'imagination. Au reste, si le sorcier est parti, c'est tout ce qu'il nous faut; bon voyage, l'ami, j'espère bien ne jamais vous revoir.

Là-dessus, il alla manger de bon appétit la soupe au lard qui l'attendait toute fumante dans son écuelle : ensuite, il alluma une pipe bien bourrée, et ne songea plus guère à cette drôle d'aventure.

D'ailleurs, d'autres soins plus sérieux vinrent bientôt occuper son esprit.

Le *Prosper* naviguait maintenant dans l'Océan, en vue de terre. Le soir du quatrième jour, le soleil s'était mal couché, au milieu de petits



nuages rouges, entrecoupés de noir. C'était signe de vent. « Il y a dans l'air du changement de temps, avait dit le capitaine à l'homme de quart, tenez-vous bien sur vos gardes. »

Un peu plus tard, la brume, une brume épaisse et qui sentait mauvais, s'éleva à la surface de la mer. L'horizon avait pris une couleur grise, comme une teinte d'encre. La mer commençait déjà à s'encolérer, labourée de grosses vagues moutonneuses, toutes frisées d'écume blanche.

Le lendemain matin, le soleil ne sembla pas se lever. L'affreuse brume de la veille, plus épaisse encore, empêchait de rien voir. Avec cela un vent d'ouest acharné, foudroyant, qui secouait toute la mâture. Le front du capitaine s'était rembruni. On le vit bientôt dans tous ses états, quand les lames furibondes entrèrent comme chez elles, en balayant le pont par-dessus

les sabords. La veille déjà, il avait fait carguer la misaine et les huniers d'en haut; le matin, il commanda de tenir le *Prosper* à sec de toiles. Dehors, pas le moindre perroquet, grand seulement comme un mouchoir de poche. Ce qui n'empêchait pas le vent de siffler à travers les filins du gréement, à casser toutes les vergues, et le grand mât de ployer. Dans les coups de tangué, la coque faisait des soubresauts, à défoncer le tablier. Tout craquait, du haut en bas.

Avec cela, un ciel tout noir, un air tiède et lourd. Plus moyen de tenir au gouvernail. Le timonnier, attaché avec une corde, avait été jeté contre le bastingage, la face toute meurtrie, l'épaule démise. Plus de manœuvre



possible. Le *Prosper*, n'obéissant plus, filait à la dérive, chassé par l'ouragan, une bourrasque de dix-neuf nœuds pour le moins.

Le capitaine Robin ne tremble pourtant pas encore. C'est un trop rude marin, mais il est inquiet pour son navire, qu'il sait ne plus être très jeune.

En visitant la deuxième cale, on s'était aperçu qu'elle faisait eau par deux larges fissures. Déjà, elle était plus d'à moitié remplie. Mauvais signe. Si la tempête dure encore seulement vingt-quatre heures avec cette violence, le *Prosper* peut être sûr de sa mort, après une affreuse agonie.

On parvint néanmoins à gagner la soirée. La nuit était revenue plus noire que la précédente. Loin de tomber, le vent d'ouest soufflait en grondant de plus belle. Le grand mât s'était abattu sur le gaillard d'arrière : le *Prosper*, aux trois quarts désemparé, roulait de bâbord à tribord,

comme un tonneau vide dans la débâcle d'un torrent. Maintenant, il faisait eau de toutes parts, il paraissait fatalement perdu.

Cependant la tempête, qui soufflait au large sur la mer, grondait non moins formidable sur les rivages de la Bretagne. Cette même nuit, elle faisait rage à travers les pauvres villages de la côte. Déracinés de terre, courbés en deux, les arbres craquaient, les branches volaient en éclats, les toits des chaumières gémissaient sous l'assaut de la tourmente. Le vent hurlait dans les cheminées, semblable à des cris de blessés, les vitres étaient ébranlées, les portes tremblaient en grinçant sur leurs gonds. C'était à croire à un bouleversement universel.

Seule, mourant de peur, blottie dans son grand lit, au fond du trou noir de l'alcôve, Marie-Jeanne ne pouvait plus dormir. A peine osait-elle tenir les yeux entr'ouverts, de peur d'être aveuglée par la lueur des éclairs. Dehors, elle entendait tout l'horrible vacarme, et naturellement pensait à son mari. Quelles angoisses! Le pauvre homme, par ce chien de temps, que va-t-il devenir? « Sainte Vierge, Étoile de la mer, — pitié! — calmez les flots irrités, sauvez-nous! »

Ainsi pria-t-elle de tout son cœur, pour son mari en danger sur les flots, et elle se signait le front dévotement à chaque éclair.

Brusquement, un sillon livide, aveuglant, illumina toute la chambre. Un coup de foudre épouvantable secoua tous les meubles; la maison entière craqua, comme prête à voler dans les airs. Marie-Jeanne se crut foudroyée.

A demi morte, elle jeta la couverture du lit sur sa tête. Au milieu du roulis qui suivit, il lui sembla entendre comme un appel désespéré. — Miséricorde! — Elle se retourna pour voir. L'obscurité régnait partout.

Mais au fond de la pièce, du côté de la grande cheminée, deux points rouges de feu, deux escarboucles étincelantes semblaient fixées terriblement sur elle. Un second éclair jaillit. Seigneur Dieu! Est-ce possible? Le chat, le gros chat noir apparut soudainement, assis au coin de l'âtre. Il la regarde avec un air furieux. Ses deux yeux, ardents de vengeance, font peur à la pauvre femme.

Ne l'avait-elle pas elle-même enfermée dans le panier et porté à bord du

Prosper pour s'en débarrasser? Comment diable était-il revenu? Le *Prosper* avait donc fait naufrage? Et son mari?... Ah! elle l'avait bien deviné, ce matou de malédiction, avec sa robe de deuil, venu chez eux le jour de leurs noces, ne pouvait être qu'un signe de malheur pour leur nouveau ménage.

Elle pleura, comme si un pressentiment infailible avertissait son cœur de la mort de son mari. De toute la nuit, elle ne put fermer l'œil, assiégée par des idées funèbres. Sans cesse, l'horrible image d'un naufrage, la vue d'un cadavre qui flottait livide sur l'abîme revenait obséder son esprit halluciné.

En vain, le lendemain, lui voyant les yeux rouges, les voisins et les voisines voulurent-ils lui rendre du courage. Tout cela, ce sont des idées, disaient-ils — attendez, pour vous désoler, d'avoir des nouvelles certaines sur le sort du *Prosper*. — Le capitaine Robin en a vu bien d'autres; habile marin comme il est, il se sera tiré de ce mauvais coup de vent comme des précédents. — Rassurez-vous, il reviendra avec les autres à la fin de la saison. Mais Marie-Jeanne ne voulait rien entendre à leurs consolations.

— Tout cela, disait-elle, ce sont des raisons en l'air. Aucune ne saurait expliquer le retour du chat noir.

En effet, pendant trois jours et trois nuits, le maudit continua à se tenir dans l'âtre. Pendant trois nuits, nuits abominables! ses yeux, brillant dans les ténèbres, ne cessèrent de regarder fixement le lit où Marie-Jeanne souffrait, torturée par l'angoisse. Le quatrième jour, il disparut, comme par enchantement. Jamais on ne put savoir où il était allé. Marie-Jeanne, encore moins tranquille après son départ, demeura de plus en plus inconsolée.

Pas besoin de vous dire si les dix mois, que dure la saison de la pêche à Terre-Neuve, parurent dix siècles à la malheureuse femme. Bien qu'il lui fût impossible de chasser de son esprit l'idée que son mari était mort, néanmoins l'espoir, flamme toujours vivace, ne s'était pas éteint entièrement dans son cœur. Pourtant, durant ce long intervalle, point de nouvelles du *Prosper*. D'ordinaire, pendant la saison, les marins trouvent moyen de communiquer au moins une fois avec leurs familles. Le capitaine

avait bien promis au départ de n'y point manquer. Mais depuis, aucune lettre pour sa femme. Nouvelle preuve qu'il avait fait naufrage, le doute n'était plus possible.

L'époque venue où, la pêche terminée, les bâtiments rejoignent leurs ports d'attache, tous les Terre-Neuviens rapatrièrent l'un après l'autre. Marie-Jeanne montait chaque matin sur le haut de la falaise pour interroger l'horizon d'un œil inquiet. Pourtant ne fut-elle guère étonnée de ne

pas voir le *Prosper* rentrer comme les autres. Depuis longtemps elle s'attendait à son malheur. Ce qui fut plus surprenant, c'est que là-bas sur le banc, personne n'avait rencontré le capitaine Robin, personne non plus n'avait eu connaissance de la perte de son navire.

La jeune femme, dès lors, se considéra comme veuve et ne songea qu'à prendre des habits de deuil et à pleurer sincèrement son veuvage.

A peine avait-elle connu l'homme qu'elle venait de perdre, assez pourtant pour sentir qu'avec lui elle perdait son bonheur. Sa dou-

leur fut donc amère, sa vie allait être désormais affreusement désolée. A peine avait-elle goûté les félicités du ménage qu'elle se trouvait tout à coup replongée dans les horreurs de la solitude. Le veuvage est parfois plus triste que la mort.

Cependant, à dire vrai, aucune preuve ne démontrait à l'évidence que le capitaine Robin eût péri. Très vraisemblablement, le *Prosper* avait sombré; mais, jeté par la tempête, l'équipage avait pu aborder sur quelque côte sauvage, dans une île déserte. Au fond du cœur, Marie-Jeanne con-



S. J. Goussier

servait encore cette lueur d'espérance, sans oser en parler à personne. Ce qui la confirmait dans cette idée, c'est que nulle part on n'avait signalé d'épaves du bâtiment naufragé. La route qu'il avait dû suivre étant très fréquentée, cette circonstance n'avait pas manqué de sembler à tous extraordinaire.

Plus extraordinaire, plus inexplicable encore paraissait le retour du chat noir. Comment ce diable de matou avait-il pu se sauver? Il y avait là-dedans de quoi déconcerter les plus naturelles suppositions.

D'ailleurs tout devenait mystérieux dans cette apparition. Au bout de l'année, la nuit qui suivit le jour anniversaire de leur mariage, la veuve ne revit-elle pas le chat sorcier, assis dans la grande cheminée comme l'année précédente! Ne le revit-elle pas encore, deux mois plus tard, à la date sinistre, à l'heure fatale de cette tempête quelle croyait avoir englouti son malheureux mari! Tant de mystère avait bouleversé son imagination. Était-ce l'âme du capitaine qui s'en revenait aux dates solennelles de sa vie, veiller à ses côtés, raviver le feu de son souvenir et de son désespoir?

Trois années ainsi s'écoulèrent, sans que le lutin eût manqué une seule fois à ses nocturnes rendez-vous. A la fin, la veuve avait quitté son deuil. Les chagrins de la terre les plus vifs, les plus profonds, ne sauraient en effet avoir une éternelle durée. Marie-Jeanne, sans oublier son mari, pouvait-elle laisser languir sa vie dans une tristesse de mort qui l'aurait elle-même consumée? A partir de ce jour, le lutin ne revint plus.

Les bonnes gens du voisinage, braves compagnons, cœurs charitables, avaient d'ailleurs tout fait pour distraire la jeune veuve de son ennui et rasséréner le ciel assombri de son âme. Parmi eux, il en était un surtout, beau et solide gaillard, d'une quarantaine d'années, auquel ne déplaisaient pas les yeux bleus, voilés de larmes, l'air alanguiné de Marie-Jeanne.

Il venait souvent près d'elle, pour la tirer, disait-il, de ses rêveries qui desséchaient sa santé. Marie-Jeanne prenait plaisir à causer avec lui. C'était un ancien marin, ils aimaient à parler tous les deux des choses de la mer. Aussi, peu à peu, le voisin et la voisine étaient devenus bons amis.

En courtisant ainsi Marie-Jeanne, le voisin tirait ses plans ; il guignait avec impatience le moment où la veuve, ayant perdu peu à peu le souvenir de son capitaine, il oserait, sans l'effaroucher, lui proposer de l'épouser. Peut-être guignait-il aussi les jolis écus de la dot.

Ce plan, toutefois, n'avait rien de malhonnête. Il y avait déjà cinq ans que la jeune femme pleurait fidèlement son époux ; le voisin était un brave métayer, dans une bonne position, l'affaire pouvait donc s'arranger pour le bonheur de chacun d'eux.

Déjà, par toutes sortes d'avances, de mots piquants et de sous-entendus, le prétendant avait apercevoir ses espérances. A la fin, il n'avait même pas craint d'ouvrir tout le fond de son cœur.

Marie-Jeanne ne le repoussa pas, mais une difficulté la retenait : « Si son mari n'était pas mort. » Elle demanda un délai de trois années nouvelles. « Si, passé cette époque, lui dit-elle, je suis encore veuve, recevez ma promesse, je vous épouserai. »

Trois années ! pour un cœur vivement épris, soupirer si longtemps après l'objet aimé, quel délai abominable ! Point moyen néanmoins de passer outre, la veuve s'était obstinée à ne donner son engagement qu'à cette seule condition. — Trois années ! — Forcée fut au voisin d'attendre ces trois années !

Sur la fin de cette période, durant laquelle aucun événement n'était survenu, Marie-Jeanne était retombée tout à coup dans ses tristesses accoutumées. Quelque nouveau scrupule, quelque crainte puérile déchirait encore son âme. A la veille d'une seconde vie de bonheur (car elle n'avait pas caché le penchant de son cœur pour le futur compagnon de sa vie), pourquoi donc paraissait-elle si inquiète, si incécise à tenir sa promesse ?

Le voisin n'avait pas eu de mal à deviner le motif de cette inquiétude. La veuve, pensa-t-il, est de nouveau poursuivie par la peur de ne pas être libre, son esprit crédule et superstitieux ne peut s'affranchir de la pensée que son mari pourrait n'être pas mort. Elle se forge là-dessus mille suppositions invraisemblables. Trouvons un remède pour guérir la maladie de son imagination. Le ciel, ou peut-être le diable, vint l'aider

à se tirer d'embarras. Pour convaincre cette âme naïve, il fallait recourir aux merveilles.

Le lendemain, sur le soir, il entra chez la veuve, tout essoufflé, comme hors de lui. Marie-Jeanne soucieuse, absorbée dans ses rêves, était encore occupée à filer à son rouet, à la lueur de sa chandelle de résine. C'était un samedi.

« Vous aurez peine à croire, lui dit l'homme, la singulière aventure à laquelle le hasard vient de me faire assister. Je passais sur la grève en revenant du port. Au bord de la mer, tout était solitaire, silencieux, le ciel pur, l'air calme, les flots tranquilles. Il faisait une nuit superbe. Sur le sable, aux rayons de la lune, jaillissaient mille étincelles d'or. Je marchais ainsi à pas lents, pour respirer plus longtemps la fraîcheur de la



brise. Tout à coup, devant moi, vers ma gauche, un cri extraordinaire se fait entendre.

« Au même instant, j'aperçois sur le sable une bande de petites ombres qui sautillent en cercle. Elles semblaient se faire des révérences en tournant plusieurs fois sur elles-mêmes. Était-ce le sabbat des sorciers ? »

Marie-Jeanne, en l'écoutant, ouvrait de grands yeux d'étonnement.

L'homme continua.

« La curiosité me pousse à m'avancer, au risque de courir de grands dangers. Alors vous le dirai-je ? ce que je vis était étrange.

« Une troupe de douze chats blancs dansait follement, au milieu de la grève. Ils se tenaient tous chacun par la patte, autour d'un autre chat tout de noir habillé, qui paraissait leur chef. Quand ils eurent ainsi tourné trois fois autour du chat noir, ils se prirent tous par la queue et défilèrent

d'un pas grave, les uns derrière les autres. Puis je les vis se coucher sur le dos, dans un profond silence, comme s'ils étaient morts, tandis que, debout au milieu d'eux, le maître chat leur débitait sur un ton de complainte ces sinistres paroles :

Depuis huit ans, Robin est mort,
Sa jeune veuve en pleure encor.
Puisqu'on lui veut un meilleur sort,
La jeune veuve a vraiment tort
De pleurer plus longtemps un mort.

« Aussitôt toute la bande de bondir en sursaut, de miauler avec des cris d'enfant : au même instant, la lune se cacha sous un petit nuage. La vision disparut. »

Ainsi que l'avait prévu le voisin, cette histoire ne manqua pas son effet sur l'imagination déjà frappée de Marie-Jeanne. Comment douter que le chef des sorciers, le gros chat noir de la grève, ne fût celui qui avait si souvent troublé la paix de son foyer ? La ressemblance était trop parfaite. Il fallait reconnaître sa voix, obéir à ses paroles comme à l'oracle du destin. De croire à une ruse innocente de son fiancé, l'idée ne lui était même pas venue.

Voici donc le mariage décidé, annoncé au prône le dimanche suivant.

Huit ans accordés à la mémoire d'un époux connu deux mois à peine, c'était plus que n'en donnent d'ordinaire d'autres veuves à des maris plus vieux.

Le jour de la noce est enfin arrivé. Le cortège nombreux et pimpant vient de faire son entrée dans l'église, mariés en tête, précédé du ménestrel. Comme huit ans auparavant, compères et commères du village n'ont pas moins applaudi au bonheur des nouveaux époux.

A la même heure, à l'entrée du bourg, un homme venait de s'arrêter à l'auberge du *Gui sacré*. Il paraissait fatigué par un long voyage. Son air triste, ses traits amaigris, sa barbe blanche avant l'âge annonçaient qu'il avait dû souffrir de rudes privations. Il portait des vêtements noirs, un

grand chapeau de feutre rabattu sur les yeux. Dans le village cet homme était inconnu.

Après s'être assis sur le banc de chêne devant la porte de l'auberge, il avait demandé à se reposer et à se rafraîchir. Tout en vidant deux ou trois *bolées* de cidre, car il faisait très chaud, il causait avec la femme de l'aubergiste.

« Il doit y avoir, disait-il à l'hôtesse, bien des changements dans ce pays, depuis le temps que je n'y suis venu.



« — Fort peu, lui répondit la femme ; la vie s'écoule ici toujours du même air. Il n'y a guère que ceux qui meurent ou qui vieillissent : comme partout, les petits qui deviennent grands, et de temps en temps des veuves inconsolables qui finissent par se consoler. A preuve, celle qu'on marie à l'instant même à l'église. Depuis dix ans, c'est peut-être le plus gros événement qui ait troublé la paix du village. Tout le monde en parle : de vrai, il y a de quoi, car il n'est pas bien certain, pour celle-là, que son mari soit mort. »

En parlant ainsi, l'hôtesse ne s'était pas aperçue de la vive impression produite par ses paroles sur la personne de l'étranger. La figure de l'homme s'était tout à coup bouleversée. Aux derniers mots, il s'était levé

brusquement, et, jetant sur la table quelques pièces de menue monnaie pour payer ses rafraîchissements, il était parti vers le bourg, presque en courant, sans s'expliquer davantage.

« De vrai, il me fait l'effet d'un fou ! dit la femme de l'aubergiste à son mari. En voilà une drôle de manière de finir la conversation.

« — Tu n'as donc pas remarqué, lui répondit celui-ci, comme il ressemble à feu le capitaine Robin. Je le regardais de côté, à travers le vitrage, c'est le portrait tout craché du capitaine, mais en beaucoup plus vieux.

« — Ma foi, oui, reprit la femme, je n'y avais d'abord pas pensé, tant cet homme avait un air de souffrance sur sa figure ; mais tu as raison, il ressemble tout à fait au capitaine, à croire, ma foi, que c'est lui. Et moi qui lui ai justement raconté l'histoire de la veuve !

« Raisonnons pourtant, cela ne peut pas être. On ne s'en revient pas quand on est mort depuis huit ans. Tout de même, il y a là une fière ressemblance ! »

Pendant ce temps, la messe de mariage s'était dite. En face de l'autel, devant le curé de Caroual et une nombreuse assistance de parents et d'amis, les nouveaux époux s'étaient juré solennellement une union sainte, indissoluble, éternelle. Toutes les cérémonies achevées, l'acte de mariage enregistré à la sacristie, le cortège avait repris son ordre.

Il défilait maintenant sur deux lignes en descendant la grande nef de l'église. Près de la porte, au moment de prendre de l'eau bénite avant de sortir, Marie-Jeanne se tourne pour faire, en se signant, la révérence à la Madone. Soudain, elle pousse un cri, chancelle, pâle comme une morte, prête à s'évanouir. Qu'a-t-elle donc aperçu ?

Agenouillé profondément derrière un gros pilier du bas côté, la tête cachée dans ses deux mains, un homme se tient comme abîmé dans la douleur ou la ferveur de la prière. Immobile, dans l'ombre, il cherche à se dissimuler.

Marie-Jeanne n'a pu apercevoir les traits de son visage, mais dans cet homme elle a cru reconnaître la tournure de son premier mari. C'est ce coup qui l'a frappée, c'est la cause de sa pâleur.



ILS APERÇOIVENT DEVANT EUX LA BANDE FOLLE DES DOUZE CHATS BLANCS.

On s'empresse, on se hâte de la faire sortir. Bientôt l'air frais du dehors lui a rendu l'usage de ses sens. « Ce n'est rien, c'est seulement l'effet de la chaleur et de l'émotion, » répètent les gens de la noce, qui n'ont point remarqué la présence de l'inconnu.

L'épousée en effet s'était remise peu à peu, incertaine elle-même si ce qu'elle avait vu n'était pas une erreur de ses sens. Néanmoins, toute la journée, à la promenade, au repas, aux chansons, son air était demeuré triste, son front soucieux. Plus de sourire sur ses lèvres. Évidemment son cœur était serré d'une angoisse secrète, qui étreignait son bonheur. En vain, tout le monde avait-il déployé la plus vive gaieté pour fâcher d'éveiller un rayon de joie dans son âme assombrie. Le mari lui-même eut beau faire éclat de saillies, assaut d'aimables propos, agir le plus galamment du monde, il ne put faire sortir Marie-Jeanne de la noirceur de ses rêveries.

Le soir, comme c'est l'usage au pays dans les beaux jours d'été, on était descendu à la grève pour y tenir la danse. Le bal nombreux, animé, fut délicieux sur le bord de la mer, au beau clair de la lune. La nouvelle mariée, comme vous le pensez bien, ne put se dispenser d'ouvrir la contredanse et de conduire elle-même la *dérobée*. Mais elle dansait sans cœur, sans gaieté, uniquement par convenance; à peine osait-elle regarder celui qui lui servait de cavalier. Dans l'état de sa douleur, c'était pour elle une corvée plutôt qu'un agrément; tant elle avait hâte de voir ce jour finir.

Devers minuit, à l'heure de la dernière dérobée et de la clôture du bal, il arriva encore une surprise. Au moment où, pour suivre la figure de la danse, chaque cavalier doit changer de danseuse, chaque danseuse de cavalier et passer ainsi de couple en couple jusqu'au dernier, tout à coup, Marie-Jeanne se sentit enlevée et serrée rudement dans les bras d'un puissant cavalier qui la baisa au front en la faisant tourner.

Tirée brusquement de sa nonchalance, à peine avait-elle eu le temps de lever ses regards pour voir qui pouvait être cet audacieux, que déjà, emportée par le mouvement rapide de la danse, elle se trouvait aux bras d'un autre.

Perdu au milieu de la foule, l'homme au baiser avait disparu.

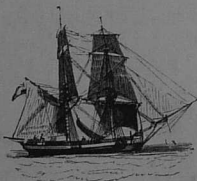
A un rayon de lune, Marie-Jeanne l'avait cependant reconnu, c'était l'homme de l'église, c'était cette fois (elle avait vu ses traits) le capitaine Robin. Ce baiser, déroboé dans l'ombre de la nuit, c'était son premier mari qui le lui avait pris.

Le bal fini, tout le monde s'était dispersé pour retourner chez soi. Seuls, sans oser se parler, tremblants d'une émotion inconnue, les deux mariés s'en revenaient par la grève. Tout était calme et silencieux, la lune penchée au bord du ciel prête à se coucher dans les flots. A la clarté défaillante de ses derniers rayons, soudain, ils aperçoivent devant eux la bande folle des douze chats blancs. Les esprits étaient encore en train d'accomplir leurs fantastiques cérémonies. Le gros chat noir parlait au milieu d'eux, ils l'entendent distinctement qui disait :

Depuis huit ans, on me croit mort.
Mais je ne le suis pas encor.
En acceptant un nouveau sort,
Ma femme n'a-t-elle pas eu tort,
Sans être sûre de ma mort?

Les deux époux pâlirent à la fois, saisis d'une commune frayeur. A grand-peine, tant ils étaient troublés, purent-ils gagner le logis de Marie-Jeanne.

Quand ils eurent fait de la lumière avec la chandelle de résine, que voient-ils dans la cheminée au fond de l'âtre? Le gros chat noir, qui les regardait d'un air moqueur avec ses grands yeux verts.



LA NUIT DES ROIS

I — LA FEVE

Depuis la veille au soir, la neige n'avait cessé de tomber dru. Une neige fine, serrée, qui menaçait de tenir longtemps. Dans l'air, une nuée de flocons blancs tourbillonnait encore sous le fouet de la bise.

Raidie, uniforme, sous son suaire glacé, la campagne dormait, ensevelie dans un silence de mort. Frileusement closes derrière leurs vitres brùillées de givre, toutes les chaumières, avec leurs toits couverts de frimas, avaient l'air de tombeaux. A peine si un peu de fumée bleue, montant lourdement vers le ciel, indiquait qu'au dedans toute vie n'était pas éteinte. Sans cela, on eût dit un désert sans âme.

La cloche même, au haut du clocher à jour, étreinte sous un épais maillot blanc, n'avait rendu qu'un glas étouffé à l'*angelus* de midi. Dehors, les oiseaux transis, pas un cri d'animal, pas un bruit de charrette, quoiqu'il fût pourtant deux heures de relevée.

Seuls, sous le vieux porche, où ils s'étaient donné rendez-vous, malgré le mauvais temps, les gars d'Erquy devisaient entre eux, en soufflant dans leurs doigts, en battant le pavé de la semelle ferrée de leurs gros souliers.

Les gars d'Erquy étaient là rassemblés, toute une bande d'au moins quatorze ou quinze, en veste du dimanche, pimpants, joyeux comme pour une noce, boutons luisants, *chapel* de feutre noir, semé de fines mouche-

tures de neige, flots de rubans à la boutonnière. — Dame! la tenue complète des jours de grande fête.

Aujourd'hui, en effet, grande fête au village, le 6 janvier, le jour des *Rois*. On chôme, on se divertit, on va tirer la fève. — Vive la joie!

Mais fi! ce vilain chien de temps pourrait bien tout gâter. Est-ce assez triste la neige par les jours ouvriers! Les jours de fête, c'est mortel. Que faire de cet après-midi? Se lancer des boules à la tête, c'est bon pour des gamins, au sortir de l'école.



Si ça continue à durer, les gars, de vrai, pas de bon sens d'aller faire notre visite aux filles de Pléneuf. Il y aurait de quoi gagner du mal ou se perdre par les chemins cachés sous une couche de deux pieds. Sans compter que les loups, poussés par la famine, doivent rôder dans la contrée.

« Morguienne, pauvre Jean-Pierre, tu ne seras toujours qu'un faînéant. Pour si peu tu oserais bien manquer aux usages de chez nous.

« Nenni, les gars, pas de temps qui tienne. On est solide à notre âge, on n'a froid ni aux yeux, ni au cœur. Ce soir, le père Revelec nous attend, c'est chez lui que se tient la réunion, qu'on doit tirer la fève; il y aurait lâcheté à lui manquer. Et les filles donc! les filles! que penseraient-elles

des beaux gars, si trois brius de frimas les faisaient reculer, si elles savaient qu'on a peur d'aller courir pour elles deux petites lieues de chemin. En route plutôt! En avant, poltrons. Là-bas on se chauffera auprès de sa promise. »

A cette chaleureuse exhortation du grand José, personne ne se fit plus prier.

Tous aussitôt, les mains dans les poches, le chapeau rabattu sur le nez, le collet remonté aux oreilles, la tête rentrée dans les épaules, se mettent



à suivre le houte-en-train de la compagnie, José, le fils du meunier de la côte.

Celui-ci filait en tête, faisant voler sous ses bottes la neige qui craquait. Pour entraîner les camarades, il chantait gaiement à plein gosier :

Pour ton baiser charmant,
Bergerette ma mie,
Je verserais mon sang,
Je donnerais ma vie.

Et toute la bande, mise en belle humeur par la gaieté de José, reprenait en chœur le refrain de sa chanson, et détalait gaillardement.

Ainsi s'en allaient les gars d'Erquy, suivant la coutume de Bretagne, visiter les filles du bourg voisin. Avant d'arriver, ils avaient bien deux lieues de chemin, et de quel chemin, mes amis!

Mais c'est l'usage, aux grandes fêtes de l'année, au carnaval, à Pâques, à la fête de la Vierge, à l'anniversaire du patron de la paroisse, au jour des Rois. De vrai, il avait fallu cette horreur de temps, à ne pas mettre un chien dehors, pour faire hésiter le pauvre Jean-Pierre à manquer aux habitudes du pays.

D'ailleurs, il faut le dire, le pauvre Jean-Pierre, chétif, malade, un peu contrefait, n'avait point de promesse au bourg de Pléneuf. Cela suffit pour expliquer son peu d'ardeur.

Il suivit pourtant les autres, en traînant sa jambe boiteuse, et une fois en route, il ne pensa plus à son idée.

Le bouillant José, au contraire, savait bien que Yvonne, la fille du père Revelec, chez qui l'on devait firer la fève, ne le guignait pas d'un trop mauvais œil. Yvonne était jeune, avenante, assez riche, aussi José filait-il, malgré la neige, si vite, qu'on ne le pouvait suivre.

Au pas rapide de nos gars, la route fut bientôt enjambée. En arrivant à Pléneuf, je vous jure qu'ils n'avaient plus froid.

D'ordinaire, quand le temps est beau, les filles du bourg se rendent aussi en bande jusqu'à l'entrée, pour saluer la bienvenue et faire honneur aux gars. Ce jour-là, à cause de la neige, pour ne point mouiller leurs sabots, ni gâter leurs coiffes fines, elles ne prirent point la peine de se déranger. — A vous tout le mal, les maudits gars! n'est-ce pas juste? — Ne venez pas, si ça vous contrarie.

Chaudement rangées autour de l'âtre flambant du père Revelec, les filles savent bien que les gars viendront quand même les y trouver. En attendant, elles caquètent gentiment entre elles, tout en faisant tourner leurs fuseaux aussi vite que leurs langues, car jamais fille en Bretagne ne voudrait demeurer oisive.

« Si les gars n'allaient point venir!

« — Voudraient-ils manquer à leurs devoirs!

« — Les chemins sont si durs à marcher.

« — Ils nous joueraient là un vilain tour : ils en seraient bien capables, les monstres.

« — Si les autres ne viennent pas, j'en connais un qui viendra bien tout seul. »

Ainsi parlait Yvonne, la fille du père Revelec, la promise du beau José. Le cœur a des pressentiments qui ne trompent pas.

A peine avait-elle dit ces mots :

Pan, pan, pan. — De grands coups dans la porte.

« Voici les gars d'Erquy.

« — C'est nous.

« — Comme ils sont faits!

Aussitôt, une avalanche d'hommes blancs se précipitent dans la maison, frappant rudement le seuil de leurs souliers, pour faire tomber la neige, secouant leurs chapeaux, essuyant leurs moustaches raidies par les glaçons.

Chacun promptement a pris sa place au feu, auprès de celle que son cœur a choisie. La fille du père Revelec au coin de l'âtre, à côté de son ami José. Les gais propos, les gros éclats de rire jaillissent de toutes parts. La flamme du foyer éclaire les faces rougies et fait briller la joie dans tous les yeux, tandis que les fagots d'ajoncs crépitent et se tordent en flambant jusqu'au haut de la cheminée.

Déjà les pichets de cidre doux circulent de main en main. Les bols se remplissent et se vident. Les rires frais des jeunes filles se mêlent aux piquantes plaisanteries des garçons. Le tout, sous l'œil sage des vieux parents. On a commencé la chanson.

Voulez-vous de moi, la bergère,
Dit le soupirant chapeau bas ;



Consultez mon père et ma mère,
On ne les contredira pas.

Cependant, au dehors, la nuit est descendue tout à coup. La neige a cessé de tomber, le ciel gris s'est dévoilé. La lune s'est levée claire et pure. — Il gèlera dur tantôt, les gars, pour vous en retourner. — En attendant, vive le feu, vive le plaisir!

En attendant, il faut passer le temps jusqu'à l'heure de tirer la fève.

On se met à conter des histoires.

Des histoires, chacun en a toujours sa provision, — des histoires, — c'est le seul charme des longues veillées d'hiver.

Les vieux commencent, par droit d'âge d'abord, puis parce que toujours leurs récits sont remplis d'aventures plus intéressantes. Ils en ont tant vu les vieux.

La mère du père Revelec, une *ancienne* de près de quatre-vingt-quinze ans, dont la voix tremble à chaque mot, enfame donc le chapitre, toujours si saisissant, des revenants et des sorciers.

« Connaissez-vous, enfants, l'histoire de la *Butte aux fées*? »

Oui, tout le monde la connaît, mais tout le monde demande à l'entendre encore une fois.

Eh bien! donc, vous connaissez, les gars, cette grande butte qui s'élève toute seule au milieu de la plaine, à trois cents pas d'ici. C'est près de la route des grèves, et pas un arbuste, pas une herbe, sauf un buisson de *grosse épine*, n'a jamais pu pousser dessus. Voici son histoire surprenante :

Il y a de cela bien longtemps. De barbares soldats, je ne sais plus pourquoi, faisaient la guerre dans nos villages. Pillages, massacres, incendies, ces crimes leur étaient journaliers. Ils avaient pour eux la victoire et l'injustice.

Tout le pays, couvert de ruines, criblé de misère, était à leur merci. Ils y régnaient en maîtres, ou plutôt en tyrans, inventant à leur fantaisie les cruautés les plus sauvages pour tourmenter le pauvre peuple.

Un jour, leur général, un méchant homme que Dieu doit bien avoir damné, mourut. Il avait été tué, dit-on, par un homme du village, qui se

vengea ainsi du mal qu'il en avait reçu. Sa maison avait été brûlée, ses deux bœufs enlevés par les pillards.

Le malheureux paya cher sa vengeance. Il fut tiré par les membres à quatre chevaux. Sa femme et ses deux enfants eurent la tête coupée; mais ce ne fut pas tout. Une idée bizarre germa dans l'esprit de ces gueusards.



Pour honorer leur chef et punir en même temps tous les habitants de la contrée, — bien innocents pourtant de ce meurtre, — ils résolurent de bâtir à leur chef un tombeau, comme on n'en avait pas encore vu.

Ils l'enterrèrent au beau milieu de la plaine. Mais ils voulurent qu'au-dessus de son cercueil s'élevât une butte de terre, haute de soixante pieds, carrée à sa base au moins du double. Ils pensaient que jamais le temps, qui détruit tout, n'effacerait cette tombe gigantesque.

En conséquence, ordre fut publié par le bourg, que toutes les femmes, toutes les filles en âge, s'en vissent travailler au tombeau du général. Chacune était forcée d'aller dans une lande, à une demi-lieue pour le moins, et là, creusant la terre de ses mains, de l'apporter dans son *devantier*, jusqu'à ce que la butte fût élevée à la hauteur voulue.

Les malheureuses obéirent.

Ainsi, vit-on le lendemain, suivant l'ordre, toutes les filles et toutes les femmes creuser la terre avec leurs ongles, en emplir leur *devantier* et l'aller aussitôt porter à l'endroit désigné.

Mais de cette façon, vous le pensez, l'ouvrage n'avancait guère. Chaque *devantelée* de terre ne fournissait pas beaucoup : il aurait fallu plus de cent ans de ce travail pour achever la butte.

En vain, les pauvres créatures pleuraient-elles la dureté de leur sort ; en vain, se désespéraient-elles de se voir condamnées à un éternel esclavage. Bientôt, les coups de fouet et les coups de bottes des soldats les obligeaient à reprendre leur besogne impossible.

Depuis trois semaines, à partir du lever du soleil jusqu'à l'heure de son coucher (ainsi portait l'ordre barbare), sans trêve ni repos, jours de dimanche aussi bien que jours ouvriers, filles et femmes ainsi travaillaient. A peine si le tombeau s'élevait seulement d'un pied au-dessus de la plaine, tant sa base devait être large. La consternation régnait par tout le bourg. On ne comptait plus que sur un secours du ciel.

Enfin, le samedi de la troisième semaine, les femmes, comme la veille, s'en revinrent à leur ouvrage. Quelle ne fut pas leur surprise, en arrivant à la plaine !

Devant elles, à soixante-dix pieds de haut, se dressait, monstrueuse, gigantesque, toute en terre de lande, la butte entièrement achevée. Leur servitude se trouvait tout à coup terminée comme par un miracle. Qui donc avait accompli si facilement cette merveille ?

La fée Géante, qui, passant par le bourg cette nuit-là, avait appris l'ordre barbare imposé aux malheureuses. Émue de pitié, elle avait couru d'un seul pas à la lande, creusé la terre de ses larges mains, rempli son

énorme tablier. Trois *devantelées* avaient suffi pour construire la butte, dans l'état où vous pouvez encore la voir de nos jours. Mais cette terre, apportée par la fée, est aride comme de la cendre de l'enfer, pas une herbe ne peut y pousser. On n'y voit qu'un buisson d'épine rouge qui fleurit à peine une fois tous les cent ans.

Depuis ce temps, écoutez bien, les gars, ce qui arrive. Chaque nuitée, quand on passe près de la butte, on entend sous la terre des bruits d'armes, des chocs d'épées, des cris plaintifs de revenants : tous les esprits de l'enfer viennent en ce lieu maudit accomplir leurs ébats. Aussi, gardez-vous, les amis, après la tombée du jour, d'aller auprès de la *Grosse-Épine*, si vous ne voulez être enlevés par les lutins. Non, non, n'y allez pas, car c'est un mauvais lieu que la tombe d'un méchant homme.

Tout le monde, bouche bée, le cœur palpitant de frayeur, écoutait l'histoire de la vieille. Tout le monde dans la compagnie croyait ferme aux revenants, sauf, peut-être, Yvonne, la fille du père Revelec.

Trop brave, trop intelligente pour admettre la vérité de toutes ces fables, Yvonne, bien que fille honnête et pieuse, passait là-dessus pour une dam-



née. Que voulez-vous, chacun a ses idées : Yvonne s'obstinait à garder les siennes.

Quand elle se mariera, Yvonne a juré de se donner pour mari un gars de forte tête, qui méprisera comme elle ces vaines croyances.

Voilà pourquoi la fille du père Revelec a distingué le grand José. Celui-là passe pour un brave ou du moins il dit l'être. Mais Yvonne attend l'occasion de faire la preuve de son courage. Il lui faut une preuve irréfutable : elle saura bientôt la trouver.

Cependant les histoires surprenantes continuent de plus belle. Chacun veut raconter la sienne, c'est à qui ajoutera anecdote sur anecdote, décrira les aventures les plus fantastiques, les apparitions les plus étranges. Quand on est parti à causer sur ce sujet, voyez-vous, on ne tarit jamais.

Ainsi, l'heure de tirer la fève est arrivée, sans que personne s'en soit aperçu. Tout à coup, d'un air triomphant, Yvonne, qui remplit, depuis que sa mère est morte, les fonctions de ménagère, apporte sur la table le gâteau gigantesque, superbe, doré, appétissant, orné suivant l'usage d'une branche de gui vert enrubannée, plantée en son milieu. On l'a cuit le matin dans le four du père Revelec, Yvonne en a pétri la pâte et n'a épargné, je vous jure, ni les œufs ni le beurre.

On tire les parts, celle du pauvre la première.

Dieu, que le sort, ce soir, est bien inspiré !

Devinez qui a tiré la fève ? C'est Yvonne. — Yvonne est proclamée reine. A elle maintenant de se choisir un roi.

« Un roi ! les gars. »

— Oui-dà, vous allez connaître mon choix. S'il en est un parmi vous qui ne soit pas poltron ?... Vous riez ; mais moi, je sais un bon moyen de connaître lequel.

II — LA GROSSE-ÉPINE

Ainsi, vous croyez donc trévous, comme des niais (pardonnez-moi, grand'mère), aux histoires qu'on vient ici de raconter. Les revenants vous

font peur et vous n'oserez pas, à l'heure qu'il est, aller tout seuls près de la butte aux Fées, de crainte d'être enlevés par les sorciers ?

Or sus, sachez que pour ma part, je ne me soucie pas de ces sornettes creuses et ne veux point pour roi ce soir, ni plus tard pour mari, d'un gars qui se laisse troubler par ces absurdités.

Oyez donc, pour décider mon choix, ce que j'ai résolu de faire. Tâtez ensuite chacun votre courage et laissez-moi faire à ma guise.

Voici la fève. Celui de vous l'aura et sera mon élu, qui ira la chercher où je vais la porter. Je l'attache, comme vous le voyez, au bout de ce lacet de quenouille. Maintenant — qui la veut — la trouvera suspendue à la première branche de la *Grosse-Épine*, à moins que les lutins ne vous enlèvent tous après moi. — Adieu.

— Yvonne, êtes-vous folle ? — Gardez-vous de semblable sottise. — Point ne faut s'exposer au danger, ni tenter les mauvais esprits. — Yvonne, restez donc... Yvonne...



Sans rien écouter, la jeune fille s'était élancée dehors, refermant aussitôt la porte derrière elle.

Elle était déjà loin, que les gars ébahis, comme cloués sur leur banc, se regardaient encore. Pas un n'avait osé se lever de sa place pour suivre la téméraire ; pas un (les lâches !) pas même le brave José. Consternés de tant d'audace, ils se contentaient de trembler sur son sort. — Que va-t-elle devenir ? l'imprudente ! — Quel besoin de courir ainsi au-devant du malheur ?

Cependant, muets d'anxiété, osant à peine respirer, les gars attendent le retour d'Yvonne. Les minutes leur semblent des siècles. Les minutes s'écoulent les unes après les autres, de plus en plus effrayantes.

Yvonne ne s'en revient toujours pas.

Certes, maintenant elle a bien eu le temps d'aller jusqu'à la *Grosse-Épine* et de s'en revenir. — La malheureuse ! — que lui est-il donc arrivé ?

Personne, de peur des sorciers, ne se risque même jusqu'au seuil de la porte pour aller voir ce qu'elle est devenue. On craint trop d'être enlevé avec elle.

A la fin, il faut bien que José se décide, à la héler sur le pas — Yvonne !... Yvonne !... Pourquoi ne revenez-vous pas ?

Point de réponse. Son appel se perd dans le silence de la plaine.

Au loin, car la lune s'est enfin levée, on ne voit absolument personne. Seule, à trois cents pas de la maison, la grosse butte, toute blanche de neige, se dessine au milieu du ciel, comme éclairée d'une lueur blafarde, une grande ombre noire s'étend à son pied.

Sur la neige du sentier, on peut voir imprimées les traces encore fraîches des pas de la jeune fille se dirigeant vers la butte. Tout à coup deux gros chiens de ferme se mettent à hurler d'une voix lugubre. On dirait des loups enragés.

— Yvonne ! Yvonne... ! répondez donc... ! Où êtes-vous ?...

On n'entend que l'abolement des chiens et le bruit du vent, qui gémit en secouant le givre dans les branches du gros noyer au bout de la maison. C'est trop de lâcheté à la fin. José n'y peut plus tenir. Éperdu, il s'é-

lance sur le sentier qui conduit à la butte. Le voici qui arrive tout haletant de peur, frissonnant d'anxiété. Que voit-il ? suspendue au bout du lacet de quenouille, éclairée par la lune, la fève d'Yvonne attachée à la première branche du buisson. Aux pieds de la *Grosse-Épine*, les deux sabots de la jeune fille, bottés de neige, abandonnés par elle.

Plus de doute, la malheureuse vient d'être enlevée par les sorciers. Son ami a beau l'appeler, personne ne répond, pas même les échos endormis sous les frimas.

Le cœur brisé de douleur, à bout de forces et de courage, José se décide à retourner à la maison. Comment annoncer aux camarades, au père Revelec la fatale nouvelle ? Il rapporte les tristes restes de sa fiancée, les deux sabots, la fève maudite, détachée à la hâte de l'arbuste. Il entre, on le presse de questions auxquelles il ne peut répondre, tant la douleur le suffoque. Sa pâleur, ses larmes, son effroi, la vue des deux sabots d'Yvonne ont tout fait comprendre. C'est fini, la malheureuse est à jamais perdue, damnée. La grand'mère l'avait bien prédit ; jamais plus on ne reverra Yvonne.

Si fait, on la reverra, s'écrie sur le seuil une voix joyeuse, qui fait tourner les têtes et frissonner les cœurs.

— Quoi, Seigneur Dieu, c'est Yvonne !

— Oui c'est Yvonne, Yvonne qui s'en revient de chez les sorciers. Au diable, le vilain voyage... que c'est loin !... Ouf !... comme ils m'ont fait courir vite ! Figurez-vous que les brigands m'ont emmenée jusqu'à Bordeaux.

— Jusqu'à Bordeaux, pas possible !

— Oui, oui, les gars, jusqu'à Bordeaux, et la preuve, la voici : c'est la



belle cruche pleine de vin que j'en rapporte, heureusement encore qu'ils m'ont laissé le temps de la remplir.

Ce disant, Yvonne versait plein les verres, ras au bord, le contenu de la grande cruche qu'elle tenait dans ses mains, un beau vin rouge, d'un fumet délicieux, dont la couleur vermeille chatouillait à la fois les yeux et le palais.

Du vin, en Bretagne c'est chose rare. A peine en boit-on une ou deux fois par an, dans les grandes solennités. Rien ne fait la fête au pays comme un bon verre de vin. Aussi, vous pensez si tous les gars brûlent d'envie



de goûter celui-ci. Mais un scrupule les arrête. — Peuh! — c'est le vin des sorciers, un vrai poison, à coup sûr.

— Le vin des sorciers, si vous voulez, — dit Yvonne en levant son verre, — il ne vous fera pas plus de mal qu'à moi, je vous jure.

— Il ne fera de mal à personne, dit le père Revelec, en regardant sa fille, d'un coup d'œil qui signifiait que le bordeaux des sorciers n'avait pas dû se trouver loin de sa cave. — Buvez sans crainte, les amis!

— Je bois donc, reprit Yvonne, à la santé de celui qui a été chercher la fête près de la *Grosse-Épine*. — A la santé du roi.

José remis de sa frayeur trinqua avec Yvonne, puis avec le reste de la compagnie. Personne ne se fit bientôt plus scrupule de boire le vin des

sorciers. La tempérance n'est pas, il faut l'avouer, la première vertu des Bretons. Il est si facile de se mettre à boire, si difficile de s'arrêter!

On but donc d'abord au retour d'Yvonne, — au courage de José, — à leurs noces prochaines. — On but à la santé de tous, même de la fée Géante et à la fin, — qui le croirait? — jusqu'à celle des sorciers. Le vin semblait si bon à tous! Dame, c'est que tout le monde aussi avait eu une fière peur : il fallait se remettre les sens.

A chaque tournée, José, déjà étourdi par l'émotion — quoiqu'il soutint le contraire — se laissait verser double rasade et vidait verre sur verre aux cris répétés de « le roi boit » — à la joie de tous les sujets. Le roi sur ce point fut bon prince.

A ce train, toutes les têtes ne tardèrent pas à s'échauffer, celle de José encore plus que les autres. Déjà les douze coups de minuit s'égrenèrent un à un à l'horloge de bois du père Revelec, au fond la cuisine.

Minuit, c'est l'heure de terminer la fête, c'est la limite que jamais on ne doit honnêtement dépasser.

Adieu, les gars, — il est temps pour chacun de rentrer au logis.

— Bonsoir, les filles. — A bientôt la prochaine visite; — le carnaval ne tardera guère. — On aura encore du plaisir.

— Bonne nuit, père Revelec.



— Yvonne, une autre fois prenez bien garde à vous. Les sorciers ne vous mèneront peut-être pas toutes les fois faire un beau voyage à Bordeaux. »

Sur le seuil, la compagnie s'est enfin séparée. Les filles, non sans peur, par groupes de deux ou trois, rejoignent vite leur logis peu éloigné.

Quant aux gars, ils ont plus de chemin à faire pour retourner jusqu'à Erquy. Mais le temps est beau, la lune brille au milieu du ciel bleu. Un peu émus par le grand air, ils détalent gaiement sur la route neigeuse, en chantant à tue-tête quelques refrains gaillards. Ils défilent tous en ligne étroitement serrés, bras dessus, bras dessous, pour éviter les chutes et les mauvaises rencontres.

III — LE CHEVAL FANTASTIQUE

Union de gens pris de vin ne saurait longtemps durer. Tous nos gars, la tête plus ou moins alourdie, étaient loin d'avoir le même aplomb. Tandis que les uns tiraient d'un bord, les autres voulaient tirer de l'autre.

La ligne ainsi zigzaguait de droite et de gauche, comme un serpent qui se déroule. Il y en avait qui emboîtaient le pas si vite que d'autres ne pouvaient les suivre. José surtout avait les jambes engourdies qui fléchissaient sous lui. Bientôt il refusa d'aller plus avant. La débandade commença.

D'abord les compagnons essayèrent de le trainer avec eux. Charitablement, on ne pouvait abandonner le camarade tout seul, exposé à geler sur la neige. On dut pourtant renoncer à le faire avancer, car il ne pouvait plus se tenir debout. Une grange se trouva heureusement ouverte sur le bord du chemin. On y poussa José qui tomba sur un tas de paille, déjà tout endormi.

Le pauvre Jean-Pierre, celui de tous qui avait le moins bu, parce que cela le rendait trop malade, eut la présence d'esprit de refermer la grange pour garantir José du froid de la nuit. Puis le reste de la troupe, en brillant de plus belle, reprit sa marche interrompue.

Tant bien que mal, sans trop d'encombre ils arrivèrent au logis, vers 2 heures du matin.

Pendant que les camarades ainsi s'éloignent, José au fond de sa grange, sur son tas de paille, ne s'est seulement pas aperçu de l'endroit où il se trouve. Il ronfle déjà comme un tuyau d'orgue. Il rêve (1), comme un homme ivre dont les vapeurs du vin ont troublé la cervelle. Il continue à se croire avec les autres sur la route d'Erquy, mais son imagination lui fait voir un tas de choses, plus bizarres les unes que les autres. La peur



qu'il a éprouvée ce soir, le souvenir des sorciers, la disparition d'Yvonne, lui repassent par l'esprit avec des idées folles.

Au milieu de son rêve, il sent bien que sa tête est lourde, qu'il aura du mal à regagner jusque chez lui. Alors dans son égarement, il lui prend envie d'être enlevé comme Yvonne par les lutins, de voyager, comme elle, en un clin d'œil jusqu'aux lointains pays. Maintenant il se figure être arrivé avec les gars au pied de la côte, près du petit village appelé le *Feu de Noël*. Tout le monde, bien entendu, y dort d'un profond somme. La rue est aussi déserte qu'une lande après la chute du jour.

(1) Nous avons mis ici sous la forme d'un rêve des aventures que l'imagination populaire se figure réellement arrivées.

Cependant, qu'aperçoit-on là-bas au travers du chemin? Quelle est cette grosse masse qui fait comme une large tache sur la blancheur de la neige?

José s'est approché pour voir: « Vere, dit-il, c'est extraordinaire, voici un cheval couché là, par le travers de la route, et personne pour le garder. L'animal est tout bridé, il a l'œil vif, l'air fringant. J'ai, ma foi, bien envie de l'enfourcher. Aussi bien, puisqu'il n'a pas de maître, il me portera jusqu'à Erquy; j'en serai plus vite rendu, sans fatigue. Puis la bête reviendra ici, si ça lui fait plaisir. »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Caprice d'ivrogne, caprice de fou entêté.

« Hop! hop! » un coup de botte sur la croupe du cheval. Le voilà dressé sur ses grandes jambes.

La drôle de bête, dit José, une bête toute blanche, la queue et la crinière vertes, les oreilles noires et les quatre pieds jaunes. — Ça m'a tout l'air d'un cheval de sorcier. — Tant pis, profitons de l'occasion.

« Là, là — tout doux. le bidet; — laissez-moi donc monter, je me sens lourd comme un plomb. »



Le croiriez-vous? A ces paroles, voici le cheval qui se met à deux genoux devant José, attendant docilement que son cavalier soit monté sur son dos. Sans cette complaisance, il est vrai, jamais José ne serait parvenu à se hisser sur l'animal. Mais maintenant, regardez-le, bride en main, l'air joyeux, fièrement campé sur sa bête comme un joli hussard du roi.

« Hop, hop! »

Le cheval trotte un petit pas doux et cadencé. Heureux de se sentir ainsi bercé, José sourit aux camarades, marque la mesure du trot avec le balancement de sa tête, savoure le plaisir de n'avoir plus à faire marcher ses pauvres jambes fatiguées. Ah! monté de la sorte, il ne tardera pas à regagner son lit.

Ainsi continua-t-il, environ une centaine de pas. Les gars étaient déjà loin derrière, furieux de le voir si bien porté, tandis qu'il leur fallait tirer durement les pieds dans la neige glissante.

Tout à coup José arrête sa monture et tourne bride pour rejoindre la troupe.

« De vrai, dit-il, c'est sottise de ne penser qu'à soi. J'ai tort de me prélasser ainsi tout seul sur ce bidet qui m'a l'air assez fort pour pouvoir aisément en porter au moins deux. Puisqu'il y a une place derrière moi, l'un de vous, le plus fatigué peut bien monter en croupe. »

Un des gars ne se fit pas prier. Il monta, non sans peine, derrière José. Quand il fut installé, le cheval repartit de son même trot.

« Hoh, hoh, » cria un troisième gars, « arrêtez, arrêtez! » Le cheval est si long qu'il y a encore une place pour moi.

Ils s'arrêtèrent. Le nouveau cavalier s'établit sur la croupe sans difficulté.

Un quatrième trouva qu'il pourrait aussi y tenir, puis un cinquième. A mesure qu'ils montaient sur le cheval, celui-ci semblait s'allonger. Chaque fois, il restait toujours une nouvelle place, si bien qu'à la fin tous les quatorze camarades, jusqu'au pauvre Jean-Pierre, à la queue, se trouvèrent sur le dos de la bête, comme une brochette de moineaux.

— Maintenant, y êtes-vous bien, les gars?

— Oui.

— Eh bien, — allons — un petit temps de galop.

« Oui, au galop! — au galop! hue! hue! — répètent les gars tous ensemble. »

A peine achevaient-ils ces mots, que des quatre fers à la fois, le cheval frappa violemment le sol avec un bruit de tonnerre. Malgré la neige, il en jaillit quatre étincelles. On eût dit quatre éclairs, dont la lueur livide sillonna tout le ciel.

Aussitôt, bondissant dans les airs avec la vitesse d'un aigle, l'animal quitta la terre, emportant sur son dos ses quatorze cavaliers.

« Seigneur Dieu! où allons-nous? » s'écrient alors les gars d'Erquy, transis de peur.

Fatal effet de ces paroles. A l'instant même, ils sentent leur monture manquer sous eux. Aussitôt, ils roulent la tête en bas dans des espaces vides et retombent ensemble lourdement sur la terre.

La neige, heureusement, amortit l'effet de leur chute. Ils ne se firent pas trop de brisures et purent tant bien que mal se relever.

Quand ils furent revenus de leur étourdissement, il ne restait plus trace de la bête sorcière. Ils comprirent que le nom de Dieu, si mal à propos prononcé, l'avait fait subitement évanouir.

Force fut aux gars de continuer leur route à pied. José tout déconfit laissa les autres partir devant. Quant à lui, il déplora de n'avoir point gardé sa monture pour lui seul. Il regretta d'avoir fait sortir sa bête de son petit trot, si commode au début. Comment faire maintenant pour gagner à pied jusque chez lui ?

IV — LA COIFFE

Retombé dans ces tristes réflexions, notre ivrogne sentait qu'il ne se rapprochait pas vite du logis. Le long du chemin, il s'amusa à compter tous les arbres, s'arrêtait devant quelques-uns pour leur faire une harangue, les prenant pour des gens qui se moquaient de sa mésaventure. A la fin, il parvint au haut de la côte, à la *Motte de saint Mathurin*.

Là, sur le bord de la route, s'élève en pleine solitude, abandonnée, ruinée par les siècles, une petite chapelle en l'honneur du patron de ce hameau. Le joli portail de pierre, aujourd'hui aux trois quarts démoli, offre encore des restes de fines sculptures. Il fut, dit-on, commencé autrefois par des fées.

La légende raconte que le sort de ces fées était attaché à la construction de cet édifice. Elles devaient mourir toutes, le jour où il serait terminé. Pour retarder le plus possible cette date fatale, elles y apportaient seulement une pierre tous les cent ans. Il est arrivé naturellement, que le temps, qui détruit tout, détruisait plus vite que les fées ne bâtissaient. Voilà pour-



ILS RETOMBENT LOURDEMENT SUR LA TERRE.

quoi le portail n'a pu être achevé, et sans doute ne le sera jamais.

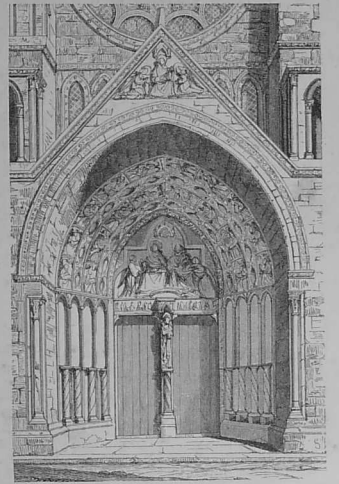
Après de ce portail s'élevait un gros if, aussi vieux que la chapelle, pourri, tordu par l'âge. L'arbre, tronqué par un coup de foudre, étendait jusque sur le toit ses branches inférieures, desséchées par le vent de la mer.

Sous les rayons de la lune, les rameaux de ce vieil arbre, tout blancs de givre, allongeaient sur les murs de longues découpures d'ombre, pareilles à de la dentelle. Au pied du tronc, ces ombres avaient la figure de fantômes.

A la vue de la chapelle, José, avec la fantaisie volage d'un homme ivre, se sentit pris tout à coup d'une nouvelle lubie. Des idées de dévotion lui hantèrent la cervelle. Il veut entrer dans la chapelle, pour y prier le saint, pour embrasser les pieds de sa statue.

Avant d'ouvrir la porte, il s'approche pour regarder par le petit trou, percé dans le battant de chêne, par où les passants font une courte prière, quand ils n'ont pas le temps d'entrer. José pénètre sous le portail éclairé d'en haut par la lune. Il s'arrête surpris de voir qu'il n'est pas seul ici !

Sur la marche de granit, servant de seuil à la chapelle, une femme est à genoux, muette, prosternée, dans l'attitude de la prière. Elle paraît abîmée



dans une profonde méditation. Serait-ce un rêve? Que fait cette femme à cette heure de la nuit, dans un endroit aussi désert? Pourquoi est-elle ainsi tout de noir habillée, la face cachée dans les deux mains, le front appuyé contre un battant de la porte? De vrai, cette apparition a de quoi bien surprendre.

A l'instant, les idées de José ont tourné dans sa tête, comme au vent tourne brusquement la girouette d'un moulin. Il n'a plus envie maintenant de prier saint Mathurin, ni d'embrasser les pieds de sa statue. C'est bien de dévotion qu'il s'agit! Jouer une niche à la pieuse créature, s'amuser à ses dépens, lui causer, s'il peut, une fière peur par quelque méchant tour, voilà ce que médite le beau José.

Aussi, voyez-le s'avancer doucement, sans bruit, sur la pointe des pieds. Le voici déjà tout proche de la femme.

Celle-ci, plongée dans son extase, n'a rien entendu. Soudain, José allonge le bras, saisit sa coiffe par derrière, la lève en l'air d'un geste triomphant. Il se dispose à rire de sa plaisanterie en voyant la fille ainsi décoiffée.

Dame Dieu! le vilain farceur. Nenni! il n'eut point sujet de rire, comme il l'avait pensé. Il pâlit plutôt de surprise et d'effroi, à la vue de ce qu'il avait fait.

En l'air, au bout de son bras, il ne tenait pas seulement la coiffe mais la tête de la malheureuse. — La tête était venue avec la coiffe.

Cette tête grimaçante, blême, effarée, l'œil cave, la bouche écumante de colère semblait foudroyer José de ses regards de feu.

Miséricorde! que vient-il de reconnaître? Dans son épouvante, il a failli laisser tout tomber dans la neige. Cette tête, c'est celle d'Yvonne, d'Yvonne morte sans doute depuis minuit, punie de son mauvais commerce avec les esprits de l'enfer.

Que faire? Se sauver en jetant la tête au fond d'un fossé? Ce serait un sacrilège. — L'emporter? — Impossible.

En même temps, une voix mystérieuse se fait entendre au milieu du silence de la nuit. Cette voix sort-elle de la tête elle-même ou du tronc toujours agenouillé contre la porte de la chapelle? José, dans son trouble,

ne saurait s'en rendre compte. Il distingue néanmoins ces sinistres paroles, que les échos du porche répètent chaque fois sur un ton sépulcral :

Grong, trong, cong, rends-moi ma tête,
Ma pauvre tête que tu tiens là.
Grong, trong, cong, rends-moi ma tête,
Sur mes épaules remets-la.

José, hors de lui, ne se fit pas répéter l'avertissement. Il prit la tête par les deux oreilles et essaya de la rajuster sur le tronçon décapité. Mais il avait beau faire, jamais cette tête maudite ne voulait tenir en équilibre sur les épaules de la femme. Plusieurs fois elle roula lourdement dans la neige, en poussant un gémissement.

Trois fois, le gars la ramassa en tremblant et la remit doucement sur le corps. A la fin, voyant que ses efforts et sa douceur étaient inutiles (car depuis une heure au moins il s'évertuait en pure perte à vouloir faire tenir la tête), José sentit la patience lui échapper. De colère, en lançant un juron grossier, il la planta rudement, tout d'un coup et sans précaution, sur le tronc ensorecelé.

Miracle! cette fois-ci, au lieu de rouler dans la neige, la tête se tint droite sur le cou. Elle était enfin solidement recollée.

Aussitôt, d'un air souriant et radouci, Yvonne se dressa devant son bon ami, demeuré stupide de son action, et d'une voix pleine d'émotion, elle lui dit :

Eh quoi, c'est donc vous, vilain gars, qui m'avez joué le tour de m'enlever ma tête. Ah! que vous avez bien fait de me la remettre à ma prière. Sans cela, j'étais pour jamais damnée avec les démons. Mais de vrai, que vous avez été long et maladroit à me la rajuster!

Enfin ne soyez plus en peine; cette aventure, si vous avez du cœur, pourra peut-être tourner pour mon bien et pour le vôtre. Comme vous le voyez, votre amie Yvonne est maintenant punie de n'avoir pas écouté les sages conseils de sa grand-mère et d'avoir bravé la fureur des lutins. Les esprits de la butte sont venus me chercher après votre départ, ils m'ont ensorecelée. Maintenant, je suis sous la puissance redoutable de l'un d'eux.

Vous seul pouvez me délivrer, si vous avez la force d'accomplir, à la lettre et jusqu'au bout, ce que je vais vous dire.

V — LE GÉNIE DE COAT-FRECH

Le génie auquel j'appartiens désormais est une fée. C'est la plus dangereuse, la plus bizarre de toutes les fées de ce canton. Elle est connue dans le monde des esprits sous le nom de *Génie de Coat-Frech*.

Vieille, cassée, la tête branlante et presque chauve, le nez crochu, le teint jaunâtre, elle fait peur à regarder. Sa laideur n'est pourtant rien auprès de sa méchanceté. On a beau exécuter ses ordres avec le plus grand zèle, jamais on ne peut la contenter. Les fantaisies de son imagination, égales à sa puissance, ne connaissent point de limites. Ah! José, que je suis malheureuse d'être tombée entre les mains ou pour mieux dire entre les griffes d'une si méchante créature!

Sachez en effet comment je suis ici.

Aussitôt qu'elle m'eut en son pouvoir, la fée Coat-Frech s'est souvenue que, cette nuit, c'était son tour de porter une pierre pour la construction de ce portail, comme le font les autres fées tous les cent ans.

« Yvonne, me cria-t-elle de sa voix fausse et éraillée, tu vois cette pierre, charge-la sur ton dos et porte-la à la chapelle de Saint-Mathurin. J'ai mal au pied ce soir, je n'y puis aller moi-même. Tu auras soin de la monter au haut du mur. »

Je regardai la pierre que la fée me montrait. A cette vue, mes jambes tremblèrent sous moi d'épouvante. C'était une pierre énorme, pesant près de trois cents livres; à peine si je pourrais seulement la soulever.

« Allons, obéis donc plus vite que ça, chienne de fille, me dit la sorcière,



en m'appliquant sur les reins un coup brutal de la grosse trique qui lui servait de canne. »

Forcé me fut d'essayer de lever la pierre. Aidée sans doute un peu par une puissance magique, je parvins, non sans mal, à charger le bloc sur mes épaules. Je pris alors le chemin de la chapelle.

Courbée, écrasée plutôt sous mon fardeau, enfonçant lourdement les



pieds dans la neige, je n'avais pas vite. De loin, j'entendais les grognements de ma maîtresse qui hurlait après moi du fond de son antre sauvage. Mais si lourde était la pierre, que par trois fois, je me vis obligée de la poser à terre, pour reprendre haleine. Enfin j'arrivai jusqu'ici.

Quel ne fut pas mon étonnement, en entrant sous ce porche, d'y trouver, occupés à jouer aux cartes au pied de l'if, trois beaux seigneurs, jeunes, élégants, en habits de velours cramoisi, plumes blanches au chapeau, dentelles et galons d'or sur toutes les coutures! Il me suffit d'un coup d'œil,

pour comprendre que c'étaient des lutins, en train de terminer par une folle partie leur festin du sabbat.

A peine m'eurent-ils aperçue avec mon énorme pierre sur le dos, qu'ils partirent ensemble d'un éclat de rire. Ce rire étourdissant, satanique, courut comme un frisson dans tous mes membres et me perça jusqu'au fond du cœur. D'épouvante, je laissai tomber la pierre, qui se brisa en mille miettes à mes pieds, comme si elle eût été un morceau de verre.

« A la bonne heure ! s'écria l'un des trois compagnons, voilà qui est bien fait pour la Coat-Frech. Par les cornes du diable ! Messeigneurs, je crois que la vieille devient tout à fait folle. Ne faut-il pas l'être, pour charger une jeune fille d'un semblable rocher, surtout pour l'envoyer ici à pareille heure de la nuit ?

De vrai, l'ignoble sorcière semble avoir juré de hâter la ruine de notre race ! Ignore-t-elle que notre sort est attaché à la construction de cet édifice, que du jour où il sera terminé, c'en est fait de notre immortalité ? Tous les esprits seront fatalement condamnés à périr dans ce canton.

Pourquoi la vieille Coat-Frech ne fait-elle pas comme les autres fées ? Aucune ne manque sans doute d'apporter sa pierre au portail tous les cent ans, mais elle apporte la plus petite qu'elle peut trouver, tandis que cette maudite semble hâter de tout son pouvoir le jour fatal de l'achèvement de la chapelle. Par la queue de Satan ! c'est bien fait pour la Coat-Frech, qui n'a jamais à jouer que de ces méchants tours, si notre rire magique a brisé sa pierre en miettes.

— La plus à plaindre, repartit un second cavalier, c'est cette jolie enfant, sur laquelle elle va bientôt chercher à se venger. Puisque nous le pouvons, Messeigneurs, ayons pitié de cette malheureuse, tâchons de l'aider à se tirer des vilaines griffes qui la retiennent. Dussions-nous faire enlaidir de dépit, si cela se peut, notre horrible commère.



D'ÉPOUVANTE, JE LAISSAI TOMBER LA PIERRE.

— Holà ! la fille, me cria le lutin, d'un air doux et bienveillant. Avance ici. C'est bien la fée Coat-Frech, n'est-ce pas, qui t'a envoyée porter cette pierre au portail de Saint-Mathurin ?

— Eh ! oui, mon beau Monsieur, répondis-je, en tremblant, mais j'ai été si surprise d'entendre ici éclater de rire au milieu de la nuit, que j'ai laissé tomber la pierre, qui s'est brisée à mes pieds, comme vous voyez. Je vous en prie, si vous en avez le pouvoir, aidez-moi à la raccommoder, car si je n'exécute pas les ordres de ma maîtresse, elle est si méchante, qu'elle me tuera à mon retour.

— Ne craignez rien, Yvonne, reprit le cavalier, vous vous tirerez de ce mauvais pas si vous avez sur la terre un bon ami qui se dévoue pour vous. Il faut par exemple que votre ami soit plein de cœur, et ne se laisse pas effrayer par toutes les horreurs que la fée inventera pour vous disputer à lui.

Écoutez bien ce que vous devez faire. Prenez d'abord le plus petit fragment de la pierre que vous pourrez trouver, et fourrez-le dans une fissure au haut du mur. Cela suffira pour l'accomplissement de l'oracle, qui ordonne de travailler tous les cent ans à la construction de ce portail.

Gardez-vous ensuite de retourner chez la fée. Laissez-la venir ici et faire de vous tout ce qui lui plaira.

Pour vous punir, elle vous transformera successivement en trois espèces de bêtes hideuses, abominables. Sa puissance ne peut vous faire d'autre mal.

Mais vous resterez définitivement sous la forme qu'elle vous imposera, si le jeune homme, ami de votre cœur, ne vous aide à vous en tirer. Voici ce qu'il lui faudra faire.

Quand vous serez sous les deux premières formes, le gars devra, sans crainte et sans perdre de temps, vous embrasser. La troisième fois, il se hâtera de vous enfoncer son couteau dans le cœur. Vous serez alors délivrée pour jamais ; la sorcière n'aura plus sur vous aucun empire. Il n'est point d'autre moyen de sortir de ses griffes. Puisse votre bon génie vous envoyer votre libérateur !

Comme il disait ces mots, les trois compagnons disparurent.

Je restai seule sous le porche, stupéfaite de ces étranges révélations. Je commençai par ramasser, suivant les conseils du lutin, un fragment de la pierre brisée; je le choisis à peine gros comme un pois, et le fourrai dans un trou du vieux mur. Puis, en attendant la fée Coat-Frech, je m'agenouillai

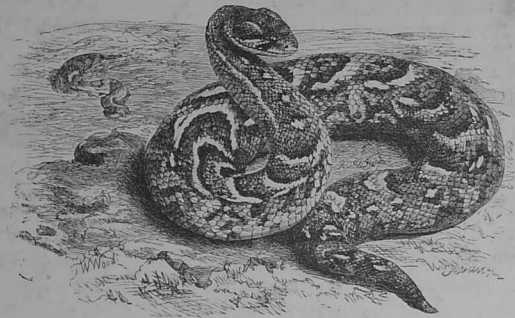


contre la porte de la chapelle, pour faire ma pénitence, et prier Dieu d'avoir pitié de mon sort, en m'envoyant celui qui pouvait seul me sauver.

C'est alors, mon ami, que le ciel vous conduisit ici par un hasard insépéré. Je priais encore, quand tout à coup je sentis ma tête s'arracher de mes épaules avec ma coiffe. Je crus que c'était un tour de la fée. Ma surprise fut grande en vous reconnaissant, après que vous eûtes l'adresse de me la recoller.

Maintenant, les épreuves plus dangereuses approchent. La Coat-Frech ne peut être loin. Vous sentez-vous, José, le cœur de me délivrer? Sans vous laisser effrayer par sa magie, embrassez-moi les deux premières fois, la troisième, plongez-moi hardiment votre couteau au fond du cœur.

José n'eut pas le temps de faire de promesses. Il s'aperçut que la fée était venue. Il ne la voyait pas, mais entendait sa voix de mégère gronder la pauvre Yvonne en termes grossiers. Rien n'approchait de sa fureur.



« Maudite! — chienne! criait-elle. C'est ainsi que tu m'obéis! Pourquoi as-tu brisé ma pierre? Je saurai t'en punir comme tu le mérites. Tu seras bien fine si tu peux m'échapper. »

Alors José ne vit plus devant lui sa chère Yvonne. Au moment où il souhaitait de tenir la vilaine fée dans ses mains pour lui tordre le cou ou lui crever les yeux, il n'aperçut qu'un crapaud gigantesque, aussi gros qu'un cheval. Il avait le corps livide et gluant, la peau roussâtre. Ses yeux à fleur de tête brillaient d'un jaune terne sous les rayons de la lune. Son ventre bouffi, ridé, traînait à terre. Sa gueule entr'ouverte,

baveuse, laissait voir une langue d'un gris sale : c'était un être repoussant, épouvantable à voir. Le monstre rampa lourdement vers José, qui ne put s'empêcher de reculer d'horreur. Le courage lui manquait pour embrasser cet affreux animal.

Il se souvint pourtant des prières d'Yvonne. Rassemblant dans un effort toutes les forces de son âme, il ferma les deux yeux, et, le corps frissonnant, les lèvres glacées, il embrassa le crapaud entre les yeux.

A l'instant même Yvonne reparut sous le porche. — Merci, mon ami, lui dit-elle. Continuez...

Elle ne put achever.

Peste du diable ! cria la sorcière au comble de la rage. On t'a donc appris mon secret ? Passe pour une fois ; nous allons voir autre chose.

Déjà Yvonne était transformée en couleuvre. Plus grosse que la cuisse de José, couverte d'écaillés vertes, longue de six ou sept mètres, elle se tordait dans des bonds prodigieux. De ses yeux, de sa gueule sortaient des flammes ou plutôt des éclairs. Sa langue vibrat comme un dard rouge, sa gorge sifflait comme une forge, le venin suintait de ses gencives. Les anneaux de sa queue enlaçaient déjà le pauvre garçon. José ne pouvait trouver la force d'embrasser un tel monstre. Il lui fallut penser encore à l'amour d'Yvonne pour s'y décider.

A un moment, il sentit la langue de la couleuvre effleurer son visage. Vivement il baisa le reptile sur sa gueule baveuse. L'enchantement cessa sur-le-champ. Yvonne reprit sa forme de jeune fille.

— Du courage, José, voici la dernière épreuve.

— Par le poil de Satan ! jura la fée, en étouffant de colère, voici qui est trop fort. Je vois qu'on m'a trahie. Mais non ! cette fois, ton amoureux aura beau t'embrasser, il n'y gagnera rien. Dussé-je y risquer les trois cheveux de ma tête, et la seule dent de ma bouche, non, tu ne m'échapperas pas. T'embrasse qui voudra, vilaine bête, tu m'appartiens pour toujours, ou je perdrai ma puissance de fée.

Ces paroles avaient transformé Yvonne en une laie énorme, dégoûtante, souillée de vase, puante de saleté. Ses grognements sourds faisaient

trembler les échos du vieux porche. Un prodige frappa surtout José. La queue de l'animal était enflammée comme celle du compagnon de saint Antoine. On eût dit la torche de Satan.

Il s'agissait de frapper la bête au cœur. José n'était pas trop effrayé de la laie, mais il avait peur de manquer son coup, de trapper trop avant, et de tuer ainsi maladroitement sa fiancée. Chose étonnante ! il aurait préféré embrasser encore cent monstres, que de faire le moindre mal à sa chère Yvonne.

Cependant les minutes pressaient. Le pauvre garçon craignit que la fée n'emmenât Yvonne et ne lui fit perdre l'occasion de la délivrer. Il tira son couteau de sa poche et d'une main tremblante frappa juste à l'endroit du cœur, en fermant les deux yeux, comme il avait fait en embrassant les monstres. Un flot de sang jaillit de la blessure.

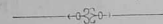
A ce moment, José se sentit tirer fortement par les deux pieds, et une voix bien connue l'appela par son nom. Cette fois, ce n'était plus une vision. Une vive lumière l'éblouit en le frappant droit sur le visage.

Il ouvrit les yeux et vit Yvonne, la véritable Yvonne, fraîche et bien portante, debout devant lui, près d'une porte ouverte. « Que faites-vous ici, vilain gars, dans la grange du père Revelec ? Vous n'êtes donc pas retourné à Erquy avec les camarades ? »

José regarda autour de lui, étonné de se retrouver encore à Pléneuf, dans une grange où il avait cuvé son vin sans s'en douter. Alors, pour la première fois, il se rappela les libations de la fête des Rois. Ses aventures n'étaient donc autre chose qu'une suite de vilains rêves.

« Levez-vous, paresseux, lui disait Yvonne en riant, et aidez-moi à porter de la paille à nos vaches. »

José, bien réveillé, mais encore engourdi par le froid, obéit à son amie, sans oser, de peur de ses moqueries, lui raconter ses frayeurs de la nuit.



LA BUCHE ENCHANTÉE

(CONTE DE NOËL)

Grand'mère, le froid, ce soir, est trop piquant, la neige couvre la terre haut d'un pied, les chemins sont glissants, peut-être ne pourrez-vous aller à l'office du bourg.

— J'irai cependant avec vous, mes enfants. Appuyée d'une main sur mon bâton d'épine, de l'autre sur le solide bras de mon grand gars Goulven, chaudement emmitouffée dans ma mante de drap, que puis-je avoir à redouter?

— Grand'mère, aucun de nous sans doute ne veut vous faire de peine, tous nous vous aiderons avec plaisir. Mais la bise froide gémit dehors contre le toit. Songez, grand'mère, à vos quatre-vingts ans.

— J'y songe, au contraire, mes enfants; je songe que probablement pour la dernière fois, le bon Dieu m'accorde de fêter avec mes bien-aimés la Noël sur la terre, je veux aller l'en remercier.

Laissez-moi voir encore cette messe de minuit, de ma vie la soixante-dixième. Il me souvient encore de la première, comme si c'était hier. Ah que les années passent vite!

J'avais dix ans. Il faisait une nuit comme celle d'aujourd'hui, de la neige, un vent sec, des étoiles d'or dans les cieux. Dix ans! ton âge précisément, mon petit Francis. Comme toi, ce soir, ah! que j'étais fière d'accompagner mes parents, à cette heure pour moi si extraordinaire. Je me crus

LA BUCHE ENCHANTÉE.

141

tout à coup devenue grande fille. Joyeuse, pleine d'émotion, j'entraî pour la première fois, au milieu de la nuit, dans notre petite église. Elle était parée de ses plus beaux atours, tout embaumée d'encens, tout éblouissante de cierges. Jamais elle ne m'a paru si jolie que cette nuit-là. Depuis, pas une seule année je n'ai manqué d'y venir célébrer la Noël. Puisse-tu, mon petit Francis, puissiez-vous tous, enfants, y aller autant de fois que votre vieille aïeule!

Encore une Noël! Fête aimée des jeunes et des vieux! La promenade



en famille au chant des cantiques, à travers les sentiers blancs de givre, à la lueur des torches de résine; la messe mystérieuse, le retour empressé, au milieu du silence recueilli; le plaisir de secouer en rentrant devant la table mise la fine poussière de neige des sabots, le gai réveillon. Mais avant tout cela, la veillée, la longue veillée, comme ici nous la faisons, aux clairs rayons de la grosse bûche qui brûle les pieds et dore les visages. Surtout, ah! surtout les belles histoires que nous contait toujours notre grand'mère!

— Allons! Noël! Noël! Enfants, je veux une Noël complète, puisque Dieu me la donne.

— Soyez tranquille, grand'mère, vos petits-enfants vous conduiront

doucement cette nuit à l'église. Vous y verrez la messe, l'autel paré, les cierges, toute la fête enfin. Bien d'autres années encore, nous vous la ferons voir, dussions-nous vous y porter.

En attendant, chauffez-vous bien au feu, pour mieux braver tantôt le souffle de la bise. Puis, comme au temps de vos jeunes années, charmez aussi la veillée qui commence, en nous contant une des histoires si amusantes de votre grand'mère.

— Volontiers, mes amours, écoutez donc, tranquillement assis des deux côtés de l'âtre, le beau récit de la *Bûche enchantée*.

C'était au pays de Bretagne, chez un honnête bûcheron, dans une triste chaumière au bord d'un bois. On s'appropriait, comme ici, à fêter la



Noël. Mais pour cette pauvre famille, la fête s'annonçait sans gaieté. Chez ces braves gens, grande misère, une misère noire, comme on dit. Point d'argent. L'année avait été rude à passer, le travail rare, l'homme près de deux mois malade.

Aussi, tandis que dans les riches maisons des bourgeois, ce n'étaient que tables garnies, apprêts brillants de festins, — ici rien. — Pas même quelques liards dans la bourse, de quoi acheter une livre de farine de blé noir pour faire des crêpes dorées, — pas de jambon ni de lard dans la

cheminée, — pas seulement un peu de lait doux pour cuire la bouillie de châtaignes.

Vous pensez si les petits enfants du bûcheron souffraient en silence, les pauvres créatures, de la misère de leurs parents! Le cœur gonflé, osant à peine remuer, ils étaient assis tous les quatre, l'un contre l'autre, sur le coffre de bois blanc, au pied du grabat de fougères sèches qui leur servait de lit.

De vrai aussi, la bûcheronne sentait deux grosses larmes brûler ses joues, en pensant à son homme et à ses trois enfants, qui n'auraient point de réveillon. Mais elle les essuyait au plus vite avec son devantier pour ne pas augmenter la tristesse des siens.

« Il n'en faudra pas moins, mes enfants, prier le petit Noël tantôt à la messe de minuit, répétait la brave femme; croyez-moi, il finira sûrement par avoir pitié de notre misère. »

Le soir était venu, sombre et froid. La veillée allait commencer, morne, languissante pour ces infortunés, veillée de douleur, sans joie ni espérance. Pour eux, mieux eût valu s'endormir avec la nuit comme les autres jours. En dormant ils oubliaient au moins leurs souffrances. Mais ces braves Bretons tenaient à fêter la Noël à l'église de leur paroisse.

« Ne soyez pas ainsi désolés, mes enfants », se mit à dire le mari, en rentrant de son travail. Et posant derrière la porte de la chaumière sa hache et son couperet, il ajouta : « Si le reste nous manque, ce ne sera pas du moins le feu qui nous fera défaut. Il y a, vous savez, derrière la maison, debout sous l'avancée du toit, une bûche de châtaignier qui sèche depuis bientôt quatre ans. Voici l'occasion de la brûler. Ah! la belle bûche! Qu'elle était dure, quand je la coupai dans la forêt, je croyais l'entendre gémir sous les coups de ma cognée. »

On est pauvre, mes enfants, mais je défie monseigneur le châtelain du bourg d'avoir ce soir, dans la cheminée de son château, une bûche plus superbe, un feu plus flambant, plus joyeux que le nôtre. — Allez, petits, allez la chercher; vous ne serez pas trop pour la porter de tous les quatre ensemble. »

Les enfants se levèrent et sortirent. Bientôt ils revinrent chargés de la

bûche gigantesque. Le père ne s'était pas trompé, si lourde était la souche que les petits pliaient quasi sous son poids. A peine eurent-ils la force de la porter jusqu'au devant du foyer.

Père, s'écrièrent-ils, il y a dans cette bûche un mystère, quelque chose sûrement qui remue : en la soulevant, nous l'avons bien senti.

— Allons, vous rêvez, mes enfants, vous n'êtes pas habitués, on le voit, à rester si tard éveillés. Laissez-moi mettre la bûche au feu.

Aidé de son aîné, le bûcheron posa lourdement la grosse racine au fond de la cheminée, il en rapprocha le tas de fagots secs qui y flambaient déjà.

Tout le monde s'assit alors, pensif, silencieux, sur les deux bancs de hêtre autour de l'âtre, pour regarder la bûche s'embraser.

C'était, comme le père l'avait dit, la souche entière d'un châtaignier, noueuse, percée de trous profonds, tordue par les ans, fendue par la sécheresse.

Pendant qu'elle prenait feu lentement, le père pour tenir éveillés ses petits, leur raconta comment les gnomes et les nains s'en viennent parfois lutiner devant les landiers brillants, à l'heure où le vent tournoie et balaye les feuilles mortes dans la forêt. Le temps passa à l'écouter.

Déjà la flamme des fagots commençait à lécher les contours de la bûche avec un pétilllement sec, la fumée montait en spirales bleues dans la cheminée.

Tout à coup, d'un des trous de la racine, voici une abeille qui s'élance effarée, bourdonnante, faisant vibrer de frayeur ses ailes transparentes. Puis une seconde abeille, — une troisième, — tout un essaim, qui voltige égaré à travers la chaumière.

La reine des abeilles était venue se poser sur la pomme du chenet, et d'un ton de colère, en aiguisant son dard avec ses pattes, elle adressa ces dures paroles à la pauvre famille stupéfaite :

« Cruels ! pourquoi brûler ainsi notre demeure ? Mes sœurs et moi nous nous étions choisis le creux de cette souche, pour y dormir tranquillement toute la mauvaise saison, avant de reprendre au printemps nos utiles



TOUT UN ESSAIM ÉGARÉ VOLTIGE À TRAVERS LA CHAUMIÈRE.

travaux. Chassées par vous, sans asile, qu'allons-nous devenir par le froid de l'hiver qui va nous engourdir ?

« — Bonne abeille, se hâta de répondre la bûcheronne, ne soyez pas en peine. Nous ne voulons de mal à personne. Nous ignorions que vous eussiez ici votre maison. Non, vous ne resterez pas sans abri, exposées au froid et à la bise. Pour asile, nous vous offrons notre logis. Choisissez un endroit chaud et commode. Vous y pourrez rester le temps qui vous fera plaisir. Personne ne troublera votre sommeil et n'ira dérober votre miel. Voyez si le trou de ce mur, au coin de notre cheminée, ne pourrait vous convenir, ainsi qu'à vos compagnes.

« — Merci, bonne femme, vous êtes, je le vois, d'honnêtes gens; j'accepte avec plaisir votre hospitalité. Nous vivrons avec vous sous votre toit, on y doit certainement rencontrer le bonheur. »

En disant ces paroles, elle prit son essor et s'envola vers la fente de la cheminée. Bientôt tout l'essaim y disparut avec elle.

La bûche, déjà charbonneuse, commençait à rougir par dessous. Une douce chaleur rayonnait à l'entour. Soudain, d'un autre trou de la racine s'élança, affolé comme l'abeille, avec un cri plaintif, un petit oiseau rouge, secouant vivement deux jolies ailes bleues.

Il alla se percher sur le dos d'une chaise, et bientôt d'une voix aiguë, vibrante de colère :

« Cruels ! dit-il aux bûcherons, pourquoi brûlez-vous ma maison ? Je m'étais endormi dans le creux de cette racine pour y passer la saison froide, jusqu'au réveil des vents doux et des fleurs. Je pensais y trouver la tranquillité ; mais non, chassé par vous, sans abri, au milieu de la neige, sous le froid de la bise, que vais-je devenir ? Je mourrai.

« — Gentil oiseau, reprit la bûcheronne, non, vous ne mourrez pas ; s'il vous faut un abri, vous avez notre chaumière. Restez ici, autant qu'il vous plaira, vous vous chaufferez à notre feu, vous becqueteriez les miettes de notre table. Tout le monde vous aimera. A la saison des fleurs, quand les champs seront verts et les zéphirs plus tièdes, libre à vous de reprendre votre volée, et d'aller bâtir sous la feuillée un nid de mousse pour vos petits.

« — Merci, bonne femme, votre hospitalité me plaît, répondit l'oiseau rouge, sous le toit d'aussi honnêtes gens, on doit rencontrer le bonheur, je veux y habiter avec vous. »

D'un vol léger, il alla se percher sur le faite écorné de l'armoire, au fond de la chaumière, où il se mit à gazouiller une chanson.

La bûche, déjà tout embrasée au milieu, commençait à jeter des gerbes d'or et des bouquets de flammes. D'un troisième trou de la racine, voici que bondit encore sur le devant de l'âtre, tout gonflé de fureur, la gorge suffoquée, la poitrine haletante, un hideux, un énorme crapaud. Il était plus gros que les deux poings d'un homme; sa large gueule, horriblement fendue, bâillait; sa peau livide, gluante, était pleine de taches rousses. Deux gros yeux jaunes lui sortaient de la tête.

A la vue de ce monstre, les enfants, la bûcheronne, le bûcheron lui-même s'étaient reculés d'épouvante.

« Cruels! s'écria-t-il d'une voix semblable au tonnerre, quelle audace est la vôtre de brûler ainsi ma demeure? Je suis le génie de cet arbre, où je vis sans faire de mal depuis plus de deux cents ans. Quand naguère, injustement frappé de mort, mon arbre tomba sous la cognée maudite, j'ai pu espérer de vivre encore en paix, retiré dans sa racine. Maintenant vous osez troubler mon repos et me priver de mon dernier asile. Que vais-je devenir? »

« — Rassurez-vous, bon génie, lui dit la bûcheronne en tremblant, le mal ne vient pas de notre faute : jamais notre intention ne fut celle de nuire à personne. Vous ne resterez pas sans asile. Sous l'âtre de notre cheminée, il est un trou profond et tranquille, acceptez d'y demeurer, vous y aurez bien chaud. Chaque jour, nous vous donnerons à manger quelques châtaignes et des légumes bouillis. Nous vous donnerions plus, si nous étions moins pauvres.

« — Merci donc, bonne femme, je vois qu'il est encore d'honnêtes gens; je veux vivre dans ce logis, on doit y trouver le bonheur. »

Alors lourdement il rampa jusqu'au trou de l'âtre et s'y enfonça.

La bûche flambait maintenant de partout, joyeuse, rayonnante, échauf-

fant toute la pièce, faisant danser les ombres sur le mur, animant tous les visages.

L'heure de la messe approchait, on partit pour l'église, sans oublier de saluer d'un adieu l'oiseau déjà chéri qui paraissait dormir, la tête repliée sous son aile.

Ainsi, pleine de surprises, la veillée n'avait point paru longue; à peine avait-on eu le temps de penser à la misère.

En chemin, on parla naturellement des nouveaux hôtes. « Vous voyez, disait le père à ses enfants, que, si pauvre qu'on soit, il est possible encore de rendre service à de plus misérables. Si vous voulez qu'on ne vous refuse jamais un secours, ne refusez jamais le vôtre à personne. »

Au milieu de ces sages réflexions, on était arrivé à l'église. Rien ne dispose mieux à la prière qu'une bonne action. Ces pauvres gens prièrent avec ferveur. Ils jurèrent celui qui est le maître des richesses d'avoir pitié de leur misère. « Si vous ne nous aidez, disaient-ils à leur tour, qu'allons-nous devenir? »



La messe finie, consolés, remplis d'une nouvelle confiance, ils reprennent le chemin de leur pauvre logis. En revenant recueillis le long de la forêt toute blanche, sous la voûte bleue du ciel, parsemée de clous d'or, ils ne songent point qu'ils vont se coucher sans festin, sans seulement un peu de soupe au lard pour se réchauffer l'estomac.

Tout à coup, dans le lointain, au fond de la campagne, ils aperçoivent la fenêtre basse de leur cabane, éclairée par une lumière extraordinaire. C'est sans doute la flamme de la bûche, qui brûle dans tout son éclat.

Les voici arrivés à la porte, ils la poussent, ils entrent... Quoi donc? — ô surprise! — ô merveille! Est-ce bien leur chaumière? — Se sont-ils par hasard égarés dans la nuit? On se croirait plutôt ici dans la salle

du château de Monseigneur le baron du village? Non, c'est bien leur petite cabane. Mais dedans tout est changé.

La pièce paraît agrandie, illuminée, les murs blanchis, les meubles transformés. C'est une salle de festin avec tout le service d'un brillant réveillon. Des banquettes de velours rouge et or ont remplacé les escabelles de bois. Des tentures égayaient les murailles.

Au milieu, une table superbe, ornée d'une belle nappe blanche, chargée de verdure et de fleurs. Dans un immense plat de faïence bleue, s'épanouit sur de la gelée un jambon colossal, d'un brun luisant, d'un fumet exquis, flanqué d'une guirlande de saucisses. A droite, une pile de rayons de miel, plus jaune que l'or pur. A gauche, une assiette de fruits rouges, des groseilles, des cerises et des fraises dont le seul parfum fait venir l'eau à la bouche.

Pour récompenser ces braves gens de leur bon cœur, l'oiseau, les abeilles, le crapaud ont voulu leur faire cette surprise; chacun a fourni son présent de son mieux. Rien ne manquait au festin.

« Entrez sans crainte, mes amis, c'est pour vous que la table est dressée : nous sommes là pour vous faire la fête, » leur disait le génie de l'arbre, le crapaud, transformé en un gros cuisinier de château, ventru, la face joyeuse et rubiconde, tablier, veste blanche, coutelas à la ceinture.

Aussitôt, il se mit devant la cheminée à leur faire de larges crêpes de blé noir et du chocolat à la crème. Il eut même soin de ne pas oublier la vanille.

Devenue jeune et jolie servante, sous sa coiffe brodée, avec sa taille fine et souple, la reine des abeilles s'empressait à faire le service. Alertes et prévenantes, elle devinait, pour les satisfaire, les moindres desirs des



convives. La reine Anne en son palais de Nantes ne fut jamais servie par plus diligente et plus accorte fille.

L'oiseau, élégant musicien, en culotte courte de velours vert, pourpoint cramoisi, toque bleue à plumes blanches, égaya le repas par un concert de hautbois et de binion chantant les Noël bretons.

Pas besoin de vous dire si les bonnes gens ravis, en même temps qu'affamés, firent honneur au réveillon inespéré. Jamais ils n'avaient même rêvé aussi bonne chère.

Le repas cependant s'achève au milieu de la joie de la famille. Comme il finissait, on entend dans la cheminée un bruit sourd, celui de quelque chose qui s'effondre. Ce sont les charbons usés de la grosse bûche, qui viennent de s'émietter dans les cendres.

Aussitôt, avec la dernière flamme, tout s'éteint dans la chaumière : table, cuisinier, servante, musicien, disparaissent. Les pauvres bûcherons, étourdis de leur vision, ne trouvent plus que leur lit de fougère pour s'y coucher. A peine si leur bonheur avait duré l'instant d'un songe.

Cependant, le lendemain, en fisonnant dans l'âtre, la bonne femme vit briller quelque chose sous la cendre, — c'étaient cinq beaux louis d'or, laissés sans doute à ses hôtes par le génie de la racine.

La morale de cette histoire, c'est la leçon même du bûcheron à ses fils : « — On peut toujours faire la charité. — D'ailleurs, vous le voyez, — un bienfait n'est jamais perdu. »



TABLE DES MATIÈRES

LE MOINE ROUGE.	5
LA CHARRETTE MOULINIÈRE.	28
LA CHÈVRE DE TRIGAVOU.	46
LA FOIRE AU CHAT.	64
LE MARI REVENANT.	82
LA NUIT DES ROIS.	105
LA BUCHE ENCHANTÉE.	140

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

